

MAY PICQUERAY

Note de l'éditeur de la version numérique.

Bien que près d'un demi-siècle me sépare de May Picqueray beaucoup d'éléments de nos vies nous rapprochent: l'idéal libertaire bien sûr, mais aussi, tout comme Michel Ragon, l'enfance bretonne en pays nantais puisque notre enfance se déroula à quelques kilomètres l'un de l'autre, et Louis Lecoin que je n'ai connu que brièvement et à la toute fin de sa vie lorsque je distribuais des tracts pacifistes dans les années 68. J'ai dédié à "P'tit Louis" l'édition numérique de "l'almanach de la question sociale" que vous trouverez en téléchargement gratuit sur mon site à la page 32

MAY
LA
RÉFRACTAIRE

A
ATELIER
MARCEL
JULLIAN

*A mes enfants, petits-enfants et
arrière-petits-enfants*

Vienne ton jour, déesse aux yeux si beaux
Dans un matin vermeil de Salamine !
Frappe nos cœurs en allés en lambeaux.
Anarchie ! ô porteuse de flambeaux.
Chasse la nuit, écrase la vermine,
Et dresse au ciel, fût-ce avec nos tombeaux,
La claire Tour qui sur les flots domine !
(Ballade Solness, de Laurent Tailhade)

PREFACE

Elle est haute comme deux pommes trois quarts. Des cheveux blancs soigneusement lissés, des joues roses. « Des yeux bleus à ciel fendre, ce sont les fenêtres de l'âme », disait l'autre. La sienne est limpide et fraîche, cela se voit tout de suite.

Une voix douce, chaleureuse. Sauf, naturellement, quand un provocateur la nargue. Deux mots suffisent alors : « Vive l'Armée ! » Elle se dresse sur ses ergots, dévisage l'olibrius de tout son haut et, les poings sur les hanches, le regard étincelant, lance une rafale fulgurante dans sa direction. Un régiment de *marines* ne la ferait pas reculer. Chaque semaine, depuis vingt ans qu'elle préside à la correction des coquilles du *Canard enchaîné*, elle a toujours trouvé une occasion de cracher le feu.

Jusque-là rien d'anormal. A un détail près : même dans les plus noires colères (les siennes sont noires, bien entendu, pas rouges) elle n'arrive pas vraiment à devenir méchante !

Le reste du temps, un maintien discret, une gentillesse sans faille qui masque l'autorité.

La chose est quasiment indétectable.

Il y faut, par exemple, le hasard d'un déjeuner dans un couscous des Grands Boulevards. Un serveur apporte un

bout de mouton sans doute distillé dans quelque laboratoire à produits de synthèse ; il est surmonté d'un bâtonnet crachant le feu pour faire plus chic. Il y a des verres à pied avec des friselis blancs et roses dessus pour y verser le djebel-amour ; alors May s'extasie :

« C'est comme au Kremlin ! », dit-elle en souriant, ravie.

On pense qu'elle veut parler du Kremlin-Bicêtre ou de quelque bar où elle aurait vu des verres semblablement enlumines.

« Mais non, lance-t-elle comme une évidence, à Moscou, quoi ! Tu sais bien en 22, quand j'ai dîné au Kremlin. J'étais entre Zinoviev et Lozovski... Ils s'empifraient ! Une honte, quand tu penses à tous ces pauvres gens qui crevaient de faim dans les rues, dans les camps de Sibérie... »

Et l'on apprend qu'elle avait été envoyée là-bas comme secrétaire administrative de la Fédération des Métaux. Elle était insoupçonnable. Pas grisée pour autant, du reste, de se retrouver attablée avec des grands de ce monde, May. Scandalisée par leur goinfrerie, c'est tout !

J'ignorais cette anecdote. J'en ignorais tant d'autres. J'en ai encore tellement découvert au fil de ces pages... Oui, parfois, soudain, un coin de son passé surgissait. Oh ! pas pour se vanter elle ne sait pas ce que c'est. A cause d'un verre peinturluré, simplement !

« Et l'autre, Trotski, là, qui me demande une chanson à la fin du repas, a-t-elle repris ce jour-là. L'assassin des marins de Cronstadt, non mais tu te rends compte ! Je la leur ai poussée leur chanson : *Le Triomphe de l'Anarchie*, de mon vieux copain Charles d'Avray.

... *Debout, debout, vieux révolutionnaire,*

Et l'anarchie, enfin va triompher...

« Si tu avais vu leurs têtes... ! »

May en rit encore. Puis aussitôt la colère la reprend.

« Mais j'avais promis à Emma Goldman de ramener

deux copains, Mollie Steimer et Senya Flechine. Déportés des Etats-Unis en Russie parce qu'ils étaient anars. Et là, jetés au bain pour la même raison ! Tu comprends ça, toi ? Ils faisaient partie de la Croix-Rouge anar : « La Croix Noire »... leur grand crime. Jusqu'au Grand Nord je suis allée les chercher... J'ai refusé de serrer la main que me tendait Trotski, mais je lui ai arraché un laissez-passer pour le cercle Polaire. Et je les ai sortis de là... Tout ça pour finir en taule en France, pendant trois mois parce que les bolchos m'avaient passé des faux papiers et qu'ils m'avaient dénoncée à la police française... Ah ! les vaches ! »

Les faux papiers, ça la connaît, May. Elle en a refilé à tous les traqués, à tous les matraqués du monde. Ritals en rupture de Mussolini, Russes fuyant Staline, Allemands antinazis, Espagnols républicains, sinistrés de l'existence, pas-d'accord, en-marge, rebelles de tous poils ; à tous ceux qui refusent de s'allonger, de marcher au pas, de tirer au fusil ; à tous les réfractaires, les insoumis, les assidus de la désobéissance civile et militaire ; à tous ceux-là qu'on ne mettra plus au trou, bientôt, mais à l'asile. Elle en a même tapé pendant la guerre pour les Juifs, les gars du S.T.O., au siège de la Censure allemande, sur une de leurs machines, pour que ça fasse plus vrai. (« J'ai eu chaud », admet-elle modestement).

Mais qu'est-ce que c'est des faux papiers, hein ? L'homme seul compte. Or, pour peu qu'il soit vrai, lui, il y a de fortes chances pour que la société l'empêche de s'exprimer...

Un matin, au marbre du *Canard*, elle m'a entraîné dans un coin.

« Tu sais comment les Français ont commencé à s'émouvoir du sort de Sacco et Vanzetti ? » me demande-t-elle.

Le film venait de passer la veille à la télévision. Je connais bien cette période. Du moins je le croyais. Je

lui ai parlé de l'action de Louis Lecoin, de ses interventions, des manifestations.

« Oui, mais avant les manifs' ? Tu ne t'imagines tout de même pas que ça naît comme ça, une manif' ? Tu n'es pas spontanéiste, tout de même ?... »

Elle m'a empoigné le bras.

« Viens, je vais t'expliquer. Tu ne diras rien à Lulu, n'est-ce pas ? Je ne lui ai encore jamais raconté ça. »

Lulu, c'est son fils Lucien, qui a co-corrigé héroïquement *Le Canard* avec elle depuis vingt ans. Avec ces Mémoires, il va être édifié. Il est vrai que rien ne l'étonne plus depuis longtemps de la part de sa mère.

« Tu connais les grenades anglaises quadrillées, celles à cuiller, a-t-elle commencé, qui ressemblent assez aux OF' d'à présent que tu dégoupilles avec les dents... »

Et May entreprit, gestes à l'appui, de me faire une démonstration. Elle m'expliqua comment elle s'en était procuré une. Comment elle s'était procuré aussi un emballage de parfum de grande maison ; comment elle avait expédié son cadeau explosif à l'ambassade américaine. Elle y avait joint des tracts expliquant l'affaire Sacco et Vanzetti.

« Tu comprends, m'a-t-elle raconté, il suffisait de tirer le crochet et pfuitt... Ça dégoupillait la grenade en même temps. »

J'étais ahuri. Une petite dame si paisible, si bien sous tous rapports... !

« Mais, ç'aurait pu être dangereux ! Tu aurais pu tuer quelqu'un ! » ai-je lâché stupidement.

Elle m'a toisé avec superbe :

« Ah ça ! mon petit, tu ne peux pas espérer faire une omelette sans casser quelques œufs ! Du reste je savais que les secrétaires étaient des anciens de l'*American Legion*... Le type qui a ouvert le paquet a eu le temps de le lancer à l'autre bout de la pièce. Ça a fait du bruit. Exactement ce

que je voulais. Pas de bobo, sauf pour le matériel. Et puis c'est à Sacco et Vanzetti, condamnés à mort, que je pensais... »

Elle est comme ça, May. Elle n'a pas froid à ses yeux bleus.

Pas plus quand il s'est agi de faire évader en 40 des prisonniers du honteux camp du Vernet, dans l'Ariège, que trente-cinq ans plus tard, pour affronter les grenades de Creys-Malville et hurler de tous ses poumons son indignation contre les lâches qui se débinaient en laissant les jeunes du service d'ordre se battre seuls contre la police.

Elle en a fait des manifs' ! Trop fait ! Elle a trop foncé. Elle s'est trop dévouée. Elle a eu des ennuis de santé. Si bien que son médecin a dû se montrer implacable. Pour certains, c'est le régime sans sel, sans sucre et sans graisses. Pour elle : interdite de manif' ! Plus le droit d'aller brandir *Le Réfractaire* sous le nez des hordes casquées. Elle a bien réussi à s'échapper encore deux ou trois fois en cachette de Lulu. Mais à Morlaix, chez ses copains bretons, le gros pépin la guettait. L'avertissement sérieux.

Reste *Le Réfractaire*, dont elle sera toujours directrice, animatrice, correctrice. C'est le journal qu'elle a créé après la disparition de *Liberté* en 1971, à la mort de Louis Lecoin, le compagnon de combat d'un demi-siècle.

« Non, je n'ai jamais eu d'aventures avec lui, c'est idiot ! Je le trouvais trop petit, et pourtant quel grand bonhomme ! »

Elle n'allait pas abandonner la lutte, tout de même ! Il fallait bien les aider, tous ces jeunes qui se bagarrent à leur tour pour l'objection de conscience, pour que cessent les guerres, pour qu'il y ait un peu plus de justice, un peu moins de misère, pour que les grands penseurs ne détruisent pas tout à fait le monde et que les grands partis ne confisquent pas tout à fait l'Homme.

Fidèle au poste depuis toujours, May. La porte ouverte, aujourd'hui comme en 1924, lorsqu'elle a recueilli Makhno criblé de balles, échappé par miracle, avec sa femme et sa fille, à la mitraille de l'Armée Rouge, après avoir sauvé la Révolution russe des armées blanches de Dénikine et de Wrangel. Il y aura toujours un sac de couchage dans un coin, chez elle, et un potage sur le feu pour le fugitif.

Quatre-vingt-un ans de la vie d'une femme libre : quel tumulte ! Depuis le temps qu'on attendait qu'elle se décide à raconter ! Grâce à l'ami Audouard, c'est fait. Il ne s'agit pas de grande littérature : on voulait savoir, tout simplement. Et on n'est pas déçu. Comme Alexandre Jacob, elle a vécu trente existences en une. Il fallait son témoignage, à cette femme brave.

A cette femme bonne. Mais ça, il ne faut pas trop le dire : ça la rend furieuse !

Bernard Thomas

AVANT-PROPOS

« Depuis un demi-siècle, il s'est levé toute une pléiade de penseurs, d'écrivains, de propagandistes libertaires qui, par la parole, par la plume et par l'action, ont répandu en toutes langues et en tous pays la doctrine anarchiste, ses principes et ses méthodes, en sorte que chacun devrait être à même d'adopter ou de repousser l'anarchisme que personne, aujourd'hui, ne devrait ignorer.

« C'est le sort de tous les porteurs de flambeau d'être abominablement calomniés et persécutés, c'est le sort de toutes les doctrines sociales qui s'attaquent aux mensonges officiels et aux institutions en cours d'être dénaturées, ridiculisées et combattues à l'aide des armes les plus odieuses.

« Mais c'est le devoir des annonceurs de la vérité nouvelle de confondre la calomnie et d'opposer aux coups incessants du mensonge la constante riposte de la vérité.

« Et d'abord qui sommes-nous ?

« On se fait des anarchistes, comme individus, l'idée la plus fausse.

« Les uns nous considèrent comme d'inoffensifs utopistes, de doux rêveurs ; ils nous traitent d'esprits chimériques, d'imagination biscornues, autant dire de demi-fous. Ceux-là daignent voir en nous des malades que les circonstances peu-

vent rendre dangereux, mais non des malfaiteurs systématiques et conscients.

« Les autres portent sur nous un jugement très différent. Ils pensent que les anarchistes sont des brutes ignares, des haineux, des violents et des forcenés contre lesquels on ne saurait trop se prémunir, ni exercer une répression trop implacable.

« Les uns et les autres sont dans l'erreur.

« Nous sommes les héritiers de ces hommes qui, vivant une époque d'ignorance, de misère, d'oppression, de laideur, d'hypocrisie, d'iniquité et de haine, ont entrevu une cité de savoir, de bien-être, de liberté, de beauté, de franchise, de justice, de fraternité et qui, de toutes leurs forces, ont travaillé à l'édification de cette cité merveilleuse.

« Utopistes, parce que nous voulons que l'évolution, suivant son cours, nous éloigne de plus en plus de l'esclavage moderne : le salariat, et fasse du producteur de toutes les richesses un être libre, digne, heureux et fraternel ? Rêveurs, parce que nous prévoyons et annonçons la disparition de l'Etat dont la fonction est d'exploiter le travail, d'asservir la pensée, d'étouffer l'esprit de révolte, de paralyser le progrès, de briser les initiatives, d'endiguer les élans vers le mieux, de persécuter les sincères, d'engraisser les intrigants, de voler les contribuables, d'entretenir les parasites, de favoriser le mensonge et l'intrigue, de stimuler les meurtrières rivalités et, quand il sent son pouvoir menacé, de jeter sur les champs de carnage tout ce que le peuple compte de plus sain, de plus vigoureux, de plus beau ?

« Nous mettons au défi les esprits informés et attentifs d'aujourd'hui d'accuser sérieusement de déséquilibre les hommes qui projettent et qui préparent de telles transformations sociales.

« Insensés, au contraire, ceux qui s'imaginent pouvoir barrer la route aux générations contemporaines qui roulent

vers la révolution sociale comme le fleuve se dirige vers l'Océan ; il se peut qu'à l'aide de digues puissantes et d'habiles dérivations, ces déments ralentissent plus ou moins la course du fleuve, mais il est fatal que celui-ci, tôt ou tard se précipite dans la mer.

« Non, les anarchistes ne sont ni des utopistes, ni des rêveurs, ni des fous, et la preuve, c'est que, partout, les gouvernements les traquent et les jettent en prison afin d'empêcher la parole de vérité qu'ils propagent d'aller librement aux oreilles des déshérités, alors que si l'enseignement libertaire relevait de la chimère ou de la démence, il leur serait si facile d'en faire éclater le déraisonnable et l'obscurité.

« Les anarchistes ont des haines ; elles sont vivaces et multiples, mais leurs haines ne sont que la conséquence de leurs amours. Ils ont la haine de la servitude, parce qu'ils ont l'amour de l'indépendance ; ils détestent le travail exploité parce qu'ils aiment le travail libre ; ils combattent violemment le mensonge parce qu'ils défendent ardemment la vérité ; ils exècrent l'iniquité, parce qu'ils ont le culte du juste ; ils haïssent la guerre, parce qu'ils bataillent passionnément pour la paix.

« Nous ne sommes pas naturellement haineux ; nous sommes, au contraire, de cœur affectueux et sensible, de tempérament accessible à l'amitié, à l'amour, à la solidarité, à tout ce qui est de nature à rapprocher les individus.

« Quant à l'accusation de violence dont on prétend nous accabler, il suffit, pour en faire justice, d'ouvrir les yeux et de constater que, dans le monde actuel, comme dans les siècles écoulés, la violence gouverne, domine, broie et assassine. Elle est la règle. Elle est hypocritement organisée et systématisée. Elle s'affirme tous les jours sous les espèces et apparences du percepteur, du propriétaire, du patron, du gendarme, du gardien de prison, du bourreau, de l'officier,

tous professionnels, sous des formes multiples, de la force, de la violence, de la brutalité.

« Les anarchistes veulent organiser l'entente libre, l'aide fraternelle, l'accord harmonieux. Mais ils savent — par la raison, par l'histoire, par l'expérience — qu'ils ne pourront édifier leur volonté de bien-être et de liberté pour tous que sur les ruines des institutions établies. Ils ont conscience que seule une révolution violente aura raison des résistances des maîtres et de leurs mercenaires.

« La violence devient ainsi, pour eux, une fatalité ; ils la subissent, mais ils ne la considèrent que comme une réaction rendue nécessaire par l'état permanent de légitime défense dans lequel se trouvent, à toute heure, situés les déshérités.

« Nous avons l'inébranlable certitude que, lorsque l'Etat, qui nourrit toutes les ambitions et rivalités, lorsque la Propriété, qui foment la cupidité et la haine, lorsque la Religion qui entretient l'ignorance et suscite l'hypocrisie, auront été frappés de mort, les vices que ces trois Autorités conjuguées jettent au cœur des hommes disparaîtront à leur tour. « Morte la bête, mort le venin ! »

« Alors personne ne cherchera à commander, puisque, d'une part, personne ne consentira à obéir et que, d'autre part, toute arme d'oppression aura été brisée ; nul ne pourra s'enrichir aux dépens d'autrui, puisque la fortune particulière aura été abolie ; prêtres, menteurs et moralistes tartuffes perdront tout ascendant, puisque la nature et la vérité auront repris leurs droits.

« Telle est, dans ses grandes lignes, la doctrine libertaire. Voilà ce que veulent les anarchistes... »

Ce texte n'est pas de moi : il est de Sébastien Faure. J'ai tenu à le citer en entier avant de me mettre à écrire, car il a guidé toute ma vie. Même si j'arrive à terminer ce

livre (à quatre-vingt-un ans, on ne peut rien garantir), je ne sais pas encore si je le laisserai publier. Il ne peut être pour moi qu'un acte militant. Je ne raconte ma vie ni par vanité, ni pour m'attendrir. Mais je veux savoir, non pas si j'ai « réussi » ma vie, mais si j'ai été fidèle à mes idées et si j'ai bien servi ma cause.

J'avais dix-huit ans quand j'ai lu ces pages pour la première fois. Je ne suis pas tombée dessus par hasard. C'est l'homme que j'aimais qui me les a fait lire. Pendant deux ans nous avons essayé ensemble de les vivre quotidiennement. C'est sur l'amour que l'anarchie repose. Puis la tâche lui a paru au-dessus de ses forces. Sa famille lui avait coupé les vivres. Il est rentré dans son pays poursuivre ses études de médecine.

J'ai continué sans lui. Il y a plus de soixante ans que nous nous sommes séparés. Je ne l'ai jamais revu. Je ne sais pas s'il est encore vivant. Je ne sais pas s'il se souvient de moi. Mais quand je pense à lui, c'est avec tendresse et reconnaissance.

Il m'a laissé ce qu'il avait de meilleur : la jeunesse et l'enthousiasme. Je souhaite qu'il ne soit pas trop malheureux. Non de m'avoir quittée, mais de ne pas avoir suivi le chemin qu'il avait choisi. C'était un type bien. Je lui dois beaucoup.

May Picqueray

I

Une enfance bretonne

Quand je fais appel à mes souvenirs les plus lointains, je revois une petite fille aux yeux bleus, vive, pétulante même, vêtue d'un tablier rouge à collerette blanche, trottinant en galoches sur la route de Martigné à Châteaubriant, tenant son petit frère Ernest par la main, et de l'autre un petit panier dans lequel se trouvaient les tartines du goûter.

Nous avions une longue route à faire pour nous rendre à la maternelle où sœur Ludivine nous accueillait de son bon sourire. Portant coquettement la sévère tenue bleu horizon des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, son visage d'un ovale très pur et ses yeux rieurs tranchaient sous les grandes ailes blanches de sa cornette. Des grandes poches de son tablier, elle tirait des trésors qu'elle glissait dans nos petites mains parfois bleuies par le froid : gâteaux, angélique, images, etc.

Chère sœur Ludivine dont le souvenir, après tant d'années, reste si vivant dans mon cœur d'athée !

Mon plus grand bonheur était de la suivre dans la petite chapelle attenante à l'école, qu'elle entretenait avec amour, fleurie en toute saison et qui résonnait joyeusement des airs qu'elle tirait du vieil orgue « exprès pour moi », disait-elle. Mais je suis sûre qu'elle y prenait grand plaisir.

Elle était notre maîtresse de chant. Je ne fus pas peu fière le jour de la distribution des prix : j'interprétais une saynète musicale avec une autre petite fille, Blanche Auvinet : *la Reine et la Bergère*, devant un parterre composé des autorités civiles et religieuses du pays et des parents d'élèves. Nous avons été choisies pour notre « belle voix », disait-elle. Habillée en bergère, je donnais la réplique à ma reine avec l'aplomb et l'ingénuité de mes quatre ans. Je me souviens aujourd'hui encore de quelques strophes de ma chanson. Mes enfants et petits-enfants la fredonnent parfois...

*Il était une bergère
Appelée Isabeau,
Qui dansait sur la fougère
En gardant son troupeau.
Par là passe une reine
Sur son blanc palefroi
Qui lui dit : Je t'emmène,
Isabelle, avec moi...*

La reine multiplie les belles promesses :

*La petite Isabelle
Dans un grand embarras :
« Non, madame, dit-elle,
Maman ne voudrait pas ! »*

Et, sur l'estrade, les petits chantaient le refrain :

*Do, ré, mi, fa, fa, fa,
Do, ré, mi, fa, fa, fa,
Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do.*

Près de l'école se trouvait un pont sous lequel coulait un tout petit ruisseau. Très souvent, Ernest et moi nous nous penchions sur le parapet, avec le désir d'y aller barboter, malgré l'interdiction formelle de sœur Ludivine. Mais l'obéissance n'était déjà pas mon fort...

Un soir, en quittant l'école, n'y tenant plus, nous nous mêmes à dévaler le talus sur nos fesses et, arrivés près de l'eau, nous eûmes vite fait d'enlever nos galoches et nos chaussettes. Quel bonheur de plonger jusqu'au mollet dans l'eau fraîche, que c'était donc agréable ! Au bout de quelques instants, nous sentîmes sur nos jambes quelque chose d'insolite et de désagréable dont la vue nous fit pousser des hurlements tels que sœur Ludivine nous entendit et vint nous sortir de là en nous grondant fortement. Elle nous emmena à la cuisine et là fit tomber les horribles bestioles, des sangsues, en nous frottant les jambes au gros sel.

Nous partîmes vers la maison, encore sous le coup de la frayeur ressentie, mais heureux tout de même d'avoir pu satisfaire notre envie. Nous avions promis de ne plus recommencer et nos parents n'en ont rien su.

Ma mère était une femme bien en chair, agréable à regarder. Elle était couturière en chambre et chantait fréquemment en pédalant sur sa Singer.

Elle s'était mariée très jeune, dix-huit ans à peine, quittant la ferme de ses parents pour la ville. A l'époque que j'évoque, elle avait déjà trois enfants : Francis, de quatre ans mon aîné, Ernest, mon cadet de trois ans, et moi-même.

Mon père, convoyeur postal, passait une grande partie de sa vie en chemin de fer. Il rentrait très tard à la maison. Nous le voyions très peu. Il était bon, mais ne tolérerait pas que les enfants parlent à table. Il nous menaçait, sans grande conviction toutefois, de mille représailles dès que nous élevions la voix. Mais il n'était ni méchant, ni

brutal. Il lui arrivait, à ses heures de liberté, de partager nos jeux et de nous emmener en promenade.

Mes parents habitaient une grande maison avec jardin, à la sortie de la ville. C'était presque la campagne. Le dimanche, quand ma mère avait terminé son « ouvrage », nous allions nous promener dans les bois et les champs. Nous ramassions des mûres à la saison, dont elle faisait d'excellentes confitures. J'étais souvent privée de ces sorties, mais je me rattrapais en allant avec quelques galopins de mon âge dénicher des oiseaux, ou pêcher la grenouille dans l'étang voisin de chez nous qui, bien sûr, nous était interdit. Nous fixions au bout d'une branche une épingle tordue, cachée sous un chiffon rouge. Les cris de joie fusaient lorsqu'une de ces malheureuses bestioles se laissait prendre et gigotait au bout du fil.

Ces jours-là on rentrait les pieds trempés, les tabliers boueux, mais si heureux d'avoir pu patauger à notre aise loin des regards réprobateurs des parents. Ils nous faisaient payer cher notre joie : quelques taloches toujours, une vraie correction parfois. Mais cela est un autre histoire...

Un jour de printemps, ma mère nous emmena mes frères et moi chez un fermier, où elle avait été invitée à venir cueillir des cerises. Il faisait très beau et nous jouions dans la cour de la ferme. Soudain, j'aperçus trois formes humaines, sans âge, chacune retenue par des sangles dans un fauteuil. Je m'approchai. Ces pauvres êtres bavaient et s'agitaient à notre vue en poussant des grognements. Nous les regardions sans bien comprendre. Le spectacle était à la fois insolite et terrifiant.

La mère vint caresser chacun d'eux avec tendresse, remplit nos petits paniers de cerises, parla de choses et d'autres avec ma mère et rentra dans la ferme comme si tout cela était naturel.

En quittant la ferme, je me retournai, intriguée, le

cœur gros, sans trop savoir pourquoi. Je n'ai jamais oublié le visage de ces malheureux enfants, victimes de quelle hérédité ?

Au pied du château fort, qui domine la ville, se trouvait un étang, dont les eaux reflétaient les lavandières qui venaient y faire la lessive et jouer du battoir, en devisant et chantant.

Un soir, que nous rentrions de promenade, la nuit était déjà tombée, quand une chose extraordinaire s'offrit à nos yeux émerveillés : des barques glissaient lentement sur l'étang. Les hommes à bord semblaient fouiller le fond avec de longues perches, tandis que d'autres les éclairaient à l'aide de torches. Toutes ces lumières dansant sur l'eau noire créaient une véritable féerie. Que c'était beau ! Et nous battions des mains...

Nous apprîmes le lendemain qu'un homme s'était noyé dans l'étang et qu'on y recherchait son corps. Cette nouvelle ne fit sur moi guère d'impression. Seule la beauté du spectacle resta dans mon souvenir.

Mon père reçut son changement et nous quittâmes Châteaubriant pour Saint-Nazaire.

La mer nous ne l'avions jamais vue. Notre mère non plus.

L'installation terminée, on parla de la mer. Un dimanche, elle nous y emmena. Nous étions fous de joie ! Dès notre arrivée à la plage, les galoches enlevées, les tabliers retroussés, ce fut la course vers la grande mare. Rien de commun avec la mare aux grenouilles ou le petit ruisseau aux sangsues.

Il y avait très peu de maillots de bain à l'époque. En tout cas, pas dans la famille.

Dès qu'une vague déferlait sur nous, nous nous empres-

sions de déguerpir. Manque d'habitude ? Une vague plus rapide que mes petites jambes me renversa, me prit dans ses bras, me roula et, en se retirant, me laissa déçue, abasourdie et... trempée.

Je revins vers ma mère qui, furieuse, me donna l'ordre de m'étendre sur le sable « jusqu'à ce que mes vêtements soient secs ». L'heure du départ arriva, j'étais toujours aussi trempée, car l'eau de mer ne sèche pas aussi facilement. Elle me laissa seule sur la plage. Et j'attendis... La nuit tombait, je grelottais, et... je n'étais pas très rassurée. Je me mis à pleurer. Des jeunes gens m'aperçurent du boulevard de la mer et me demandèrent ce que je faisais là, à cette heure. Je leur racontai mon aventure ; compatissants, ils me ramenèrent au domicile de mes parents, avec beaucoup de difficultés car je ne connaissais pas notre adresse exacte. Ma mère me mit au lit après m'avoir donné une de ces fessées dont elle était coutumière.

Ce fut mon premier contact avec la mer !

Puis ma sœur vint au monde. Mes rares moments de liberté se firent encore plus rares. Je devais surveiller et endormir le bébé, souvent aussi préparer le repas, frotter les parquets. J'ai appris très tôt les travaux du ménage et à tricoter mes chaussettes. Ce n'était peut-être pas un mal...

J'hésite un peu à parler des traitements que m'infligeaient ma mère, dont je n'ai jamais connu les douceurs et les caresses... Mais la fessée quotidienne avec un jonc bien flexible m'a laissé des souvenirs douloureux. C'est vrai, j'étais « diable », volontaire, frondeuse, je ne subissais pas la punition sans regimber, en criant à l'injustice, en cachant mes larmes, ce qui faisait dire à ma mère que je n'avais pas de cœur.

Les joujoux m'étaient inconnus et le martinet figurait toujours en bonne place dans ma chaussure le jour de Noël.

Je crois avoir subi toutes les brimades... Bah ! cela ne m'a jamais empêché de vivre, bien sûr, mais vivre en révoltée, et cela eut une grande influence sur mon avenir. J'avais du moins la satisfaction de voir mes frères et sœur heureux...

C'est cependant chez moi que ma mère est venue finir ses jours à près de quatre-vingts ans, dans une atmosphère de douceur et de joie.

Je n'avais à l'égard de ma mère aucune rancune. Mais je n'arrivais pas à comprendre pourquoi elle avait été si dure avec moi. Avec mes frères et ma sœur, elle faisait preuve d'autorité, mais elle me réservait un « traitement de faveur ». J'avais — ce qui est terrible pour un enfant — l'impression qu'elle ne m'aimait pas, et qu'elle se vengeait sur moi de quelque chose que j'ignorais.

Cette question je me la suis posée toute ma vie. Mais je n'ai osé la poser à ma mère que quelques jours avant sa mort. Elle m'a répondu avec franchise :

« Je t'ai détestée tout de suite, m'a-t-elle dit, j'ai failli mourir en te mettant au monde...

— Ce n'était tout de même pas de ma faute.

— Non, mais je t'en ai voulu... »

Evidemment, ce sont des choses qui vous marquent pour la vie. Car c'est bien la conduite maternelle qui a fait naître en moi cette révolte contre l'injustice qui ne m'a jamais quittée. A quatre-vingt-un ans elle est toujours aussi vive que dans mon enfance.

Quand je pouvais quitter la maison sans être vue, je courais vers le port : le départ ou l'arrivée des bateaux était pour moi une véritable fête.

A cette époque, Saint-Nazaire était un port de commerce très important. Les bateaux venaient des pays nordiques avec leur chargement de bois, ou d'Angleterre, chargés de charbon. Des Antilles, ils apportaient tous les fruits exoti-

ques : bananes, noix de coco, oranges, ananas, inconnus de nous.

Souvent, les marins ou les dockers qui procédaient au déchargement des navires m'offraient un fruit ou en remplissaient mon tablier. Je rapportais à la maison cette récolte inespérée.

Lors d'une de ces escapades, je vis un cortège d'hommes enchaînés, deux par deux, mains et pieds liés, un petit balluchon sur l'épaule, vêtus d'un costume de bure ou, pour certains, de coton rayé.

Ils étaient encadrés de gendarmes armés de fusils.

C'étaient des forçats à ce que l'on disait, qui venaient s'embarquer sur le *Loire*, qui faisait alors le trajet Saint-Nazaire-Cayenne.

Il y en avait de tous âges, certains à peine adultes, d'autres à la chevelure argentée et plusieurs tout courbés par l'âge, se traînant avec difficulté.

Ils étaient tristes, malheureux. Certains pourtant lançaient des quolibets : « A bientôt ma belle ! » ou « Au revoir, les amis ! »

Qu'avaient-ils fait pour en arriver là ?

J'ai su plus tard, au cours de ma vie militante, qu'il suffisait de peu de chose pour être envoyé aux îles, et que nombreux étaient nos camarades expédiés là-bas pour faits de grève, ou pour s'être regimbé contre l'autorité.

Un de ces hommes me fit bonjour de la main et eut un triste sourire. Peut-être laissait-il derrière lui une famille, des enfants ? Quelques parents, mais beaucoup de curieux, assistaient à ce triste départ. J'étais trop jeune pour comprendre, mais j'avais envie de pleurer...

Je fréquentais la « communale » où je travaillais dur et bien, puisque j'obtins, avec une dispense, mon certificat d'études à dix ans et demi avec mention Très Bien.

Je lisais tout ce qui me tombait sous la main, la lecture était pour moi une passion. Je crois que tous les livres de la bibliothèque de l'école y sont passés. Ma mère n'a pas voulu m'abonner à la bibliothèque municipale ; elle estimait que lire était du temps perdu. Je devais faire preuve d'ingéniosité pour cacher les livres qu'on me prêtait... et pour les lire, car on m'enlevait ma lampe Pigeon dès que j'étais couchée. Je me procurais des bouts de bougie et me cachais sous mes draps pour qu'on n'aperçoive pas la lumière. Le matin, je devais gratter les gouttes de bougie qui avait fondu.

J'aurais aimé continuer mes études, mais, à onze ans, ma mère me fit quitter l'école pour travailler. J'en eus beaucoup de chagrin, cependant je continuais à m'instruire, seule, comme et quand je le pouvais.

Une institutrice, qui m'avait prise en amitié, m'aidait de son mieux. Ma mère en prit ombrage et, un jour, pour me punir de je sais quel « délit », déchira livres et cahiers et un magnifique livre très bien illustré qu'on venait de me donner. Je ne sais plus si c'était *Le Petit Chose* ou *Jack* d'Alphonse Daudet. Mais c'était sûrement l'un ou l'autre.

Désespérée, je décidai de me pendre. Dans le « caveau » où mon père rangeait ses outils de jardinage, je montai sur un petit banc, passai une corde sur une poutrelle (je ne sais pas si elle aurait supporté mon poids), enroulai la corde autour de mon cou ; à cet instant, mon frère Ernest, mon compagnon de jeux, qui me consolait lorsque ma mère y allait un peu fort, effrayé de me voir dans cette position partit en hurlant prévenir ma mère qui arriva à temps pour me dépendre.

Je reçus une correction magistrale pour « m'enlever le goût de recommencer ces idioties ». Elle n'avait pas compris combien mon désespoir était profond.

J'attendais les vacances avec impatience, car c'était un vrai bonheur de retrouver ma grand-mère maternelle, si douce, si bonne, dans le petit village de l'Angeleray. Situé sur une butte, on y apercevait la Loire qui déroulait son long ruban argenté et allait se confondre avec la mer à Saint-Nazaire.

La ferme était gaie, accueillante ; sur sa façade courait une treille et, par la fenêtre du grenier, je pouvais cueillir sans effort les belles grappes dorées.

Une grande pièce commune de terre battue. Une immense cheminée à l'intérieur de laquelle se trouvaient deux vieux fauteuils. Au-dessus, une étagère où étaient rangés quelques livres, des revues, des journaux. Au bout de la crémaillère, la marmite où grand-mère laissait mijoter de bien bonnes soupes et où cuisaient également les pommes de terre qui composaient le repas du soir, accompagnées de lait, de beurre ou de caillé. Une galettière figurait en bonne place, ainsi que les pincettes et le soufflet.

Fixés à la cheminée, des cornets d'étain dans lesquels grésillaient des chandelles. Elles sentaient bon la résine, mais elles ne répandaient qu'une bien pauvre lumière.

De chaque côté de l'âtre, un grand lit à la couette de plume, surmonté d'un immense édredon rouge, dans lequel je m'enfonçais avec joie. Une maie servait à pétrir la pâte, que grand-mère cuisait chaque semaine et transformait en belles miches dorées dans le four (aujourd'hui inutilisé et tout recouvert de lierre) et dont la bonne odeur me chatouille encore les narines après tant d'années. Elle y ajoutait toujours, à mon intention, un petit pain au lait ou aux pommes, dont je croquais à belles dents la croûte dorée.

La maie était l'objet de soins particuliers : c'était « le meuble ». Il brillait et sentait bon la cire. Deux grandes armoires contenaient le linge de maison. Grand-mère l'avait filé de ses propres mains pendant les longues veillées d'hiver,

au coin du feu. Des draps fins, mais aussi draps rugueux qui raclaient mon petit derrière, s'entassaient en piles, et en dessous, ses longues chemises à manches étaient l'objet de ma curiosité. Elle en avait cultivé elle-même le lin.

Au milieu de la pièce, une longue table, un tiroir à chaque bout, où on rangeait le lard, le beurre. Des deux côtés, des bancs. Le tout astiqué, brillant. Une grande lampe à pétrole, qui n'était allumée qu'aux grandes occasions, éclairait la pièce. Des étagères couraient le long des murs, portant les corbeilles à pain, les chaudrons à confiture.

A côté, le cellier, où les barriques de vin ou de cidre étaient alignées.

Au-dessus, le grenier, où le blé et le sarrasin s'entassaient ainsi que la récolte de pommes de terre. Parfois, on entendait trotter une souris. Aux poutres, les oignons, l'ail, pendaient en longs chapelets.

Une grande étable pour les vaches et le cheval que je menais parfois au pré, voisinait avec la porcherie, le poulailler, le clapier.

Un petit chemin conduisait au moulin, situé sur une hauteur. Ses grandes ailes tournaient au gré des vents. Je grimpais l'escalier en colimaçon qui menait à la grande meule de pierre. Ça sentait bon le blé moulu, la farine. Je descendais de là poudrée comme un Pierrot.

C'est mon oncle, l'aîné des quatre enfants que ma grand-mère avait élevés presque seule, mon grand-père étant mort très jeune, qui faisait tourner le moulin et qui menait la ferme. Ma grand-mère travaillait très dur. Elle est morte usée à soixante ans.

Le moulin est une victime de la guerre de 1940, une bombe explosive fit, dans ses flancs, une grande brèche qui ne fut jamais colmatée et il s'est écroulé doucement. Du train qui va de Nantes à Saint-Nazaire, quelques kilomètres avant l'arrivée à Savenay, on pouvait jadis apercevoir sa

fière silhouette. Lors de mon dernier passage, la vue de cette ruine me tordit le cœur.

Tant de souvenirs de ce moulin, du coquet village déserté de presque tous ses habitants. Les foins, les moissons, les vendanges, autant de fêtes où la joie de la jeunesse se donnait libre cours. Tout était fait en commun, la bonne entente régnait parmi ces villageois. Une quinzaine de familles, chacune avec quatre ou cinq enfants, vivaient dans le travail, l'entraide, la gaieté.

Le mariage dans la grange tendue de draps blancs, toute fleurie, les grandes tables alignées garnies de rôtis, de civets, de pâtisseries ; les bonnes trognes des paysans ; n'est-ce pas les Briand, les Gattepaille, les Leray, et les autres, qui ne se faisaient pas prier pour pousser la chanson au dessert ? Les danses sur l'aire au son des violons. Les bons coups de cidre bien frais, tiré à même le tonneau, les bouteilles de vin vieux qu'on sortait pour les grandes occasions. La joie de vivre, la vie dure, simple et tranquille... souvenirs...

II

Mes débuts dans la vie

A onze ans, ma mère me « plaça » chez un gros négociant en beurre à Penhoët, où se trouvent les chantiers de constructions maritimes, d'où sont sorties des merveilles comme le *France* et bien d'autres bâtiments.

Mon travail consistait à livrer le beurre à domicile. Je partais le matin, très tôt, un panier à chaque bras, une sacoche passée à la taille. Les paniers étaient lourds. Je faisais ainsi des kilomètres dans la banlieue environnante. J'étais bien nourrie, couchais dans une soupente que je partageais avec deux autres employées plus âgées que moi.

Je me faisais quelques pourboires que je mettais soigneusement de côté pour acheter des livres. Ma paie était versée directement à mes parents. Mais, le soir ma fatigue était telle que je m'endormais souvent sur mon assiette. J'avais un dimanche après-midi par mois pour « aller dans ma famille ».

L'institutrice qui m'avait prise en amitié, ayant appris ma nouvelle condition, demanda à ma mère de me prendre à son service pour garder un de ses fils souffrant de crises d'épilepsie. Il devait avoir cinq ou six ans. La première fois que je le vis en crise, je restai figée ne sachant que faire. C'était un spectacle affreux : le pauvre gosse se raidissait,

se débattait, la bave lui coulait sur le menton, ses yeux étaient complètement révoltés. Je devais veiller à ce qu'il ne se heurte pas aux meubles, l'allonger par terre, placer un coussin sous sa tête et... attendre que la crise se passe. En dehors de ses crises nous jouions ensemble.

La mère me faisait faire des devoirs en même temps qu'à son fils aîné, du même âge que moi. Je rendais quelques menus services, courses, ménage. Je ne regrettais pas ma place de Penhoët.

Ce ménage d'instituteurs était très bon pour moi. Plus de claques, plus de punitions, j'étais heureuse.

Depuis longtemps, ils avaient fait le projet de partir au Canada où ils avaient de la famille. Ils avaient entrepris des démarches en ce sens. J'étais triste à l'idée d'être séparée d'eux. Ce sentiment nous était commun. Ils demandèrent à mes parents l'autorisation de m'emmener avec eux.

Cette idée déplaisait à mon père et il fallut l'insistance de mes nouveaux maîtres et la mienne pour qu'il consente enfin à ce départ. Ma mère avait accepté d'emblée. L'idée de se débarrasser de moi était loin de lui déplaire.

Le jour du départ, je pleurai beaucoup en embrassant mon père et mes frères et sœur, mais, dès que le train s'ébranla, je séchai mes larmes. Le paysage accaparait toute mon attention, c'était mon premier grand voyage. L'arrivée au Havre, l'embarquement, le brouhaha du départ. Je n'avais jamais mis le pied sur un bateau de cette envergure. Une vraie ville. Je ne vis pourtant pas grand-chose du départ vers la mer, je devais surveiller mon petit malade ; la mer était assez calme, pourtant il souffrit du voyage et moi-même je fus un peu secouée.

Ma surprise en arrivant au port, fut les gratte-ciel qui commençaient à « orner » la ville. Le Canada prenait exemple sur les Etats-Unis : il s'américanisait. Le port, qui

donnait non sur la mer, mais sur le Saint-Laurent, était très actif. Beaucoup de bateaux allaient et venaient.

Peu à peu, je fis connaissance avec la ville. Nous sortions tous les dimanches. L'été était aussi chaud que l'hiver était rigoureux. Les Canadiens se défendent bien contre les intempéries, les portes et fenêtres sont doubles, les maisons bien chauffées. Les vêtements et chaussures en rapport avec le climat. De très vieilles et belles maisons voisinaient avec ces horribles cubes de béton qui se répandent de nos jours dans le monde et l'enlaidissent.

La campagne canadienne est une des plus belles du monde : les forêts de sapins, de bouleaux, d'érables, entourées de grands lacs lumineux et limpides. La petite paysanne que j'étais s'émerveillait.

Une vie nouvelle commença pour moi. Mon temps était partagé entre les soins à mon petit malade, les jeux et l'étude. Et aussi de belles promenades dans la campagne. La découverte de l'hiver si rude dans ce pays. La neige, la glace. Mais la maison était spacieuse et agréable, bien chauffée, avec tout le confort.

Nous allions parfois à Trois-Rivières, pittoresque petite ville, où un neveu de mes patrons dirigeait une des nombreuses usines de papier pour les journaux qui existaient dans la région.

Plus tard, je visitai Québec et son vieux château, la vieille ville riche en musées historiques sur l'origine du Canada, des batailles pour son indépendance, de l'arrivée des Français fuyant nos diverses provinces, aux patois rugueux et chantants, et venant dans ce pays neuf vivre une autre vie.

Le langage des Canadiens français est difficile à comprendre et à assimiler, émaillé de termes charmants qui ont disparu de chez nous, sauf dans certains villages où les anciens ont conservé ces vieux mots, ce vieilles expressions pleines

de saveur. De même les vieilles coutumes françaises et les vieilles chansons.

Dans les fêtes, au village, on danse la polka, la bourrée, le quadrille, accompagnés de violoneux.

On chante :

*Derrière chez mon père y a un étang,
De beaux canards s'en vont nageant.*

Ou :

*A la claire fontaine,
m'en allant promener.*

... de vieux airs du marais poitevin ou des Charentes, des airs bretons, et normands. J'ai même entendu un air basque où des bergers s'interpellaient d'une montagne à l'autre...

Au Québec, je me sentais chez moi.

J'étais heureuse...

Deux ans après notre arrivée, mon petit malade mourait emporté par une pneumonie, et j'en eus beaucoup de peine. Je m'étais attachée à lui et, en dehors de ses horribles crises, il était si câlin. Qu'allait-il m'arriver ? Les parents me gardèrent près d'eux et j'entrai au lycée de Montréal pour y continuer mes études. On me considérait comme l'enfant de la maison. Je travaillais dur pour les remercier de la peine qu'ils prenaient pour m'instruire. Je passai mon bac avec succès. Leur fils aussi.

Puis ce fut la guerre. Elle éclata ici même comme un coup de canon. Beaucoup de Canadiens français s'engagèrent et partirent. Mon patron, comme Français, fut mobilisé et partit pour la France. Je savais que mon frère aîné, rentré d'Australie deux semaines avant la déclaration

de guerre, avait été dirigé, après une courte période d'instruction à La Rochelle, sur les Dardanelles. Que mon père était mobilisé comme territorial. Socialisant, il haïssait la guerre et pleurait la mort de Jaurès.

J'avais envie de rentrer. Mais pouvais-je quitter ainsi ma bienfaitrice ? Un jour, elle reçut un avis de décès : son mari était tombé dans la Somme. Elle adorait cet homme, bon père et bon mari. Quelques mois plus tard, à son chagrin vint s'ajouter la maladie. Une congestion l'emporta. Le malheur s'était abattu sur cette famille me laissant désespérée.

Je restai seule avec le fils aîné. Un oncle le recueillit et se chargea de mon rapatriement. Un bateau escorté de deux torpilleurs me ramena au Havre.

Mes frères et ma sœur avaient grandi. Ils avaient du mal à me reconnaître. Mon frère Ernest se blottit très fort contre moi et nos larmes étaient de joie.

La guerre, l'horrible guerre, semait ses ravages. C'était ma première rencontre avec elle. Et je sus immédiatement qu'aucune explication ne me ferait admettre son existence.

Chaque nuit les trains portaient bondés de soldats français ou anglais. Nous les reconnaissons à leurs chants de marche, lugubres dans la nuit. Puis les trains revenaient chargés de blessés et de mourants. Les hôpitaux étaient insuffisants. Certaines écoles et lycées étaient transformés en ambulances.

La nourriture pour la population était rare et les queues devant les boutiques interminables.

Il me fallait gagner ma vie et aider ma mère et les petits en l'absence du chef de famille. J'avais appris l'anglais au Canada. J'entrai chez un *ship-chandler* comme interprète. J'allais à bord des bateaux prendre les commandes, effectuer les livraisons avec un employé de la maison et encaisser les factures.

J'avais essayé d'entrer dans les hôpitaux comme infirmière, mais je n'avais aucune connaissance médicale. Ma demande fut rejetée.

Puis l'armée américaine débarqua ses troupes à Saint-Nazaire. La vie en fut toute bouleversée. Le *ship-chandler* engagea plusieurs employés mâles pour faire le travail qui avait pris d'énormes proportions, et je me retrouvai au chômage. Pas pour longtemps. Les Américains demandaient des employés de bureau. Le salaire était intéressant. Je me fis embaucher comme dactylo bilingue. L'ennui est qu'il fallait vivre au camp de Montoir, hors de la ville. Un coin du camp avait été aménagé pour le personnel féminin américain et français. Nos baraques étaient, sinon confortables, du moins supportables. Nous avions notre mess, une bibliothèque, un cinéma et, appréciable par-dessus tout, une cantine où l'on pouvait se procurer des denrées qui manquaient terriblement à la population : de la farine, du sucre, du chocolat, des conserves, du savon et des cigarettes. J'approvisionnais ma mère et envoyais des cigarettes à mon père et à mon frère au front.

Les employées américaines avaient organisé un bal et lancé des invitations civiles et militaires. J'y rencontrai Fred, un officier mécanicien dans la marine marchande. Il était d'origine hollandaise. Un soir il m'invita en ville au cinéma. Au moment des actualités, on joua *La Marseillaise*. Tout le monde se leva, sauf Fred. Puisqu'il ne se levait pas, je ne me levai pas non plus.

Après la séance, je lui demandai pourquoi il était resté assis :

« Parce que je suis juif, dit-il.

— Ce n'est pas une raison.

— Si, répondit-il, je ne pardonnerai jamais à la France d'avoir condamné et déporté Dreyfus. »

Son bateau repartait quelques jours plus tard. Il m'écri-

vit à diverses reprises et son retour fut pour moi une grande joie. Il me demanda de l'épouser. J'acceptai tout de suite, mais il me fallut du temps pour obtenir le consentement de mon père, qui me trouvait trop jeune.

Fred se chargea de toutes les formalités près de son consul pour nous marier assez vite, son bateau ne restant que peu de temps au port. Les autorités françaises ne firent aucune difficulté. Ce mariage fut « bâclé » assez rapidement.

J'avais dix-huit ans et j'allais être enfin une femme libre. C'est du moins ce que je croyais.

Je déchantai très vite. Fred était charmant, galant, affectueux. Mais voilà, il se droguait. Il avait pris cette fâcheuse habitude au cours de ses voyages. Je n'ai jamais su quelle drogue c'était. Mais sûrement une drogue dure. Sous son emprise, il devenait fou, me mordait, me frappait. Lorsqu'il retrouvait son état normal, il regrettait, pleurait, me comblait de cadeaux. Trois semaines de cette vie et j'en eus assez. En matière de coups j'avais eu mon compte.

Son bateau repartit.

Je retournai au camp bien décidée à ne jamais le revoir. Et je ne l'ai jamais revu.

Pour une première expérience sentimentale, ce n'était pas vraiment un succès.

La grippe « espagnole » faisait rage, tant chez les civils que chez les militaires. Quelque temps après mon retour au camp, je fus atteinte et dirigée sur le lycée de Saint-Nazaire, transformé en hôpital. Nous étions deux femmes seulement parmi des centaines de soldats. Mais ni eux, ni nous n'avions l'esprit à la bagatelle. J'avais une fièvre de cheval. Je restais assez lucide toutefois pour voir les infirmières qui, passant entre les rangées de lits, relevaient le drap sur un visage, sur un autre. Peu de temps après leur

mort des taches brunes apparaissaient sur le visage des soldats. Leurs corps noircissaient en quelques heures. Le bruit courut qu'une épidémie de peste venait de se déclarer.

Chaque soir, les corps étaient enlevés et transportés par camions dans les cimetières, hors de la ville. Toutes les précautions étaient prises pour ne pas affoler la population.

C'était atroce de voir mourir ces grands et beaux garçons, en pleine force de l'âge et je m'attendais à partir de la même façon à mon tour... J'eus pourtant la chance de m'en tirer et quittai l'hôpital dans un état de maigreux effrayant.

En plus, j'étais devenue complètement amnésique.

Je m'octroyai un mois complet de convalescence avant de reprendre mes occupations. Cependant, chaque matin, en me levant, j'avais la nausée. Je mettais cela sur le compte de la grippe et des médicaments que je continuais de prendre. Mais une visite au major m'apprit que j'allais avoir un enfant. J'étais effondrée. Quoi ? Un enfant qui me lierait à Fred, avec qui je n'avais vécu que trois semaines, que j'avais décidé de quitter pour toujours ? C'était impossible ! Je fis part de ma situation au médecin.

« Rassurez-vous, me dit-il, vous ne le garderez pas ! »

Il a mieux valu. Je suis retournée à l'hôpital. La grippe espagnole l'avait pris à ma place...

Totalement décidée à ne pas attendre le retour de Fred, je fis ma valise et, nantie d'un petit pécule, je « montai » à Paris. J'avais laissé dans notre logement une lettre à lui destinée, le remerciant de ses « bons soins ». Il n'en eut pas d'autre ! Je n'avais pas prévenu ma mère et me gardai bien de lui communiquer mon adresse. J'obtins le divorce deux ans plus tard.

A Paris, j'échouai dans un petit hôtel de la rue Xavier-Privas, au cœur du Quartier latin, tenu par un couple

d'Auvergnats. Pas de confort, mais une très grande propreté. La clientèle était composée de quelques employés et surtout d'étudiants.

Ce coin du Quartier latin, envahi maintenant par des restaurateurs asiatiques et africains, formait un petit village où les Bougnats et les Bretons, bistrots ou bouchons, recevaient paternellement la clientèle estudiantine, qui prenait ses repas « à l'ardoise », et où le mot entraide avait encore un sens. Le manque d'argent était de règle, mais la tristesse était inconnue.

Je fis connaissance avec Paris. J'aurais voulu tout voir, mais mon pécule fondait à vue d'œil. Du travail, il fallait trouver du travail... Je n'avais pas de vrai métier. Je me débrouillais en anglais et en dactylographie, c'était insuffisant. Je m'inscrivis à un cours de sténographie. Entretemps je trouvai une place chez un architecte, boulevard Malesherbes, pour calquer des plans.

Le trajet était assez long. Ma chambre réglée d'avance, il me restait juste de quoi me payer mon ticket de métro aller et retour et un peu de pain que je grignotais en me promenant pendant mon heure de déjeuner. Le dimanche, sans métro, me donnait droit à un café crème. Cela pendant un mois, jusqu'au jour de ma paie.

Dès que je pus me débrouiller en sténo, je trouvai un emploi à l'Institut d'histoire et de géographie. Passer ses journées dans les grandes salles de l'Institut, ancien hôtel de Mme de Sévigné, tapissées de livres, quel régal ! Mon patron était professeur en Sorbonne ; peu exigeant, un peu renfermé, nous nous entendions très bien. Il m'autorisait, dans mes heures creuses, à piocher dans la bibliothèque. Les bibliothécaires étaient de très bons camarades.

Le soir je prenais souvent mes repas dans un petit restaurant de la place Saint-Michel : *Le Bouillon Bourdeau*. C'est là que je rencontrai Dragui.

III

J'entre chez les " anars "...

Sans Dragui, je me demande quelle aurait été ma vie. Je ne pense pas que je serais devenue une petite bourgeoise résignée. Il y avait trop de révolte en moi. Mais, sans lui, je n'aurais peut-être pas découvert ce que je devais en faire...

Je l'avais remarqué tout de suite. C'était un grand et beau garçon, au visage ouvert et intelligent. Pendant quelque temps nous nous observâmes à la dérobée. Un jour, il s'installa en face de moi...

Le soir même il s'installait dans ma vie.

Il m'emmena aux conférences de Clarté, puis aux Sociétés savantes, rue Danton. C'est là que j'ai entendu, pour la première fois, Sébastien Faure. Ce fut une véritable révélation et un enchantement. Quel orateur et quelle vérité !

Dragui était inscrit à la faculté des sciences. Il se préparait à faire sa médecine. Sur ses conseils, je ne tardai pas à en faire autant. Malheureusement, je ne pouvais suivre tous les cours, malgré l'obligeance de mon patron qui m'accordait une grande liberté. Dragui me passait les cours que je séchais. Nous travaillions ensemble. Je passai mon P.C.N. de justesse, mais, manquant de temps et d'argent, je ne voyais pas comment je pourrais m'inscrire à la fac de

médecine. Pourtant la médecine n'était-ce pas le plus beau métier du monde ?

Dragui, l'anarchiste, était un être merveilleux, sa culture très étendue, son esprit social très développé. Il appartenait à une famille d'officiers serbes et recevait des subsides de son frère aîné, attaché militaire en Allemagne. Moi, je devais gagner ma vie...

Mon patron prit sa retraite et son successeur exigeait une présence effective de huit heures. Je quittai l'Institut et entrai dans une imprimerie spécialisée dans la fabrication des étiquettes en toutes langues.

Je corrigeais les étiquettes en anglais et mes collègues m'appelaient « la Miss ». Ce n'était pas passionnant, mais j'étais relativement bien payée.

Cette période de ma vie fut sans doute la plus heureuse, la plus exaltante. Dragui et moi vivions intensément et nous nous aimions comme des fous. Nous nous retrouvions chaque soir, dînions ensemble et passions souvent nos soirées au *Café de la Rotonde*, boulevard du Montparnasse, où nous rencontrions nos camarades de toutes nationalités, mais principalement les Bulgares et les Serbes. Devant une tranche de gros pain et un café crème, nous refaisions le monde.

Nos discussions étaient vives, passionnées. J'appris ainsi à connaître les théoriciens de l'anarchie, que citait parfois Sébastien Faure dans ses conférences : Proudhon, Bakounine, Kropotkine, Elisée Reclus, d'autres... Chacune de nos lectures était analysée, discutée, c'était passionnant.

Je suivais régulièrement les conférences de Sébastien Faure. Je le voyais souvent, il m'aidait de ses conseils me guidait dans mes lectures. Ce fut mon père spirituel et j'avais pour lui la plus grande estime.

Il entreprit de faire une série de douze conférences, traitant chacune d'un sujet différent. La première eut lieu

dans la salle des Sociétés savantes, qui était comble. Nous nous aperçûmes très vite que des éléments perturbateurs s'étaient faufiletés dans nos rangs, qu'ils ne tarderaient pas à se manifester. Près de moi, un grand gaillard bourrait son chapeau de papier, ce qui présageait la bagarre. Je l'avais à l'œil. J'avais enfilé sous la manche de ma veste et maintenue à mon poignet droit, une petite matraque de caoutchouc dont un camarade m'avait fait présent pour me défendre si besoin était.

Soudain une pluie de boulons gicla sur les glaces qui ornaient la salle et des cris d'orfraie jaillirent d'un peu partout. Mon voisin vidait ses poches avec acharnement. Je montai sur ma chaise pour pouvoir l'atteindre (il était grand et je mesure un mètre cinquante-cinq), et parvins néanmoins à lui flanquer un coup de matraque sur le nez pour le calmer.

J'ai dû lui faire très mal, car il cessa son manège et essaya de se diriger vers la sortie. Ses copains firent de même, ayant rempli leur « mission ». Mais les anars ne sont pas manchots : de rudes gaillards les cueillirent à la sortie et leur flanquèrent une dégelée en rapport avec le montant des dégâts que nous devons payer de notre poche, par solidarité avec l'organisateur.

Tel fut mon baptême du feu. Je n'étais pas encore admise chez les anars.

Cette bagarre me décida.

Le groupe anarchiste des XIII^e et V^e Arrondissements venait de se créer dans le sous-sol d'un immeuble, près de la place d'Italie. Des camarades nous y présentèrent. Nous fûmes, Dragui et moi, très bien accueillis et nous devînmes membres actifs de ce groupe. Il était un des plus forts numériquement, une centaine environ, composé d'ouvriers et d'étudiants. Le travail ne manquait pas. Comme

nous n'étions pas riches, nous faisons nos affiches nous-mêmes, nous les collions et avions souvent affaire aux « sergots » — c'est ainsi que nous appelions les flics en ce temps-là. Nous terminions souvent nos soirées dans un commissariat.

Chaque semaine, nous discussions d'un nouveau sujet, et si nous n'étions pas toujours d'accord, une bonne camaraderie régnait au sein du groupe.

Pendant les périodes électorales, nous allions porter la contradiction aux « futurs élus du peuple ». Il y avait parfois des éclaboussures : quand on nous refusait la parole, on la prenait de force et ça ne se terminait pas toujours très bien.

Une de nos bonnes blagues, avec Thérèse (1), c'était à midi, à la sortie des flics de la préfecture, de prendre le métro bourré à cette heure, de nous coller aux flics et d'orner leurs ceintures de papillons anarchistes. C'est beau la jeunesse !

A la belle saison, nous organisions des balades dans la campagne parisienne : Saint-Cloud, Saint-Cucuffa, Chelles, Herblay. Nous partions le samedi soir en bandes joyeuses, turbulentes, sac au dos. Nous passions la nuit à la belle étoile, couchés dans le foin. Personnellement, j'emportais avec moi un hamac que j'accrochais entre deux arbres. Le dimanche, après le pique-nique, les chanteurs, chanteuses, et musiciens se succédaient. Les belles chansons de Charles d'Avray, Gaston Couté, Loréal, d'autres, attiraient vers nous les pique-niqueurs parisiens auxquels nous offrions nos journaux et distribuions nos tracts. Sébastien Faure se joignait souvent à nous, au retour d'une tournée de conférences, et n'était pas le dernier à pousser sa chanson.

(1) Thérèse, Mado, Margot et Marie étaient mes meilleures compagnes.

*Sur le terrain de la juste révolte
Les vieux n'ont pu que creuser le sillon
Vous, maintenant, préparez la récolte
Puisse être belle et riche la moisson.
N'attendez pas, jeunes gens, la vieillesse,
Attelez-vous à la tâche à remplir.
Brève est la vie, et le temps passe et presse
N'oubliez pas qu'en vous est l'avenir.*

Et le soir, en rentrant dans le train, certains d'entre nous n'hésitaient pas à interpréter les chansons les plus explosives du répertoire anarchiste pour effaroucher, gentiment, le bon populo baladeur du dimanche.

*Tu leur paies des ripailles,
Toi l'peuple souverain ?
Et lorsque tu travailles
A peine as-tu du pain.
Ne sois donc plus si bête
Au lieu d'aller voter,
Casse-leur la margoulette
Puis tu pourras chanter.
Pour être heureux vraiment
Faut plus de gouvernement !*

Oui, on chantait beaucoup dans les milieux anarchistes. Nous avions même notre « café-concert ». Une longue salle obscure, au-dessus d'un café de la rue de Bretagne, en plein Marais. Au fond de la salle, une estrade drapée de velours cramoyisé : c'est là que se tenait la Goguette de *la Muse rouge*.

La Muse Rouge a été fondée en 1900 par Victor Méric et Maurice Doublier. Elle prête son concours bénévole à

toutes les organisations d'avant-garde qui font appel à elle. Ses chansonniers sont recrutés pour la plupart parmi des copains ouvriers, des poètes, des compositeurs. Certains sont déjà connus, d'autres sont en rodage. Un jour, un jeune homme timide se présenta s'excusant parce que sa « voix était rouillée », c'était André Isaac, dit Pierre Dac, qui, par la suite, sous ce nom fit une longue carrière.

Tous les groupements révolutionnaires étaient représentés, mais on y rencontrait surtout l'anarchiste aux cheveux longs, arborant sa cravate lavallière et son grand chapeau à larges bords et le sympathisant, jeune homme sage, cheveux courts, qui lit beaucoup de livres de doctrines sociales et économiques et qui cherche sa voie entre les diverses tendances de l'anarchisme.

Parmi les auteurs, poètes et chansonniers : Gaston Couté, Charles-Auguste Bontemps, Maurice Hallé, Xavier Privas et sa femme Lorée-Privas, Jehan Rictus, Eugène Bizeau. Charles d'Avray, René Groffe, Louis Loréal, Roger Toziny, Noël-Noël, Henri Jolivet. Parmi les interprètes, Claudine Boria, Aimée Morin, Odette Mouret, Yvonne George, Jeanne Monteil, Marguerite Greyval, Cloarec Maupas. Les musiciens : Droccos, André Thumerelle. Parmi les dessinateurs : Georges Delatousche, Pierre Larivière, Robert Lingat. J'allais oublier notre ami compositeur Monteil et les interprètes Coladent, Mouret, Goublier, Henri Jacques et l'inarrable Clovys.

Naturellement le répertoire était révolutionnaire antimilitariste, mais l'amour n'était pas oublié. Les interprètes et compositeurs chaleureusement applaudis.

L'ambiance était chaude, fraternelle, les copains heureux de se retrouver.

De tous, celui qui m'impressionnait le plus était Charles d'Avray, de son vrai nom Charles-Henri Jean. Né en 1878 il est mort à Paris le 7 novembre 1960.

Son père était architecte. Il ne suivit pas ses traces et débuta très jeune dans les divers cabarets parisiens. Avec tout de suite beaucoup de succès. Véritable bohème, il avait toujours les poches vides, trouvant plus malheureux que lui pour l'aider à dépenser les quelques sous qu'il gagnait au cours de ces « soirées ». Dans les années 20, je fis sa connaissance à la Muse Rouge et fus tout de suite emballée par sa voix chaude et prenante et ses chansons.

C'est vers la même époque, je crois, qu'il fit la connaissance de Sébastien Faure, qui lui fit partager ses idées sociales et anarchistes. Pour les quatre-vingts ans de Sébastien Faure, Charles lui dédia une magnifique chanson :

*Tu fus un grand lutteur et tu fus un grand sage,
Tu semas le bon grain par beau et mauvais temps,
Qu'il me soit permis de te rendre un hommage,
Père spirituel de mes lointains vingt ans,
Tu parais, un voile se lève,
J'ai vingt ans, tu m'ouvres les yeux
Et je fais mien ton joli rêve.
D'amour pur, sans lois, sans dieux.*

.....
*Ah ! mon vieil ami l'anarchiste,
Le poids des ans lui seul nous affaiblit.
Vieil ami, grand idéaliste,
A tes côtés, mes cheveux ont blanchi.*

Le répertoire de Charles était très varié : chansons du vieux Montmartre (*Les Maisons, Les Pavés*), chansons d'amour non conformistes (*Amour et Volonté, Jalousie, Procréation consciente*) des dizaines et des dizaines de chansons que nous apprenions par cœur et chantions dans nos sorties et nos soirées.

Il a chanté *L'Idée, Loin du rêve, Le peuple est vieux,*

etc. Il glorifia les attentats de l'époque héroïque avec *Les Fous*. Combien de chansons me reviennent en mémoire ! Et que je me prends à fredonner. Ce fut l'une d'entre elles que j'interprétai au Kremlin en 1922 avec la fougue de mes vingt-cinq ans.

Mais je vous raconterai cela le moment venu.

Charles multipliait les tournées triomphales à travers la France. Par la chanson, il était devenu le propagandiste infatigable de nos idées. Jamais il ne renia son idéal. C'est assez rare dans ce métier pour être signalé : quand tant d'occasions se présentent aux gens de talent de gagner beaucoup d'argent, à condition de faire abstraction de leurs idées.

Pour donner encore plus d'écho à la bonne parole, Charles fonda une école de chant à Puteaux, et ses élèves répandirent son répertoire dans les cabarets à la mode.

Le succès était tel qu'il dut ouvrir sur la Butte une annexe à la Muse Rouge. Il la baptisa *Le Grenier de Gringoire*.

J'y ai vu et entendu bien des chansonniers et bien des chanteurs.

Je revois encore Jehan Rictus, grand, maigre, toujours vêtu de noir, portant une barbe noire qui le faisait ressembler au *Christ en bois* de Gaston Couté. Parmi ses poèmes, qui ont paru dans *Les Soliloques du pauvre*, et dans *Le Cœur populaire*, certaines comme *Les petites baraques*, *Le Piège*, *La jasante à la vieille*, sont de véritables chefs-d'œuvre... qu'il nous récitait de sa voix monocorde, les soirs de bonne humeur. Xavier Privas, qui brutalisait le vieux piano casserolesant, en interprétant *Les Heures* ou *Le Testament de Pierrot*.

Parmi les femmes, Claudine Boria, eut un certain succès grâce à l'appui de notre ami Jeanson qui la prit sous son aile. On l'entendit à l'Olympia. Elle était toute menue. La

tuberculose l'emporta très vite ! Yvonne George, qui chantait aussi bien au Grenier qu'à la Muse Rouge : quelle figure extraordinaire avait cette femme curieuse et si attachante ! Elle buvait, se droguait, mais sa voix vous prenait aux tripes quand elle interprétait *Hardi les gars*, *vire au guindeau*, ou *Petit bossu tordu*. Sa vie privée ne nous regardait pas, l'essentiel pour nous était de l'entendre, de communier avec elle dans un même amour du beau, du neuf, du « pas encore vu ». Elle aussi mourut très jeune et sa disparition fut une perte pour l'art scénique. Quelle amie adorable elle savait être !...

Il y avait également Line Marsa, artiste pleine de talent et de sincérité. Je la vois encore avec ses cheveux noir jais, son grand nez et sa bouche riieuse. Elle venait quelquefois chez Louis Lecoin au siège de son journal *Liberté*. C'était un vrai moineau de Paris. Elle aurait pu faire sa place, mais la vie, la bohème, l'attiraient trop. C'est sa fille, la même Piaf qui atteint à la postérité.

Fréhel vint aussi à nos galas, sur la fin de sa vie. Elle avait été très belle, avait eu une belle carrière, mais s'était mise à boire, et ce fut la chute lente d'abord, puis brutale. Ce fut la misère noire. Malgré son physique ravagé et sa pauvre allure, elle paraissait de temps en temps sur scène. Louis me demanda d'aller la chercher pour chanter à un des galas de *Liberté*. Elle interpréta plusieurs de ses vieux succès : *La java bleue*, *Où sont mes amis*, *mes copains*. Le public en redemandait. Quand elle sortit de scène, je la vis dans les coulisses, des larmes ruisselaient sur son visage. Son souvenir restera dans l'esprit de ceux qui l'ont connue et aimée.

Une autre grande figure de la chanson chanta, pour *Liberté* : Damia, la tragédienne, dans *Les Goélands*, *La Veuve*, *Les deux ménétriers*. Jeanne Monteil, Aimée Morin, Nine Pinson, combien de figures oubliées, qui ont charmé

notre jeunesse. Nous leur devons bien ce tendre souvenir.

C'est au Grenier de Gringoire que vint se réfugier une nuit, Philippe, le fils de Léon Daudet, qui avait fui sa famille. Cela valut à Charles bien des ennuis de la part de Léon Daudet, de l'Action française et de la police.

N'avait-il pas, fidèle à son habitude, donné un peu d'argent et hébergé ce garçon momentanément sans le sou ?

Mais je vous raconterai cela plus en détail un peu plus tard.

Charles est mort pauvre comme il a vécu. Il est complètement méconnu de la jeunesse d'aujourd'hui. C'est bien dommage. Seul *Le Triomphe de l'anarchie* a été enregistré sur disque par les « Quatre Barbus » et par Marc Ogeret. Aux Etats-Unis, son élève, Sonia Malkine chante ses œuvres avec grand talent.

Il ne faudrait tout de même pas nous prendre pour d'inoffensifs jeunes gens, se réunissant pour grignoter des cerises à l'eau-de-vie, ou boire des bocks en poussant la chansonnette. D'abord les chansons elles-mêmes sont des armes. *Les Fous* par exemple :

*C'est nous, c'est nous les fous que vos lois exterminent
Quand nos raisonnements sur les vôtres dominant
Vivants vous nous craignez, morts craignez-nous encor
Un terrain cultivé peut produire un trésor
Y jetant à foison de la bonne semence
Sous l'œil de la nature elle lève en silence
C'est elle autant que nous qu'il vous faut redouter
Car ce sont d'autres fous qui vous feront sauter.*

Nous ne sommes pas non plus des boy scouts épris de grand air et de libre espace qui vont cueillir des fleurs dans des prairies et batifoler le long des rivières. Trop de

gens s'imaginent que l'anarchie est un milieu de triste figure. J'y ai toujours rencontré la joie de vivre et l'amitié.

Mais nous n'étions pas toujours en « récréation ». Chaque fois qu'une cause nous paraissait juste, nous allions prêter main forte à ceux qui la défendaient, même s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'anarchie.

Depuis les affrontements avec la police de la salle des Sociétés savantes, je n'avais pas eu l'occasion de pratiquer, à l'égard des flics, l'action directe. La grève des midinettes me permit de reprendre l'entraînement.

Les petites mains, les midinettes, ces petites abeilles des grandes maisons de couture, d'où sortent les chefs-d'œuvre portés par les artistes et les dames de la bourgeoisie parisienne et internationale, ces mêmes que l'on rencontre dans les squares ou aux Tuileries, à midi, partageant leur maigre déjeuner avec les piafs, leurs amis, sont très mal payées, vivent de peu, habillées d'un rien, mais toujours avec goût. Les midinettes sont connues de tout Paris pour leur rire, leurs chansons, leur chic, et leurs petites mains d'artistes.

Mais il y a aussi le revers de la médaille. Aujourd'hui, c'est la grève. Elles ne peuvent plus joindre les deux bouts. Les patrons qui les exploitent honteusement ne veulent rien entendre pour leur accorder une augmentation. Alors, elles descendent dans la rue.

Il y a meeting cet après-midi à la Bourse du Travail, près de la République. Nos amis Margot, Marie, Mado Ferré sont en grève. Thérèse et moi, nous décidons, par solidarité, de nous joindre à elles, de leur apporter notre soutien. La salle est bondée. Des jeunes filles, des femmes se succèdent à la tribune, expliquent la situation dans la couture : que ce soit en atelier ou en chambre, elles sont également exploitées. Elles ne céderont pas, une délégation est désignée pour entrer en pourparlers avec le syndicat patronal.

La sortie ressemble à une envolée de moineaux. Rires,

apostrophes. Surprises, nous voyons arriver plusieurs centaines de gars du bâtiment, des terrassiers qui ont débrayé pour apporter leur soutien moral et matériel aux midinettes. C'est chouette ! Ils sont applaudis et même embrassés. Il est décidé d'aller manifester devant les grosses maisons de couture et ensuite sur les Champs-Élysées. Les gars donnent le bras aux jeunes filles et le pittoresque et gai défilé s'apprête à gagner les Grands Boulevards. Soudain, un escadron de la garde républicaine arrive place de la République, encadrant des calèches découvertes. Poincaré occupe la première voiture. Ces messieurs du gouvernement, les suivantes.

« C'est Poincaré, vous savez... « l'homme qui rit dans les cimetières... »

Il vient tout simplement inaugurer sur la place de la République une bien curieuse exposition. Dans des baraques ont été installés des appareils à l'intérieur desquels on pouvait voir des vues photographiques de la vie dans les tranchées, du transport des blessés, des morts étendus sur le champ de bataille et de toutes les horreurs de la guerre. Et, en plus, le public parisien devrait payer pour voir ça...

Nous sommes au bord du trottoir, nous apprêtant à rejoindre le cortège, Poincaré descend, faisant des signes de main à la foule accourue pour le saluer. Soudain, Mado nous quitte, s'avance vers lui, lève la main et lui crie au visage : « Salaud, tu viens voir tes morts ! » Aussitôt empoignée par la garde et remise aux flics accourus (et nous qui ne voulions pas la quitter) nous voilà embarquées jusqu'au commissariat, malmenées et flanquées dans un coin comme des voleuses, interrogées ensuite par le commissaire qui nous passe un de ces savons !...

On nous met en cellule et nous garde toute la nuit. On n'était pas fières ! Qu'allait-on faire de nous ? Heureusement, cet « attentat » ne fut pas pris au sérieux. Sans

doute, ordre fut donné de n'en point parler à la presse, autrement dit d'étouffer la chose.

On s'en est tirées à bon compte, mais nous étions furieuses d'avoir loupé notre défilé sur les Champs-Élysées.

Mon enthousiasme anarchiste allait dans toutes les directions. Je risquais de devenir inefficace à force de me disperser. La chance mit sur ma route Louis Lecoin. C'est en 1921 que je fis sa connaissance. A partir de ce moment je consacrai l'essentiel de mon temps à faire la guerre à la guerre.

Louis Lecoin sortait du pénitencier d'Albertville et venait de tirer huit ans de prison pour antimilitarisme. Ce qui me frappa en lui tout d'abord, ce furent ses yeux bleu clair où brillait l'intelligence, avec un rien de malice, mais aussi la bonté, l'énergie et le courage. Il me fit même un brin de cour. Mais, du haut de mes vingt ans, je trouvais ce grand bonhomme trop petit. Ce qui ne nous a pas empêché de rester copains toute notre vie.

Je n'étais pas déçue, sa légende paraissait justifiée. Je le connaissais bien par ce que m'en avait dit Sébastien Faure, Pierre Le Meillour et d'autres, avec quelle chaleur, quel amour ! Je connaissais tous les faits pour lesquels il avait été emprisonné : son refus, étant jeune soldat, de marcher contre les cheminots en grève, et de tirer sur eux, tenant tête à la machine militaire à laquelle il appartenait. Sa campagne contre la guerre, en 1914, le tract qu'il avait distribué par milliers, les longues années de prison, émaillées de grèves de la faim pour le rétablissement du régime politique et pour que celui-ci fût accordé à la camarade anarchiste Jeanne Morand, soupçonnée injustement d'intelligence avec l'ennemi.

Louis Lecoin était pour nous, jeunes libertaires, jeunes syndicalistes, un exemple à suivre. Il nous avait démontré

qu'on pouvait être à la fois syndicaliste, libertaire, antimilitariste.

A sa libération, il devint administrateur du *Libertaire*, journal de l'Union anarchiste, ce qui ne l'empêchait pas de militer dans son syndicat (le bâtiment) et d'intervenir énergiquement et efficacement au congrès de Lille, en 1921, et de Saint-Etienne en 1922.

Comme la plupart d'entre nous, il fut enthousiasmé par la révolution russe, dont on attendait beaucoup et qui ne nous apporta que désillusions, mais il ne se laissa pas embrigader dans le Parti communiste comme certains autres camarades.

En 1921, il mena campagne pour éviter l'extradition de trois Espagnols : Ascaso, Durruti et Jover, condamnés en Argentine pour un soi-disant hold-up. En réalité, en tant qu'anarchistes. Leur extradition était imminente ; un croiseur venait les chercher. Il s'adressa aux plus hautes personnalités politiques et judiciaires et, enfin, obtint gain de cause.

Il fit également des démarches pour éviter l'expulsion de Camille Berneri et de Nestor Makhno et réussit à les sauver.

Mais sa plus grosse affaire fut bien celle de Sacco et Vanzetti. Mais peut-être faut-il rappeler celle-ci qui secoua le monde entier il y a plus de soixante ans :

Le 15 avril 1920, à trois heures de l'après-midi, le caissier Parmenter et son gardien Berardelli, employés dans une maison de chaussures, traversaient à pied la rue principale de South Baintree, Etat du Massachusetts, aux U.S.A. Ils portaient dans deux cassettes la paye hebdomadaire des ouvriers : 15 776 dollars. Deux individus se précipitèrent sur eux, les abattent à coups de revolver, emportent les cassettes. Une automobile arrive, ils y montent et s'enfuient à toute allure.

C'est l'époque où, en Amérique, arrivent de nombreux immigrants italiens, syndicalistes, anarchistes pour la plupart. Ils propagent leurs idées, considérées comme néfastes par le gouvernement. C'est ce qu'on raconte... Un vent de xénophobie souffle à travers tout le pays.

En ce qui concerne le crime de South Braintree, des témoins viennent affirmer qu'ils croient reconnaître dans Sacco et Vanzetti les coupables : cinq en tout. Trente-deux témoins viennent affirmer le contraire, mais c'est aux cinq témoins à charge que l'on fait confiance et on arrête les deux hommes.

Or, le 15 avril à trois heures de l'après-midi, Sacco était à Boston. Il venait d'apprendre la mort de sa mère et voulait retourner en Italie. Il se trouvait ce jour-là, et à l'heure dite, chez le consul d'Italie, qui vient l'affirmer.

En ce qui concerne Vanzetti, marchand ambulante à Plymouth, il a été vu toute la journée, matin et soir. Treize témoins l'affirment : l'un lui avait vendu de l'étoffe, un autre l'a mené à la pêche dans sa barque, d'autres lui ont acheté du poisson.

Ils passent en jugement et sont condamnés à mort.

Les dépositions des témoins ? Sans valeur. Ce sont des Italiens, des étrangers, des « Macaronis ». C'est avec des termes de cette qualité qu'on a ruiné l'effet d'une quarantaine de témoignages véridiques dont celui du consul.

D'autres peuvent se tromper, se contredire, accumuler les invraisemblances, les mensonges, celui-ci peut être soudoyé, celle-là peut être une folle... Qu'importe, ces témoins à charge sont des Américains, ils ne peuvent être suspects. Nationalisme stupide, que de crimes on commet en ton nom !

Le juge Thayer à qui fut posée la question : « Sur qui vous appuyez-vous pour condamner ces hommes ? » répondit : « A mon avis, ces verdicts n'ont pas été déterminés

par les dépositions des témoins, puisque les témoins de la défense sont plus nombreux que les témoins de l'accusation. La preuve qui a amené la condamnation des accusés résulte des circonstances de l'affaire. C'est la preuve qui s'appelle en droit la conscience de la culpabilité !... »

Il y a quelque honte à discuter de réflexions aussi enfantines. Mais sur ces enfantillages, deux hommes, deux innocents vont être exécutés.

Qui étaient ces hommes ?

Nicholas Sacco, né en 1891, est venu aux U.S.A. en 1908. Il avait dix-sept ans. Depuis douze ans, il vivait dans le Massachusetts. Ouvrier consciencieux et modeste, il travaillait régulièrement dans une fabrique de chaussures depuis sept ans. Il habitait avec sa femme et son enfant dans une maisonnette contiguë à l'usine, avec un petit jardin. On ne lui connaissait aucun vice. Il ne buvait pas et était très économe.

Bartolomeo Vanzetti était arrivé en Amérique en 1908, il avait au moment du drame trente-deux ans. Il avait été licencié de la Compagnie des Cordages à la suite d'une grève en 1916. Pour assurer son indépendance, il s'était établi marchand ambulant. Il vendait du poisson à Plymouth.

Sacco était un homme de la terre, Vanzetti presque un intellectuel. Pendant que Sacco jardinait, Vanzetti lisait les poètes et les philosophes. Il s'était fait une philosophie inspirée de leurs rêves. Il la répandait dans des articles de journaux, dans des causeries aux ouvriers des alentours. Car il rédigeait fort bien et il parlait, dit-on, encore mieux. Aucune condamnation n'avait frappé les deux hommes. L'un d'eux avait une âme sentimentale, l'autre un esprit éclairé, de raison, et croyait aux idées généreuses, à la force exemplaire de la vie simple et de l'amour. Peut-on dire en vérité qu'elles les préparaient au crime ?

Tout laisse à penser que les meurtriers sont des pro-

fessionnels. Et l'attitude de Sacco et Vanzetti, qui n'ont en rien changé leur mode d'existence, est-elle celle d'individus dont la conscience est chargée de crimes ?

Le 5 mai, dans le tram de Bridgewater, un agent les aborde et les arrête. Or, des individus qui, en plein jour, auraient abattu deux hommes à coups de revolver, se seraient laissés prendre et menotter par un agent, un seul, sans résister. C'est invraisemblable !

Du reste, les coupables, on les connaît : ils se sont dénoncés. C'est la bande à Morelli et l'un d'eux, Madeiros, a avoué son crime par écrit. On n'en tient aucun compte.

Alors pourquoi a-t-on condamné Sacco et Vanzetti ? D'abord la passion politique. Le procès n'a pas été jugé comme un procès de droit commun, mais comme un procès d'opinion. Ils n'ont pas été condamnés pour avoir assassiné, mais parce que c'étaient des anarchistes et des étrangers ; ils avaient été des insoumis et des grévistes. Les anarchistes aux U.S.A. n'ont jamais été accueillis avec bienveillance, en ce temps-là moins que jamais.

Le procureur général des U.S.A., Mitchell Palmer, s'était fait voter par le Congrès en 1919 un crédit de 2 600 000 dollars pour combattre les « *moral-rats* » (rats moraux), c'est ainsi qu'on nommait les anarchistes. Et il réussit à les dépenser. « Dans la mission de protéger la collectivité contre les attaques des *moral-rats*, confessa Palmer, tout est bon : perquisitions, saisies, arrestations, tortures sur n'importe qui, pour n'importe quoi. » Pour extorquer des aveux, on eut recours à des tortures ; bref, on se préoccupait plus de l'efficacité du piège que de la légalité de sa construction. Or, Sacco et Vanzetti faisaient partie des *moral-rats*. On les interrogea, non pas sur le crime, mais sur les livres qu'ils lisaient, les tracts qu'ils distribuaient, en un mot, sur leurs opinions. Le juge Thayer prononça cette phrase :

« S'ils n'ont pas commis ce crime, ils pouvaient le

commettre ; leurs principes sociaux comportant le crime ! »

C'est cette raison qui explique leur condamnation.

Sacco et Vanzetti n'ont pas été jugés, ils ont été exécutés. L'arrêt de mort qui les a frappés a été un lynchage, non une condamnation. La presse pourtant fut assez longue à réaliser et à prendre position.

Le comité Sacco et Vanzetti, animé par Louis Lecoin et Nicolas Faucier, était à la tête de toutes les manifestations à la salle Wagram, où le préfet de police lança sur nous, les jeunes massés sur le trottoir, faute de place dans la salle, ses sbires, matraque levée. Mais une grenade, lancée de l'entrée, tomba au milieu de la charge et arrêta leur élan.

Un autre grand meeting au *Cirque d'Hiver* réunit des milliers de personnes. 20 000 d'entre elles n'avaient pas pu entrer. On fit placer des haut-parleurs. Les orateurs se nommaient Blum, Turatti, Séverine, Frossard, Urbain Gohier, Vaillant-Couturier, Marc Sangnier, M^e Henri Torrès, Jouhaux, Sébastien Faure.

L'Amérique demeurait impassible.

Je suivais cette affaire avec passion. En 1921, la grande presse était muette sur ce crime légal qui allait se commettre, seul *Le Libertaire* menait campagne. La presse de gauche passait quelques lignes de temps à autre. Que faire pour donner à cette affaire l'ampleur voulue ? Que faire pour les sauver ?

C'est alors que je me suis décidée à prendre une initiative. J'enrageais de constater le silence systématique que les journaux bourgeois gardaient sur cette injustice. Alors je sautai le pas. Pour moi, ce fut facile à l'époque, mais, aujourd'hui, j'ai du mal à me décider à révéler en quoi consistait mon initiative. Non par lâcheté ; ce que je ne voudrais pas, c'est qu'on puisse penser que c'est par vantardise... Il est tout de même historiquement exact que j'ai joué

un petit rôle dans cette affaire. J'ai expédié à l'ambassadeur des U.S.A. à Paris un colis de parfumerie. Un très joli colis de parfumerie.

Je m'étais permis d'y mettre à l'intérieur une grenade défensive, qui devait exploser quand on ouvrirait le paquet. Elle explosa en effet. Mais ce fut le valet de chambre de l'ambassadeur qui ouvrit le colis. Il avait fait la guerre, il comprit de quoi il s'agissait et eut le temps de lancer la grenade à l'autre bout du salon avant qu'elle n'explosât.

Il se tira indemne de cette aventure. Tant mieux pour lui ! Le salon, en revanche, fut gravement endommagé. Ce qui comptait à mes yeux, c'est que, à partir de cet instant, l'affaire Sacco et Vanzetti entrât dans le domaine du « fait divers » et que la « grande presse » estimât qu'elle pourrait en parler désormais. Ce qu'elle fit abondamment.

Brave grenade !... Elle ne fit pas plus de bruit qu'une grenade ordinaire... Mais elle avait atteint son objectif.

Peu à peu les enquêtes loyales, l'étude des faits et circonstances consciencieusement examinés feront éclater aux yeux de tous les « impartiaux » l'innocence des deux hommes.

Je rentrai dans le rang et redevins un petit pion de l'anarchie parmi les autres. Mais la lutte continuait. Pendant sept ans, sans défaillance, Sacco et Vanzetti ne cessent d'affirmer qu'ils sont totalement étrangers aux crimes qui leur sont imputés. Rien n'y fait.

Ils seront passés sur la chaise électrique en 1927, et... réhabilités en 1978, après que leur innocence fut prouvée.

Combien d'autres anarchistes ont été assassinés légalement dans la plupart des pays du monde entier ! En France : Auguste Vaillant en 1893, Emile Henry 1894, Ravachol 1892, Liabeuf 1910 ; en Allemagne, Musham Erich meurt sous la torture ; en Italie : Caserio Santi en 1894, Gaetano Bresci en 1900, Michèle Schirru en 1932 ; en Argentine,

Scarfo Paulino en 1931 ; en Suède, Hill Yoe en 1915 ; en Espagne, Francisco Ferrer, et nombreux sont les anarchistes morts sous le garrot. Au Japon, Osugi Sakae en 1923 et tous ceux que j'oublie, sans parler de ceux qui sont morts en prison ou au bagne, pour leurs idées.

Je citerai une fois de plus Sébastien Faure :

« Etrange destinée, a-t-il écrit : c'est pour que le bien-être et la liberté cessent d'être l'apanage de quelques privilégiés et deviennent pratiquement le patrimoine de tous que, par l'écrit, par le verbe, par l'action, les anarchistes luttent sans trêve. Ils consentent ainsi à faire au jour le jour le sacrifice de leur vie, puisque le bien-être et la liberté sont à leurs yeux les seuls biens par lesquels la vie mérite d'être vécue ! »

Je n'ai pas l'intention d'écrire une histoire de l'anarchie. D'ailleurs, je ne vois pas comment je pourrais le faire. Chaque fois que j'en lis une, j'y apprends des choses que j'ignorais, et j'y découvre parfois certaines erreurs de détail. Cela aussi fait partie des raisons qui m'ont amenée à écrire ce livre.

IV

Mes apprentissages

Voici maintenant deux affaires dans lesquelles je n'ai pratiquement joué aucun rôle, mais sur lesquelles je veux porter témoignage puisque je les ai vécues à l'intérieur du mouvement libertaire.

L'affaire Germaine Berton d'abord.

Germaine était brune. Elle était plus jeune que moi (née à Puteaux le 7 juin 1902). Je l'ai très peu fréquentée. Nous nous sommes pourtant rencontrées lors d'un meeting organisé salle Wagram par l'Action française.

Cela peut vous étonner que j'assiste à une réunion d'extrême droite. Mais je tenais vivement à voir de mes yeux une personne comme Léon Daudet. Ce que je lisais de lui dans *L'Action française* me paraissait tellement effarant que je me demandais s'il existait vraiment.

La guerre était son sujet préféré. Il en parlait avec une violence vraiment hystérique. A un moment il se mit à hurler :

« N'oubliez jamais que, au-dessus de l'amour, il y a la haine... »

Avant même que les applaudissements jaillissent, un jeune garçon s'était levé :

« Non, monsieur, s'écria-t-il, au-dessus de la haine, il y a l'amour. C'est du moins ce qu'on m'a toujours appris... »

Non seulement on le fit taire, mais les « camelots du roi » présents dans la salle l'expulsèrent en le rouant de coups de canne.

Léon Daudet reprit son discours. Il tenait un langage belliciste, poussant ses troupes à la guerre et au rétablissement de la monarchie. J'étais absolument abasourdie.

L'Action française, journal royaliste dont il était le directeur portait en exergue :

Demain sur leurs tombeaux...

Les blés seront plus beaux.

Ce qui me consternait, c'est que les jeunes gens qui buvaient ses paroles avaient l'air d'être d'accord pour servir d'engrais.

En sortant du meeting, j'étais franchement écœurée. Germaine Berton était encore plus indignée que moi. Elle me dit :

« Le salaud, il ne mérite pas de vivre ! »

Cela ne faisait pas très longtemps qu'elle fréquentait les milieux anarchistes et avait déjà une bonne formation antimilitariste et pacifiste. Elle intervenait souvent dans les discussions de son groupe et toujours d'une façon intelligente.

Elle vivait en compagnie d'un jeune livreur en librairie Armand Gohary. Je l'ai aperçu à plusieurs reprises, il avait l'air sympathique. On le disait en possession de documents importants sur l'affaire du Bonnet Rouge.

Il fut trouvé mort dans sa chambre, probablement assassiné.

Taupin, camarade anarchiste, qui fut également de ses amis se « suicida ». Ce fut du moins la version officielle.

Je n'avais pas revu Germaine, et je n'avais pas pris au sérieux les paroles que, dans son indignation, elle avait prononcées.

J'avais eu tort.

Le 23 janvier 1923, quelque temps après le meeting, portant un revolver dans son sac à main, elle se présenta au siège de l'Action française et demanda à voir Léon Daudet. Il se dit absent et la fit recevoir par Marius Plateau. Elle fut introduite dans un grand salon aux magnifiques fauteuils bleus, ornés de fleur de lys.

Pour monarchiste qu'il fût, Marius Plateau était un grossier personnage. Il fut avec Germaine d'une vulgarité, d'une bassesse et d'une arrogance sans nom. Il l'accusa d'être à la solde de la police « comme tous les anarchistes, du reste ». Il lui offrit de l'argent « pour les renseignements qu'elle devait sûrement lui apporter... » etc.

Excédée par ses propos, elle sortit son arme et sans un mot l'abattit. Puis elle tira une balle dans sa propre direction, se manqua et tomba évanouie. Les camelots de garde accoururent au bruit des détonations, ils la crurent morte, sinon ils l'auraient sûrement écharpée.

Le Libertaire, ayant à faire face aux attaques, aux calomnies de *L'Action française*, prit violemment la défense de Germaine Berton et, d'hebdomadaire, devint quotidien, ce qu'il avait prévu de faire depuis quelque temps déjà. Il demanda à M^e Henri Torrès d'assister Germaine Berton. Il débutait dans la carrière d'avocat, ce qui ne l'empêcha pas de la défendre brillamment. Séverine, Louis Lecoïn et d'autres personnalités étaient venus apporter leur soutien à Germaine Berton qui fut acquittée.

La hargne de Léon Daudet, de Maurras, leur bellicisme, n'attiraient pas la sympathie du jury. Au contraire, et ce fut un facteur important dans l'acquiescement de Germaine Berton.

Après son procès on ne vit plus guère Germaine Berton dans le mouvement anarchiste. Elle était revenue un certain temps au premier plan au moment de l'affaire Philippe Daudet. Elle avait affirmé qu'elle avait été autrefois sa maîtresse, l'ayant rencontré par hasard au Quartier latin quelques mois auparavant.

« Pure imagination », disaient tous ceux de nos camarades qui l'ont connue mieux que moi. Elle tenta de se suicider dans l'église de Belleville puis elle disparut de nos milieux.

Bien ténébreuse affaire que celle qui entoure la mort du fils de Léon. Elle occupa la une des journaux pendant toute la fin de l'année 1923 et *L'Action française* en fit quotidiennement un feuilleton à épisodes.

Rappelons les faits :

Un jeune homme d'une quinzaine d'années, mais en paraissant bien davantage, s'était présenté au siège du *Libertaire*, 9 rue Louis Blanc. Il demandait avec insistance qu'on lui procure un revolver. Il avait l'intention de « faire un coup, de tuer une personnalité importante ». Il dit se prénommer Philippe, être en fugue et démuné d'argent. Ses parents étaient des bourgeois, il ne voulait pas retourner chez eux.

Le jeune poète anarchiste Georges Vidal, qui le reçut, discuta longuement avec lui, lui expliquant ce qu'était l'anarchisme, qu'un anarchiste ne tuait pas pour le plaisir de tuer, et qu'il fallait que son geste ait vraiment un sens pour lui sacrifier sa vie. Puis il l'emmena dîner et, pour le distraire et lui changer les idées, au « Grenier Gringoire », sur la Butte, cabaret de notre ami Charles d'Avray. Il passa la soirée avec un groupe de camarades qui l'accueillirent comme un frère. Charles lui remit un peu d'argent pour se loger, mais un des camarades présents et sa compagne l'em-

menèrent chez eux pour passer la nuit. Il se nommait Jean Gruffy.

Comment se fait-il que le fils de quelqu'un comme Léon Daudet ait été attiré par l'anarchie ?

Après sa mort, certains journalistes estimèrent qu'il avait tenté de s'introduire dans le milieu anarchiste pour venger la mort de Marius Plateau dont il était l'un des admirateurs les plus fervents...

Essayons de nous en tenir aux faits :

Bien qu'il n'ait pu obtenir l'arme qu'il réclamait, Philippe revint au *Libertaire*. Cette fois Georges Vidal n'était pas là, il y rencontra un nommé F. qui l'emmena chez le libraire Le Flaouter, susceptible de lui vendre une arme. En effet, Le Flaouter la lui promit pour le lendemain.

Le libraire le reçut comme convenu dans le sous-sol de la librairie. A partir de ce moment, c'est le black-out le plus complet.

La version officielle fut que Le Flaouter lui vendit une arme, que Philippe prit un taxi sur le boulevard, près de la Bastille et demanda au chauffeur de le conduire au cirque *Médrano*. En arrivant près de la gare de l'Est, le conducteur aurait entendu un coup de feu émanant de sa voiture, et, se retournant, vit son client allongé sur la banquette dans une mare de sang. D'après les témoins accourus, le tapis de sol et le parquet du taxi étaient déjà très imbibés de sang. Le conducteur fit faire les constatations et emmena le « blessé » à Lariboisière. Là on constata que le jeune homme était mort, et on conduisit son corps à la morgue.

L'autre version, celle des anarchistes, est que Philippe, pris pour un anarchiste dangereux, aurait été abattu par un officier de police, prévenu par Le Flaouter, dans le sous-sol, puis chargé dans un taxi à la solde de la police, le reste n'étant qu'une mise en scène. Philippe étant déjà mort quand le chauffeur fit faire le constat.

Il faut rappeler que Le Flaouter était très lié avec un officier de police, dont il était probablement l'indicateur. Ils jouaient aux cartes ensemble tous les soirs.

La famille Daudet, inquiète de l'absence de Philippe, consultait tous les jours les faits divers des journaux ; son attention fut attirée par le suicide d'un jeune homme, dont le signalement correspondait à Philippe. Léon Daudet, accompagné d'un ami se rendit à l'hôpital où il ne put que reconnaître le cadavre.

Il tint les anarchistes pour responsables de sa mort et lança dans *L'Action française* une campagne d'une extrême violence, à laquelle *Le Libertaire* rendit coup pour coup.

Léon Daudet s'en prenait spécialement à Georges Vidal qui avait accueilli Philippe pour la première fois. Philippe lui avait remis une lettre d'adieu pour sa mère, au cas où il lui arriverait quelque chose. Cette lettre, dont Georges Vidal ignorait la teneur fut ouverte et adressée à Madame Daudet. Le nom de son père n'était pas mentionné.

Gênée par les révélations du *Libertaire*, toute *L'Action française* se lança dans l'affabulation romanesque où un peu de vérité tentait de faire passer d'énormes mensonges...

J'ai toujours été une bonne élève. Il n'y avait pas de raison qu'en matière d'anarchie, je me sois moins appliquée. Je continuai de lire avec frénésie. Je prenais des notes. J'ai retrouvé un petit carnet sur lequel je notais les phrases qui m'avaient le plus marquée :

« Le peuple ne doit compter que sur lui-même pour s'émanciper. Le progrès humain ne deviendra possible que lorsque la violence ouvrière aura détruit les oppressions économiques, politiques et religieuses qui caractérisent la société actuelle. »

Malatesta 1907 — Congrès d'Amsterdam

« Sous l'influence de nos idées, la classe ouvrière tend de plus en plus, surtout dans l'Ouest à abandonner le vieux trade-unionisme routinier et conservateur pour marcher dans les voies du syndicalisme révolutionnaire. Ainsi la grande fédération des mineurs de l'Ouest, dans ses luttes mémorables contre la bourgeoisie et le gouvernement du Colorado, a usé énergiquement de l'action directe. »

Emma Goldman

« L'organisation ouvrière, la grève, la grève générale, l'action directe, le boycottage, le sabotage et l'insurrection armée elle-même, ce ne sont là que des *moyens*. L'anarchisme est le but. La révolution anarchiste que nous voulons dépasse de beaucoup les intérêts d'une classe, elle se propose la libération complète de l'humanité actuellement asservie au triple point de vue économique, politique et moral. Gardons-nous donc de tout moyen d'action unilatéral et simpliste. Le syndicalisme, moyen d'action excellent à raison des forces ouvrières qu'il met à notre disposition ne peut pas être notre unique moyen. Encore ne doit-il pas nous faire perdre de vue le seul but qui vaille un effort : l'anarchie ! »

Malatesta 1906 — Congrès International d'Amsterdam

J'étais « entrée en anarchie » d'instinct. Ma haine de l'injustice et ma révolte s'y épanouissaient. Mais je n'avais pas encore de la doctrine une vue totalement cohérente. Maintenant les idées se mettaient en place. A force de discussions et de lectures, je m'étais « cultivée ». Mais ma « culture » ne consistait pas seulement à accroître mes connaissances livresques. Elle devait me conduire à l'action et je trouvai dans l'anarcho-syndicalisme le cadre idéal à celle-ci.

« Pratiquement et historiquement, l'anarcho-syndicalisme

est la forme organique que prend l'anarchie pour lutter contre le capitalisme. Il est en opposition fondamentale avec le syndicalisme politique et réformiste.

« Le mouvement anarcho-syndicaliste permet de conjuguer l'action pour la lutte revendicative quotidienne et les aspirations les plus hautes des travailleurs.

« L'anarcho-syndicalisme, c'est l'école révolutionnaire où le travailleur apprend à devenir conscient ; c'est l'organisation de combat dans le présent, l'organisation de production, de répartition et d'administration dans le futur.

« L'anarcho-syndicalisme, c'est la pensée humaine qui fait jaillir la vérité contre les dogmes mensongers qui barrent la route au prolétariat, c'est la science qui dresse son flambeau lumineux contre toutes les institutions néfastes : Dieu, Patrie, Etat, Capital. C'est la révolte qui s'élanche et qui fustige sans pitié toutes les autorités, toutes les iniquités ; c'est l'humanité qui veut vivre libre et triompher, qui veut s'élever, fière et superbe sur les ruines des tyrannies agonisantes.

« L'anarcho-syndicalisme, c'est l'éternelle action des travailleurs en révolte pour la grève générale expropriatrice et l'établissement de la société de demain. Il va droit son but : l'anarchisme. »

Il ne me restait plus qu'à mettre mes idées en application.

Vaste programme, comme dit l'autre. Et qu'il fût ardu, difficile, loin de diminuer mon courage il augmentait mon enthousiasme.

J'avais quitté ma fabrique d'étiquettes pour entrer comme secrétaire administrative à la Fédération des Métaux, rue de la Grange-aux-Belles et militais activement dans les syndicats.

Cette époque était riche en mouvements divers : grèves, manifestations dans les rues. Au retour du front, les soldats

avaient de la peine à retrouver du travail ; souvent leur ménage était détruit ; le mécontentement régnait dans la classe ouvrière.

Mon apprentissage de militante ne se fit pas en douceur : je descendais dans la rue avec les métallos et avec les gars du bâtiment (le SUB), ainsi que les terrassiers que j'affectionnais particulièrement. Ils étaient de rudes gars, rudes au travail, rudes à la bagarre. Ils avaient belle allure dans leurs costumes de velours côtelé, le pantalon large serré aux chevilles, et la « taylorie » (ceinture) de laine rouge ou bleue, parfois noire, enroulée autour de la taille. La « petite May » était un peu leur mascotte. J'étais toujours bien entourée.

Les contacts avec les flics n'étaient pas des plus amicaux. Les coups de matraque, mais surtout de pèlerine roulée, pleuvaient drus.

Les 1^{er} mai 1920 et 1921 furent particulièrement sauvages. En sortant de la Bourse du travail, place de la République et boulevard Magenta, les gardes à cheval nous chargèrent à coups de plat de sabre, et l'un d'eux me claqua la face de telle manière que je crus avoir la tête décollée. Je conservai longtemps la trace de son sabre sur mon visage, et j'avais un œil gonflé et multicolore du plus bel effet.

Je ne parle pas de ces 1^{er} mai avec la nostalgie du temps passé. Parce qu'ils ont été les 1^{er} mai de ma jeunesse.

Mais je dis catégoriquement qu'ils ont été, ces 1^{er} mai, « authentiques ».

Les communistes n'avaient pas encore récupéré ce jour de lutte pour en faire « la fête » du travail.

Je me dois de rétablir la vérité historique :

Chicago, en 1886, était uniquement une ville d'émigrants provenant de tous les coins de l'Europe. Elle comprenait diverses usines, des conserveries, des abattoirs. L'absence d'hygiène et de protection physique, le travail inhumaine-

ment rapide, les bas salaires, l'insécurité de l'emploi, firent se grouper les ouvriers pour se défendre contre l'exploitation dont ils étaient l'objet. Non seulement à Chicago, mais sur tout le continent américain, la lutte de classes existait à l'état pur. Le syndicalisme s'implantait aux Etats-Unis. Non sans mal. Les ouvriers américains manifestaient une méfiance instinctive à l'égard des idées socialistes venues d'Europe. Des journaux rédigés en allemand, en anglais et en français disaient : « lutter contre la propriété privée est un droit et même un devoir ».

Plusieurs industriels et banquiers de Chicago demandèrent au maire d'interdire ces journaux, et d'arrêter leurs directeurs. Le maire leur répondit :

« Nous avons une police bien en main, il ne se passera rien, nous ne les craignons pas. »

Pourtant quelques jours plus tard un fleuve humain grondant remplit les rues et les drapeaux rouges et noirs flottaient au-dessus de la foule.

« Nous combattons pour la journée de huit heures, pour une augmentation de salaire, pour une amélioration des conditions de travail, pour l'abolition des listes noires. » entendait-on chaque soir à la sortie des usines.

Le droit de grève n'existait pas, en ce sens que la grève finie, les patrons reprenaient qui ils voulaient, semant la zizanie entre les ouvriers. Des bagarres avaient lieu entre ouvriers et la police intervenait avec une grande brutalité.

Le 4 mai, un grand meeting devait avoir lieu à Haymarket et des *leaders* ouvriers devaient y prendre la parole. 6 000 grévistes des usines Mac Cormick étaient déjà rassemblés lorsque la cloche de l'usine sonna et les jaunes qui y travaillaient sortirent. Les grévistes quittèrent le meeting et des bagarres éclatèrent entre ouvriers.

La police intervint et tira sur eux : bilan chez les ouvriers un mort, six blessés graves par balles ; un nombre indéter-

miné de blessés divers ; quelques blessés du côté de la police. Haymarket était une longue place qui pouvait contenir 20 000 personnes. August Spies, typographe à l'*Arbeiter Zeitung*, Fischer qui avait quitté l'Allemagne à l'âge de quinze ans et était devenu socialo-anarchiste, Parsons, Américain directeur de l'*Alarm*, qui s'était engagé dans l'armée pendant la guerre civile, à l'âge de treize ans, Fielden, Anglais venu aux U.S.A. en 1868, devaient prendre la parole, mais la pluie vint à tomber et ils se dirigèrent vers une salle voisine où se terminait une réunion. Quand ils y arrivèrent, Fielden était à la tribune, quand soudain une troupe de policiers envahit la salle, officiers en tête, et donnèrent l'ordre de dispersion. Les orateurs commencèrent à descendre de l'estrade, quand un « objet rond et lumineux » vola en l'air et une forte détonation suivit.

D'abord le silence... puis la police ouvrit le feu sur la foule des ouvriers qui s'enfuyaient en criant. En quelques minutes, tout fut terminé. La place se vida, on n'entendait plus que les gémissements des blessés. Ils sont 70 blessés, un policier est tué.

« Les anarchistes ont inauguré hier soir le règne du désordre. Ils ont tendu une embuscade aux policiers et lancé une bombe... » imprimait la presse réactionnaire. Or les ouvriers n'avaient pas tiré et la bombe était partie du rang des policiers.

Les *leaders* ouvriers : Spies, Fielden, Schwab, Waller, G. Engel, Oscar Neeve, W. Senger et L. Lingg furent arrêtés. Parsons demeurait introuvable. Deux cents arrestations en une semaine. Une atmosphère d'inquisition et de xénophobie régnait. Quatre avocats prêtèrent leur concours aux accusés, malgré les menaces qui leur étaient faites. Le jury fut choisi parmi 981 personnes. En fait, les douze hommes finalement désignés avaient tous, d'avance, leur jugement fait.

Le juge déclara dès le début de l'audience qu'il était inutile de savoir qui avait jeté la bombe, que tous les inculpés étaient responsables.

George Engel, 50 ans, déclara :

« Je n'étais pas au meeting, mais chez moi, avec ma femme et des amis. »

Adolph Fischer reconnut avoir participé au meeting ; Samuel Fielden fut accusé d'avoir crié :

« Les voilà ces bêtes féroces, camarades, faites votre devoir. »

Mais des policiers convinrent qu'il avait seulement dit :

« Nous sommes pacifiques... »

Parsons, qui était venu au procès, après s'être enfui le jour du meeting, déclara :

« Il y a dix ans que je suis inscrit sur les listes noires, deux ans que je publie l'*Alarm*. Je lutte contre la misère des ouvriers... »

Spies s'adressant aux avocats de la partie civile :

« Ma défense est votre accusation même. »

Michel Schwab et Oscar Neeve, absents de Haymarket, étaient eux aussi accusés de meurtre. Neeve avait prononcé ces paroles :

« La réaction de la police est inadmissible. »

Louis Lingg était accusé d'avoir fabriqué la bombe. Des témoins certifièrent qu'il n'était pas au meeting.

« Il est vrai que j'ai fabriqué des bombes, dit-il, mais pas celle-là. »

Les avocats de la partie civile répétèrent vingt fois aux jurés :

« Vous avez à choisir entre la loi et l'anarchie, entre le bien et le mal. Votre décision fera date dans l'histoire. Votre responsabilité est immense. Ne vous laissez pas aller à l'indulgence. »

La défense soutenait qu'on faisait aux accusés un procès

d'opinion, en l'absence de toute preuve. Les plaidoiries se terminèrent le 19 août.

Le 20 au matin, un cordon de police bloquait l'entrée du tribunal, des patrouilles circulaient dans la ville. Les jurés pénétrèrent les premiers dans la salle, puis les avocats des deux parties. Puis la Cour. Le juge se leva et tout le monde avec lui.

Le verdict : la mort pour tous, sauf pour Neeve, quinze ans de réclusion. Il y eut des murmures dans la salle. Les huit hommes quittèrent la salle sans un mot, avec une grande dignité.

Deux minutes plus tard, une grande exclamation s'éleva de la foule, puis des applaudissements. La foule avait peur...

L'opinion générale fut exprimée par la presse : « Le verdict a tué l'anarchisme dans notre ville. Il constitue un avertissement aux vipères d'Europe, socialistes, communistes, anarchistes. Le verdict de Chicago va au moins limiter l'immigration dans notre pays des tueurs organisés. »

De nombreuses lettres furent envoyées par des personnalités connues des Etats-Unis et d'Europe au gouverneur Oglesby : Walter Besant, Walter Crane, Stafford Brooke, Ford Madox Brown. Un grand meeting fut organisé à Londres avec William Morris, Bernard Shaw, Anne Besant, Kropotkine, Stepniak, etc...

Le gouverneur suggéra :

« Il faudrait que les condamnés abjurent leur doctrine »

« Faites un geste », disaient les avocats à leurs clients.

Les condamnés accueillirent cette proposition avec un mépris hautain. Ils demandaient la liberté ou la mort.

Fait extraordinaire, les cinquante banquiers les plus importants de la ville qui détenaient à Chicago le pouvoir suprême se réunirent pour décider si les condamnés devaient être graciés ou non. Ce n'était pas par pitié : « Les exécutions

tions peuvent provoquer des troubles, inutile de ranimer l'agitation... » Fallait-il gracier ces hommes ? Certains étaient pour la grâce. Les autres, contre.

Le 10 novembre au matin, les gardiens entendent une déflagration venant de la cellule de Lingg. Ils voient du sang partout, Lingg a la figure arrachée. On parle de bombe. Il avait employé une pastille de fulminate de mercure. Des médecins voulaient sauver Lingg en le faisant passer pour fou. Il avait préféré la mort à l'asile. Sur le mur de sa cellule, tracée avec son sang, cette inscription : « *Vive l'anarchie* ».

Le même jour Fielden et Schwab sont graciés, leur peine commuée en détention à perpétuité. Les autres seront exécutés.

La potence fut montée dans la nuit du 10 au 11 novembre 1887, tout près de la prison. Le 11 au matin, les condamnés prirent leur petit déjeuner calmement en écrivant des lettres.

A 8 h. 40, un avocat accourut : on avait arrêté à New York le responsable de la bombe, il demandait de surseoir à l'exécution. A 10 h. 15, le gouverneur répondit : « C'est non ! »

A 11 h. 30, le shérif vint lire la sentence à chacun des prisonniers. On leur passa les menottes et on les habilla d'un linceul en mousseline blanche. Fischer aida à disposer le sien. On mit des cagoules aux quatre hommes. Ils lancèrent alors leurs dernières paroles :

Spies : « Un jour viendra où notre silence sera plus fort que les voix que vous étranglez aujourd'hui ! »

Fischer : « Vive l'anarchie ! C'est le plus beau moment de ma vie ! »

Engel : « Vive l'anarchie ! »

Parsons : « Me laisserez-vous parler, ô Américains ? Laissez-moi parler, shérif Matson, que la voix du peuple puisse se faire entendre ! Que... »

Plus rien.

Les obsèques eurent lieu le dimanche 13 novembre. « Ni pancartes, ni drapeaux, ni discours », avait dit le maire de Chicago. Plus de 250 000 personnes se pressèrent sur le passage des cercueils ; environ 15 000 personnes pénétrèrent dans le cimetière. Le cortège défila dans un silence absolu. Quatre orateurs prirent la parole, dont Black, l'avocat des condamnés.

Cinq ans plus tard, un monument s'éleva sur la tombe des suppliciés et le cimetière de Waldheim devint un lieu de pèlerinage.

Le romancier Henry James, l'équivalent de Marcel Proust, écrivit alors : « Avoir senti un sinistre monde, inférieur, anarchique, bouillonner dans sa peine, sa puissance et sa haine... »

Le sinistre monde, c'était la classe ouvrière alors exploitée jusqu'à l'écrasement. Les grondements de sa révolte, que les Américains commençaient à percevoir allaient s'amplifier jusqu'à secouer le monde.

C'est depuis cette date que le 1^{er} mai est le jour de la révolte dans le monde entier et qu'il est marqué en France (à Cléry, à Fourmies) comme ailleurs, par la violence et par le sang.

Pétain a tenté de faire du 1^{er} mai, une « fête » de patronage.

Et les communistes, qu'ils le veuillent ou non, ont repris son idée en la mettant au goût du jour.

Mais pour les « anciens », le 1^{er} mai sera toujours synonyme de revendication, de lutte, de REVOLTE...

Il n'y avait pas que la bagarre heureusement ! La jeunesse syndicaliste était active et studieuse, des anciens y donnaient des cours de syndicalisme très suivis, et les fêtes que nous donnions dans divers arrondissements où

nous jouions des pièces d'avant-garde et antimilitaristes, mais aussi du Courteline et même du classique, étaient très fréquentées et garnissaient notre caisse de solidarité.

Nous y faisons des tracts et des affiches, pour lesquels des jeunes furent arrêtés et poursuivis. Dans les années 20, le quartier politique de la Santé était diversement fréquenté. A côté des syndicalistes, des communistes, des anarchistes, on y trouvait aussi des royalistes !

En descendant un soir de La Bellevilloise, où j'avais entendu divers orateurs, et regagnais ma chambre au Quartier latin, je pris le métro à République. J'aperçus dans un coin du wagon des jeunes gens aux cheveux longs, aux vêtements fripés, l'air las, près d'eux des baluchons. Une belle jeune fille et une fillette d'une dizaine d'années les accompagnaient. Ils parlaient une langue étrangère qui ressemblait singulièrement au russe. Leur aspect, bien qu'un peu sauvage n'est pas antipathique. Des questions m'assailent : qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? Je me sens attirée vers eux.

Soudain l'un d'eux déplie un journal : *Le Libertaire*. Ce sont des amis. Je m'approche d'eux et le leur dis. Ils parlent plus ou moins bien le français. Ils arrivent de Bulgarie ; ils ont été hébergés à Lyon par Claude J., brave compagnon dont j'ai entendu parler. Etudiants, ils viennent faire leurs études à l'Université de Paris. Démunis d'argent, ils ne savent où terminer leur nuit (c'est l'un des derniers mètres).

Je décide d'emmener chez moi cette petite troupe. Demain on verrait plus clair, on aviserait. Je réussis ce tour de force de les faire entrer à l'hôtel sans trop de bruit et sans éveiller l'attention de l'hôtelier. Ma chambre n'est pas grande, elle ne comporte qu'un petit lit de fer à une place. Qu'importe ! Les deux jeunes filles partagent le matelas,

moi le sommier. Les garçons se tassent, plus ou moins à l'aise, sur des couvertures. Ils n'ont pas faim, mais sommeil. Le lendemain matin, après un bon thé et des tartines de miel, je m'inquiète de leur trouver un abri plus confortable. Une grande chambre dans l'hôtel est libre. Les autres iront chez des copains en attendant mieux.

Nous faisons plus ample connaissance. Mis en confiance, ils m'apprennent qu'ils ont fui Sofia à la suite d'un attentat à la bombe dans la cathédrale, au cours d'une messe à laquelle assistaient de hautes personnalités civiles et militaires. Des morts, et des blessés. La répression sévit dans les milieux de gauche. Un seul salut : l'exil.

Je les revis fréquemment. Nous passions de bonnes soirées en longues discussions sur des hommes et des idées qu'ils m'ont fait connaître et aimer.

Les cafés crème et les tartines peu beurrées du café de *la Rotonde* à Montparnasse ! Nous y passions des heures à détruire et reconstruire un monde meilleur. Dragui était des nôtres, bien sûr ! Dans ce petit café enfumé, d'autres le firent avant nous, puisque la jeunesse révolutionnaire s'y réunissait.

Trotsky fut de ceux-là. Je ne me doutais pas que nous allions bientôt faire plus ample connaissance.

Quelle bonne ambiance fraternelle !

A la déclaration de guerre (1939), Vassia est retournée en Bulgarie ; sa sœur, petite main chez un couturier, était morte d'accident. Bouhov est mort, paraît-il, en Yougoslavie, tué par des nazis. Itso et les autres qui faisaient des chausures et préparaient une licence ; Miloch, le cousin du roi d'Albanie, étudiant en droit et balayeur chez de Borniol, toujours tiré à quatre épingles, qu'êtes-vous devenus ? J'ai perdu votre trace, mais votre souvenir est chez moi impérissable et je vous garde une place dans mon cœur.

Nous avions dans notre groupe un excellent camarade, beau garçon, peu expansif, qui avait une grande admiration pour ceux de la « bande » et les illégalistes de tout acabit. Il travaillait à la récupération des armes dans les pays détruits par la guerre, le Nord ou la Somme...

Il nous invita, Dragui et moi, à passer un week-end dans le petit patelin où il avait pris pension. Le soir, après souper, il nous emmena sur le lieu de son travail. C'étaient de grands cratères dans lesquels se trouvaient entassées des caisses de grenades, des obus, etc...

Descendant dans un trou il ouvrit une caisse de grenades et se saisissant de l'une d'elles, il la dégoupilla et la lança loin par-dessus nos têtes ; elle n'éclata pas. Il renouvela son geste plusieurs fois, ouvrant à chaque fois une nouvelle caisse. Il tomba sur une caisse dont les grenades étaient bien sèches et nous invita à en lancer quelques-unes à notre tour, après nous avoir appris le mode d'emploi.

Nous ne risquions pas d'être entendus, nous étions loin de toute habitation, un vrai désert. Un paysage dantesque, où des milliers d'hommes avaient perdu la vie.

Ce camarade s'étant muni d'un sac, nous y entassâmes un certain nombre de grenades bien sèches, puis revînmes vers le hameau pour y passer la nuit.

Dragui et moi étions chargés comme des mulets en arrivant à la gare du Nord, nous rapportions les fameuses grenades sans aucune idée préconçue quant à leur emploi éventuel. Mais elles pourraient toujours servir.

Le passage de l'octroi, (il y en avait un à toutes les gares), s'était effectué sans encombre, les douaniers ne s'intéressaient pas aux grenades.

Ces engins, quoique de petite taille, étaient bien encombrants ; nous habitions à l'hôtel et il n'était pas question de les garder dans notre chambre. Un vieux copain en qui nous

avions toute confiance, et qui nous le rendait bien, accepta de les prendre chez lui dans sa petite maison de campagne et les tenait à notre disposition.

Un jour, en ouvrant le journal, je vis le nom de notre camarade récupérateur, à la première page des journaux. Il s'était attaqué au caissier d'un grand quotidien pour lui prendre sa caisse. Le caissier, judoka, le ceintura et le remit à la police.

Curieusement, il vint le défendre aux assises, affirmant que l'homme n'avait pas l'intention de le tuer, car il aurait pu le faire aisément avant d'être ceinturé.

Sa famille ne voulant pas en entendre parler, mon amie Mado et moi décidâmes de le prendre en charge et, munies d'un permis de visite, nous allions le voir à tour de rôle, à la prison de la Santé. Un excellent avocat, M^r Berthon, accepta de le défendre en cour d'assises où il fut condamné à cinq ans de réclusion. Il fut dirigé sur Fresnes, puis sur la centrale de Melun. Sa sœur habitant l'étranger, m'envoya ses papiers et je pus lui rendre visite pendant son emprisonnement, sauf naturellement pendant mon voyage en Russie.

A cette époque, Gaston Rolland et Emile Cottin étaient également à Melun. Le premier pour avoir aidé un déserteur (qui l'avait dénoncé par la suite), le second pour avoir tiré sur Clemenceau...

Chaque dimanche, nous nous retrouvions à la gare avec le frère de Rolland et celui de Cottin, et nous arrangions pour passer au même parloir. Ainsi, chaque prisonnier avait trois visites en une.

V

Le voyage en U.R.S.S.

Nous étions trop heureux, cela ne pouvait durer !

Le frère aîné de Dragui, officier dans l'armée serbe et attaché militaire en Allemagne, qui payait ses études et subvenait à tous ses besoins matériels, apprit, on n'a jamais su comment, que Dragui fréquentait les milieux anarchistes, où il était très connu.

Il vint le trouver à Paris et lui mit le marché en mains : abandonner ce qu'il appelait ses « folies » et se consacrer uniquement à ses études, ou les vivres lui seraient coupés. Il devrait se débrouiller seul. Ils discutèrent âprement. Dragui ne voulait pas céder à ce chantage. Il quitterait la Fac et travaillerait.

Il tint parole. Il alla s'embaucher comme manœuvre chez Renault. Il rentrait le soir harassé, les mains pleines d'ampoules.

Physiquement il tenait le coup, bien qu'il n'eût jamais travaillé de ses mains. Mais l'idée qu'il ne pourrait pas achever ses études médicales lui devenait chaque jour de plus en plus insupportable. Il était amer, agressif, désespéré.

Je ne pus longtemps supporter de le voir dans cet état. Je le sentais déchiré. Ce fut moi qui l'incitai à céder. Je

n'aurais pas voulu qu'un jour il pût me reprocher de lui avoir fait rater sa vie.

Son frère vint le chercher et l'emmena terminer ses études en Allemagne.

Je n'assistai pas à ce départ. Tout en moi se révoltait. J'étais déchirée. J'aimais profondément Dragui et je le perdais. C'est atroce de perdre son bonheur ! Il était désespéré lui aussi. Il aurait sûrement résisté au pouvoir de l'argent. Mais il ne pouvait pas renoncer au métier qu'il aimait.

L'éloignement ne diminuait pas son chagrin. Il m'écrivit de nombreuses lettres que je retournai sans les lire. J'ai cru mourir. Puis la révolte l'emporta sur le chagrin. Je me lançai à corps perdu dans la lutte pour notre idéal.

Dragui, je ne l'ai jamais oublié...

Le Congrès National de la C.G.T. eut lieu en 1922 à Saint-Etienne. J'y assistai en ma qualité de secrétaire administrative de la Fédération des Métaux. Il consacra la scission à l'intérieur de la C.G.T. et fut marqué par la naissance de la C.G.T.U.

Deux motions se trouvaient en présence : celle de Monmousseau, représentant la majorité et « en faveur de l'adhésion à la Troisième Internationale Syndicale de Moscou, sans condition ».

Et celle de Pierre Besnard, représentant la minorité syndicale, qui réclamait l'autonomie complète, l'indépendance absolue de l'administration, la propagande, la préparation de l'action dans l'étude des moyens d'organisation et de lutte future, enfin, dans l'action elle-même.

C'est la motion de Monmousseau qui l'emporta par 779 mandats contre 391. La majorité vota l'adhésion pure et simple.

Pourtant Monmousseau n'était pas officiellement membre

du Parti communiste. Feignant d'être libre de ses décisions, il exécuta fidèlement l'ordre reçu du P.C., celui de faire allégeance aux bolcheviks de Moscou.

Au Congrès national de la Fédération des Métaux, Lucien Chevalier, secrétaire fédéral, fut désigné pour la représenter au Congrès International Syndical de Moscou (Profintern) et je devais l'accompagner.

Le mandat de la Fédération des Métaux était un mandat d'opposition à l'adhésion de la C.G.T. à la Troisième Internationale Syndicale.

Je dois signaler que nos camarades de l'opposition au congrès de l'année précédente : Lepetit, du Syndicat des Terrassiers, Vergeat, du Bâtiment, avaient « disparu » en mer. Embarqués sur un mauvais rafiot, sur la presqu'île de Mourmansk, après avoir été retenus en U.R.S.S. longtemps après le départ des autres délégués (on devait envoyer un bateau les chercher, et ce dernier n'est jamais venu), nous ne devions plus les revoir.

Raymond Lefebvre, poète, écrivain, ami de Vaillant-Couturier et communiste comme lui (peut-être n'était-il plus dans la ligne ?) fut sacrifié ainsi que l'interprète Sacha Toubine.

C'est donc nantis de mille recommandations de nos camarades venus nous accompagner à la gare, que nous primes le train. Pierre Besnard, par exemple, me conseilla « de regarder derrière moi, et de numérotter mes abattis ». Nous étions anxieux de savoir ce que nous allions trouver au bout du parcours, en cette fin d'année 1922.

Dans notre compartiment se trouvaient également nos bons camarades Couture et Lagache, de la Fédération du Bâtiment, avec lesquels nous étions en parfaite harmonie. Couture emmenait une pleine valise de victuailles, dont un énorme jambon, puisque nous allions dans un pays où régnait la famine. Quant à Lagache, il emportait une provi-

sion de cacao et de sucre pour le voyage. Je dois dire que nous avons beaucoup apprécié ce breuvage en cours de route.

Mon passeport m'ayant été refusé par les autorités françaises, sans aucun motif, je n'avais en tout et pour tout laissez-passer, qu'un sauf-conduit valable jusqu'à Cologne, délivré par le commissaire de police de mon quartier.

Naturellement je ne descendis pas à Cologne, et continuai ma route jusqu'à Berlin. Là, à l'ambassade russe, on me remit un passeport de citoyenne russe, sans aucune difficulté : j'étais déléguée.

A Berlin je rendis visite à des militants anarcho-syndicalistes très connus, parmi lesquels Adolf Rocker, Augustin Souchy, etc. Je rencontrai également Emma Goldman et Alexandre Berkman, (que je connaissais par leurs écrits). Emma Goldman, dont je parlerai plus loin, ainsi que Sacha Berkman, tous deux d'origine russe, mais ayant vécu de longues années en Amérique, où ils étaient très connus pour leur militantisme anarchiste, avaient été déportés des U.S.A. avec quelque deux cents autres Russes, vers la Russie, leur pays en pleine révolution.

Tous deux revenus de Russie déçus, alors qu'ils attendaient tant de cette révolution, nous racontèrent durant des heures ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient vécu : la situation catastrophique de ce pays, la plupart de nos camarades fusillés, ou emprisonnés et déportés dans les camps, qu'ils avaient connus sous le tsarisme, dans la lointaine Sibérie d'où on les avait tirés pour participer à la révolution. La famine, le typhus, la contre-révolution. La révolte des paysans. La naissance de la Tchéka, créée par Lénine, responsable des coupes claires, non seulement chez les militants de tous les partis, mais parmi les ouvriers, parmi ceux qui auraient donné leur vie pour la révolution.

La terreur exercée par les bolcheviks qui se conduisaient

comme des bandits de grand chemin, « ivres d'autorité, qui canalisaient la violente anarchie spontanée du peuple russe et recommençaient un despotisme sanglant », ainsi que le leur avait confié Maxime Gorki. Les visites domiciliaires, de jour et de nuit, des gens emmenés on ne savait où, condamnés sans jugement, et qu'on ne revoyait jamais. La situation économique déplorable, le marché noir, le pillage causé par la faim...

Ils avaient assisté tous les deux au soulèvement de Cronstadt qu'ils me résumèrent ainsi :

« La garnison de Cronstadt, ainsi que le soviet de la ville, s'étaient solidarisés avec le peuple de Pétrograd en grève, affamé, et à bout de patience. Les 28 et 29 février 1921, le bruit couru que Cronstadt était occupée par les Blancs, que chacun devait s'armer et courir à son secours. Ce n'était qu'un mensonge de la presse officielle.

Le soviet et la garnison avaient rédigé des tracts qu'ils distribuaient dans la ville. Leur programme était celui-ci :

*renouvellement de la révolution,
réélection des soviets libres, à bulletin secret,
libération des prisonniers politiques,
cessation des réquisitions dans les campagnes
suppression des barrages qui empêchaient les populations
de se ravitailler,
liberté de l'artisanat,*

et enfin

*liberté syndicale, de parole, de la presse
pour tous les partis et groupements révolutionnaires.*

Une délégation fut envoyée au Soviet de Pétrograd pour mettre la population au courant de ce qui se passait. Cette délégation fut emprisonnée par la Tchéka.

Emma Goldman et Alexandre Berkman rédigèrent une motion qu'ils soumièrent aux « insurgés » qui l'adoptèrent à l'unanimité ; ils prirent rendez-vous avec Zinoviev et Emma défendit pendant deux heures, devant les autorités gouvernementales, la position de ceux de Cronstadt : Emma et Sacha pouvaient parler avec autorité au nom d'une fraction du prolétariat international. Mais ils échouèrent. On leur conseilla de « laisser tomber » et on leur offrit un voyage à travers la Russie...

La marine et la population de Cronstadt envoyèrent une demande de négociation au Bureau Politique. En réponse, une affiche conçue dans ces termes parut sur les murs de la ville : « Rendez-vous ou vous serez mitraillés comme des lapins. »

L'Armée Rouge lança à diverses reprises une attaque sur la glace, par des soldats revêtus de blanc. Les forts ouvrirent le feu sur les assaillants, ce fut un véritable fratricide... L'armée fut victorieuse. Une partie des rebelles s'enfuit vers la Finlande, d'autres se défendirent jusqu'à la mort. Ils tombaient en criant : « Vive la révolution mondiale ! Vive la liberté ! » Des milliers d'hommes et de femmes furent arrêtés et livrés à la Tchéka.

Ces vaincus appartenaient corps et âme à la révolution. Ils avaient exprimé la souffrance et la volonté du peuple russe.

Trotsky fut le grand responsable de ce massacre. Lénine laissa faire...

Ce fut un court, trop court résumé de ce que fut l'épopée de Cronstadt.

Cronstadt est une page noire de l'Etat soviétique ! Il y en eut bien d'autres. Le massacre de la makhnovtchina, par exemple !

Cette soirée à Berlin fut longue, mais combien passionnante ! Elle se termina au petit jour. Les amis me remirent des adresses et des messages pour les quelques camarades qui avaient réussi à passer entre les mailles du filet de la Tchéka (pour combien de temps hélas !) et m'aiderent à les dissimuler dans de vieilles photos cartonées que je réussis à passer.

Ils me signalèrent en particulier le cas de Mollie Steimer et de son compagnon Senya Flechine, qui avaient vécu en Amérique et avaient fait partie du contingent de déportés par les U.S.A. vers leur pays d'origine.

Tous deux appartenaient au « Comité de soutien aux anarchistes emprisonnés », la *Croix noire*, entretenue par des dons venant de l'étranger, mais surtout de l'Amérique. Leur travail consistait à porter dans les prisons et certains camps des petits paquets de vivres ou de vêtements.

Cette *Croix noire* (1) avait reçu l'assentiment du gouvernement et était parfaitement légale. Mais un jour qu'ils se trouvaient à Arkhangelsk, ils furent arrêtés et internés, puis condamnés à la déportation perpétuelle aux îles Solovietski. Un véritable enfer, comprenant un ancien monastère où Ivan le Terrible envoyait ses partisans en disgrâce et ses adversaires. Il fut fermé après la mort du tyran. Les bolcheviks le rouvrirent pour y enfermer les « politiques », en particulier les anarchistes. L'île étant ravitaillée une fois par an, la plupart des prisonniers y meurent du scorbut.

On me demanda, si j'en avais la possibilité, d'intervenir en leur faveur et d'essayer de les faire libérer. Je le promis de tout cœur.

Le voyage, qui fut rude, se fit en plusieurs jours. De Berlin il nous fallut longer la Pologne, traverser la Litua-

(1) Elle a été reprise en Angleterre en 1967 par Stuart Christie.

nie, la Lettonie, l'Estonie. Notre première étape fut Riga, port sur la Baltique où on put prendre un peu de repos. Les wagons dans lesquels nous avons fait ce long périple étaient de vieux ancêtres, banquettes de bois, éclairés par une bougie et encore bienheureux les voyageurs qui bénéficiaient de ce luxe.

Nous étions serrés entre de gros ballots de linge ou de couvertures et des paysans et paysannes, ainsi que des marmots pleurnichards et morts de sommeil. Où allaient donc tous ces braves gens ? Ceux qui descendaient en cours de route étaient aussitôt remplacés par d'autres, aussi encombrés qu'encombrants. Une odeur insoutenable et des ronflements sonores nous empêchaient de fermer l'œil. Et pourtant que j'avais sommeil ! Il nous arrivait de blaguer malgré tout. Mais nous avions hâte d'arriver...

Après une nuit à l'ambassade et un petit déjeuner copieux, on visita la ville, à quelques-uns. Le port eut ma préférence et à midi, au lieu de rentrer à l'ambassade pour le repas, j'invitai mes camarades de promenade à déguster une bonne friture dans une baraque fréquentée par des pêcheurs sur le port. Un vrai régal et une ambiance bien sympathique. Nous n'arrivions à nous comprendre que par gestes, mais la chaleur humaine était présente, et ça suffisait.

Et de Riga nous reprîmes la route vers Moscou. Je dois dire qu'il faisait un froid de canard. Nous avons trouvé la première neige en Pologne et plus nous avançons, plus le froid se faisait sentir. Nous étions vêtus chaudement, mais ces wagons n'étant pas chauffés, j'avais froid aux pieds ce qui était insupportable. Heureusement, de temps à autre, il fallait descendre du wagon, et munis de pelles, enlever les congères qui barraient la voie ! Dans chaque gare, nous pouvions nous procurer du thé bouillant, ou simplement de l'eau chaude.

Tout le long du parcours, des forêts magnifiques, de

sapins et de bouleaux, des petits villages recouverts de neige et je ne sais plus dans quelle ville où nous étant arrêtés pour changer de machine, nous vîmes des troupes d'ois magnifiques, le cou tendu, très à l'aise parmi les passants qui vaquaient à leurs occupations et qui, tout habitués qu'ils étaient à leur compagnie, n'y prenaient garde.

Puis ce fut la frontière russe.

Une grande banderole tendue portant cette phrase célèbre :

Ouvriers de tous les pays, unissez-vous !

On dut descendre et changer de train, puis passer la visite de la douane. Je n'étais pas très rassurée à cause des photos de famille que je trimbalais dans mon sac, mais elles passèrent inaperçues. En revanche, on me fit quitter mes bottes (de belles bottes de cuir que je m'étais offertes à Berlin et qui se révélèrent inefficaces contre le froid). C'étaient surtout les talons qui les intéressaient. Ils les enlevèrent. Je n'ai jamais su ce qu'ils y cherchaient. La camarade qui me fouilla, me faisant mettre nue, était très désagréable et me mit dans une rogne noire. Je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'elle me disait, si ce n'est *tovaritch* (camarade !) mais son visage rébarbatif, était loin d'être sympathique et j'avais hâte d'en avoir terminé avec elle. Je dus insister pour qu'on me remette mes talons.

Puis ce fut la vérification des papiers : évidemment, bien qu'étant russe sur mon passeport, j'avais l'air idiot devant le garde qui me posait des questions auxquelles je ne comprenais rien. Il fit appel à un interprète et, après bien des salamalecs, on me laissa partir rejoindre mes camarades qui, déjà, dégustaient un thé réconfortant.

Couture lança à la cantonade : « Je préférerais un bon coup de rouge bien chaud ! » Boisson inconnue dans cette cantine frontalière.

Certains de nos camarades communistes paraissaient

émus en passant cette frontière. Je les comprenais, puisqu'ils y croyaient. Chez moi, l'émotion était plutôt de l'anxiété, une certaine crainte de ce que nous allions trouver à notre arrivée.

Cette révolution avait provoqué tant d'enthousiasme, tant d'espérance en une société meilleure ! Pour nous, c'était une ère nouvelle qui, de Russie, allait submerger le monde. Certains anarchistes, ou anarcho-syndicalistes, s'y étaient laissés prendre et avaient adhéré au parti communiste (qui n'était quand même pas aussi « pourri » qu'il l'est aujourd'hui). Et les discussions allaient bon train dans les groupes, dans les syndicats.

Je dois dire que, comme beaucoup, j'ai cru que le « grand soir » était arrivé là-bas. Pourquoi pas chez nous ? Mais libertaire j'étais, libertaire je suis restée. Et je ne comprenais pas pourquoi des adeptes de Bakounine pouvaient s'inscrire dans le parti de son rival exécré Karl Marx... Heureusement la plupart en sont vite revenus, conscients de leur erreur... Mais la lutte dans les syndicats était chaude !

Bref, on reprit notre route, en discutant ferme de ce passage de douane, qui n'était guère différent de la douane capitaliste.

Et de nouveau ce furent des forêts magnifiques, villes et villages recouverts de neige, qui tombait dru...

La délégation française (communistes et syndicalistes) fut reçue avec une certaine solennité, puis on nous dirigea vers les hôtels qui nous étaient réservés. Mes camarades et moi étions inscrits au Lux hôtel, assez confortable d'apparence. Je partageais ma chambre avec une Bulgare et une Turkestane, communistes toutes les deux. Nous aurions fait bon ménage si, chaque soir, elles ne m'avaient littéralement « cassé les pieds » en essayant de m'entraîner sans résultat dans des réunions de cellule, où je ne sais quoi,

qui avaient lieu jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le soir de notre arrivée, toutes les délégations se trouvèrent réunies au Kremlin, cité dans la cité, dans la grande salle à manger des tsars, dans un cadre fastueux difficile à décrire : des boiseries dorées, d'immenses glaces, des lustres, des cristaux ; les tables étaient garnies de hors-d'œuvres de toutes sortes et nous pensions qu'ils constitueraient tout notre repas. La disette, la famine même, faisait rage en Russie. Nous nous estimions gâtés et fîmes honneur aux blinis, aux poissons fumés et autres bonnes choses du pays. Aussi quelle fut notre stupéfaction de voir par la suite des viandes rôties, servies à profusion, que pour ma part je refusai, ayant satisfait mon appétit. Je pensais dans ma petite tête, que ce repas d'accueil était exceptionnel.

Le lendemain matin, je sortis avec deux copains et notre « interprète » et je réussis à m'échapper sous un prétexte quelconque pour rendre visite aux amis russes dont Emma et Sacha m'avaient procuré les adresses pendant mon court séjour à Berlin.

Le premier était professeur de lettres, sa femme également. Ils n'avaient pas d'enfant. Leur joie fut très grande de recevoir des nouvelles des amis « exilés » à Berlin. Ils parlaient tous deux un français petit sabir, mais nous nous comprenions assez bien. Ils étaient très émus en lisant le message passé en fraude. Ils me donnèrent quelques détails sur leur vie, leurs moyens d'existence. Par exemple, leur paye était inférieure à celle d'un ouvrier de Dynamo. Ils devaient attendre parfois trois mois pour toucher celle-ci. « Mais comment faites-vous pour vivre », leur demandai-je ? « Je raccommode des chaussures », me dit-il sur un ton qu'il voulait blagueur, mais où je décelais un mélange de gêne et de tristesse. Ils m'offrirent le *tchai* traditionnel et je promis de revenir avec Lucien Chevalier, en prenant les

précautions indispensables pour qu'ils ne soient pas repérés et « ennuyés ».

Le même jour, Chevalier m'emmena chez le frère d'un ami ingénieur, habitant la banlieue parisienne, ingénieur lui-même, vivant dans le centre de Moscou. On nous reçut à bras ouverts. Puis leurs enfants, une fille de 15 ans et un garçon de 17, tous deux étudiants dans une école technique arrivèrent et, apprenant que nous étions délégués, nous serrèrent les mains avec effusion. Ils nous posèrent des questions sur la vie du Parti communiste en France, et quand ils surent que nous n'étions pas communistes, mais délégués anarcho-syndicalistes, leur visage s'allongea et, buvant leur thé en vitesse, ils nous quittèrent sur un très froid au revoir.

Ces deux jeunes gens étaient inscrits à la Jeunesse communiste et les parents nous demandèrent, désolés, de ne plus revenir, car ils risquaient d'être dénoncés par leurs propres enfants, ce qui, à mon grand étonnement, était paraît-il assez courant.

D'autre part, le ménage qui partageait l'appartement avec eux n'était pas encore rentré du travail. Il paraissait indispensable que nous ayons quitté la maison avant leur arrivée. « La délation est partout, nous dit le père, nous devons nous méfier de notre ombre, avec la crainte d'être accusés d'action antigouvernementale et emprisonnés. »

Ça commençait mal. Nous devons être prudents pour ne pas causer d'ennuis à ces braves gens par nos visites. Où était donc la liberté pour laquelle ils s'étaient battus ?

Le lendemain, même orgie de nourriture, toujours au Kremlin, dans les ors tsaristes devenus les ors communistes !

Ayant eu un petit aperçu de la façon dont se nourrissaient le professeur et l'ingénieur, je sentis la moutarde me monter au nez en voyant se répéter le repas de la veille.

Je montai sur la table et, à la stupéfaction de mes voisins, mais non de mes camarades, qui me comprenaient bien, je haranguai les délégués qui se gobergeaient, leur disant combien il était odieux pour des délégués ouvriers de s'empiffrer alors que les ouvriers russes crevaient de faim. Je décrivis la situation de ceux que j'avais visités, sans donner de précisions, bien entendu, et les incitai à se contenter de repas plus en rapport avec leur condition et celle du pays qui nous accueillait.

Certains délégués manifestèrent leur désapprobation et me huèrent, ce dont je me fichais éperdument. Pour ma part, je quittai la table, suivie par quelques délégués et amis qui m'approuvèrent.

Mon intervention avait fait scandale et avait attiré l'attention sur ma petite personne. J'étais surveillée de près et devais redoubler de vigilance.

Par exemple, je ne pouvais quitter l'hôtel sans être suivie par un « interprète » qui appartenait à la Tchéka. C'était mal me connaître. Je réussis bien des fois à leur glisser entre les pattes et continuai mes visites, seule ou accompagnée d'un ou deux copains.

Je rencontrai ainsi Nicolas Lazarévitch, mécanicien, qui parlait un français impeccable et vivait dans la clandestinité. Il réussit ce tour de force de nous réunir à une dizaine chez lui, sans éveiller la curiosité des voisins. Nous parlions presque à voix basse et quittâmes la maison individuellement, sans être remarqués.

Nicolas nous donna de précieux renseignements et des précisions sur la vie des ouvriers et des intellectuels du pays. Le règne de la bureaucratie qui formait, avec l'armée et la police la nouvelle bourgeoisie, avec ses prérogatives, ses propres magasins d'alimentation, les rations délivrées par les coopératives d'Etat. Très peu de denrées en vérité :

gruau, harengs, un peu de sucre, le tout correspondant à la catégorie des travailleurs. Dans les villes, la faim, le froid, les maladies, le typhus. Dans les campagnes les réquisitions, par l'armée, qui enlevait jusqu'aux semences et laissait le moujik complètement démuné.

Les syndicats étaient absolument inféodés au parti. La grève était interdite. Dans la même profession, une échelle de salaires qui correspondait au rendement de l'ouvrier. Les délégués d'usine, imposés par le parti, la plupart ne connaissant rien de la profession, régnaient en maîtres sur les ouvriers, mouchardant, ayant droit de vie et de mort sur l'ouvrier, puisqu'ils pouvaient exiger son licenciement quand bon leur semblait. L'ouvrier licencié perdait également son logement, et son licenciement pour un motif inventé par le délégué, figurant sur son carnet de travail, il lui était quasiment impossible de trouver un nouvel emploi. De ce fait, il devenait clochard et bon pour un camp de travail forcé, non rémunéré.

Nous avons assisté, à quelques camarades, à une élection de délégué à Dynamo, usine importante de Moscou. Il était complètement inconnu des ouvriers de l'usine, mais certainement membre du parti. On demanda aux ouvriers de voter à main levée pour ce délégué. Toutes les mains se levèrent. Aucune voix contre, aucune abstention. Chose assez surprenante pour nous.

« Mais, nous dit Nicolas, le malheureux qui n'aurait pas levé la main aurait été licencié immédiatement avec tout ce que cela comporte ! »

Drôle de liberté syndicale !

Nous étions atterrés !

Nicolas Lazarévitch, qui faisait partie du « groupe ouvrier de Moscou », groupe minoritaire, partisan de l'indépendance du syndicalisme révolutionnaire de tout parti

politique, tout en restant affilié aux syndicats officiels, fut arrêté en 1924, condamné à trois ans de prison, peine commuée, deux ans après, en déportation illimitée. Il fallut l'intervention des anarcho-syndicalistes français pour obtenir que sa déportation fût commuée en exil à l'étranger. Il vint en France où, après avoir fait différents métiers, il devint membre du syndicat des correcteurs. Erudit, très bon orateur, il lutta toute sa vie contre la dictature du prolétariat et pour la liberté en Russie.

Nous nous sommes retrouvés à quelques-uns, un soir, chez Victor Serge. C'était la première fois que je le voyais. (Pourtant à sa sortie de prison, après l'affaire Bonnot et avant son départ pour l'Espagne, il habitait au Pré-Saint-Gervais à cinquante mètres de chez moi). Il collaborait alors avec le gouvernement soviétique et nous en donna les raisons, ainsi qu'il l'écrivit plus tard dans les *Mémoires d'un révolutionnaire* :

« Je serai avec les bolcheviks parce qu'ils accomplissaient sans découragement, avec une ardeur magnifique, avec une passion réfléchie, la nécessité même ; parce qu'ils étaient seuls à l'accomplir, prenant sur eux toutes les responsabilités et toutes les initiatives, et faisant preuve d'une étonnante force d'âme. Ils se trompaient certainement sur plusieurs points essentiels : dans leur intolérance, dans leur foi en l'étatisation, dans leur penchant pour la centralisation et les mesures administratives. Mais s'il fallait battre leurs fautes avec liberté d'esprit et esprit de liberté, c'était parmi eux. Il se pouvait, au demeurant, que ces maux fussent imposés par la guerre civile, le blocus, la famine et que, si nous réussissions à survivre, la guérison survînt d'elle-même... »

Voici résumées très succinctement, les réponses qu'il fit aux questions posées par ses anciens compagnons d'idées, surpris de le voir participer, si peu que ce soit, à un

gouvernement qui emprisonnait et fusillait les anarchistes.

Comme beaucoup d'autres, plus tard, il reconnut ses erreurs.

Le congrès se déroulait, chaque délégation apportant ses points de vue sur les questions posées, avec plus ou moins de fougue, suivant la situation syndicale dans son pays. Chevalier défendit la position de la Fédération des Métaux : l'indépendance syndicale.

La plupart des dirigeants gouvernementaux assistaient à l'une ou l'autre des séances, certains plus assidus, ou plus concernés que d'autres. Seul Lénine ne s'y montra pas, empêché par la maladie. Nous lui rendîmes visite à son domicile ; il avait encore toute sa lucidité et son esprit critique. Je fus assez impressionnée devant ce grand homme, qui avait consacré toute sa vie à la réalisation de son idéal, et avait eu le courage de dire à plusieurs reprises : « C'est une bien grande infortune que l'honneur de commencer la première révolution socialiste soit échu au peuple le plus arriéré d'Europe. » Il nous interrogea sur la situation en France, et quand on lui posa la question des anarchistes emprisonnés ou fusillés, il nous dit que c'était un mal nécessaire. Puis, énérvé, excédé visiblement, il appela sa femme, Kroupskaïa, qui nous servit le thé avec une grande gentillesse.

La dernière séance arriva, le vote pour l'adhésion à la III^e Internationale devait avoir lieu. Nous savions déjà qu'en ce qui concernait la C.G.T. française, la minorité allait être battue, les bolcheviks, avec à leur tête Monmousseau et Semard, l'emporteraient. Ils reçurent une formidable ovation, et nous, pauvres chiens battus, nous quittions la salle la tête haute, mais avec un cœur gros comme ça !

Après cette adhésion, la délégation syndicale française fut

invitée par « la vieille garde » à une « réunion » au Kremlin, en privé. Irions-nous, n'irions-nous pas ? C'était la dernière fois que nous avions l'occasion de rencontrer ces grands bonshommes qui avaient lutté sous le tsarisme, et fait la révolution pour ce qu'ils croyaient être « le socialisme » (et qui tous périrent de la main de cet ignoble bourreau : Staline). Nous décidâmes de nous y rendre.

En arrivant, je me rendis compte que la réunion aurait lieu autour de tables bien garnies, ce qui me mit de mauvaise humeur. J'avais juré de ne plus assister à un repas de ce genre.

J'étais placée entre Zinoviev et Lozovski, tous deux parlant un français passable, surtout Lozovski qui avait assisté en France à plusieurs de nos congrès et que j'avais déjà rencontré à Saint-Etienne. Leur conversation, je dois l'avouer, était gaie et imagée.

Je laissai passer les plats, me contentant du strict nécessaire et j'en donnai la raison à mes voisins, ce qui sembla les amuser beaucoup. Ils me proposèrent de venir passer quelque temps en Russie. Ma réponse fut nette, sèche et catégorique : j'en savais suffisamment sur ce qui se passait concernant les opposants (dont j'étais), que mes camarades russes (ceux qui n'avaient pas encore été fusillés) croupissaient dans les prisons ou les camps, à vie, et que si j'acceptais leur offre, je ne tarderais pas à subir le même sort. A ce paradis, je préférerais le régime républicain avec toutes ses imperfections, mais où je pouvais encore m'exprimer et lutter pour mon idéal : l'anarchisme.

Après le repas, Trotski demanda une chanson, « comme cela se passe en France, après tout bon repas entre amis ». Monmousseau s'approcha de moi et me demanda de chanter. On s'attendait sans doute à une chanson d'amour, ou au mieux à l'*Internationale*. Belle occasion que je n'allais pas manquer ! Je ne me fis pas prier et de tout mon cœur, je

chantai, à m'en faire claquer les cordes vocales *Le Triomphe de l'Anarchie*, de mon vieil ami Charles d'Avray :

« *Debout, debout, compagnons de misère
L'heure est venue, il faut nous révolter
Que le sang coule et rougisse la terre
Mais que ce soit pour notre liberté !
C'est reculer que d'être stationnaire,
On le devient de trop philosopher,
Debout, debout, vieux révolutionnaire,
Et l'anarchie, enfin, va triompher... »*

La tête des communistes était plaisante à voir. S'ils avaient pu, ils m'auraient fusillée sur place.

Trotski, lui, n'avait pas bronché. Il souriait même. Il m'interpella alors :

« Tu vois, camarade May, qu'il y a encore de la liberté en Russie, puisque tu as pu chanter l'anarchie au Kremlin... »

Je lui répondis :

« Liberté pour ceux qui acceptent, qui s'adaptent, mais les autres sont à Boutirki (prison de Moscou) ou aux îles Solovietski, ou ailleurs... L'an dernier mes camarades Lepetit et Vergeat ont disparu. Cet exploit sera-t-il renouvelé ? »

Mes camarades étaient atterrés, se demandant ce qui allait m'arriver. Tout était possible. Mais je n'avais pas pu me retenir de crier ce que j'avais sur le cœur. Tant pis pour la suite, on verrait bien !

Les communistes entamèrent le chant de la *Jeune garde* en diversion.

Puis des colloques s'établirent entre les Russes et leurs invités. Certains délégués crurent révolutionnaire d'aller se coucher avec leurs bottes dans le lit de la tsarine. Je saluai mes voisins de table et partis en compagnie de deux

copains. Contentée de moi, mais un peu anxieuse tout de même, sans l'avouer !

Ensuite ce fut le départ des délégués, chacun regagnant son pays, par terre ou par mer. Ayant rendu mon passeport, je fis des démarches auprès des autorités russes pour en obtenir un autre, comme promis. On me fit revenir des jours et des jours, sans résultat. Je grognais, tempêtais, en vain.

Il fallait attendre... demain, peut-être... Chevalier avait décidé, alors qu'il était en règle, de rester avec moi jusqu'à ce que j'obtienne satisfaction.

Je n'oubliais pas Mollie Steimer et Senya Flechine condamnés à perpétuité aux îles Solovietski, et ma promesse faite à Emma Goldman, lors de mon passage à Berlin.

A qui m'adresser ?

A la Tchéka ? sûrement pas ! Je décidai de demander une entrevue à Trotski « pour affaire urgente ». A ma grande surprise, une semaine plus tard, je reçus une convocation dans son bureau, au Kremlin. Il était alors généralissime de l'Armée Rouge, dans toute sa gloire et deuxième personnage de Russie. Il me fallait un témoin. Je demandai à Chevalier de m'accompagner, pas très sûre d'en ressortir sur mes deux pieds.

Après avoir montré patte blanche à d'innombrables gardes et franchi de longs et larges corridors, j'arrivai au bureau de Trotski où un garde nous introduisit.

Il était là, dans un bel uniforme blanc et nous accueillit avec une courtoisie glacée.

Je ne me souviens plus de la couleur de ses yeux, mais je n'ai pas oublié son regard, droit, dur. Il se leva, vint vers nous, et me tendit la main. Spontanément, je mis la main dans la poche de ma veste et le laissai là, main tendue. Il se tourna vers Chevalier et nous souhaita la bienvenue. Puis il me dit :

« Tu ne veux pas me serrer la main, camarade May, pourquoi donc ?

— Je suis anarchiste, et il y a Makhno et Cronstadt entre nous ! », lui répondis-je.

J'étais à la fois grossière et imprudente. Je m'en rendais bien compte, mais cela avait été instinctif en me trouvant en face de ce grand assassin. En une seconde, je réalisai la situation et m'attendais au pire. Trotski, souriant, me prit par l'épaule et me pria de m'asseoir.

Je lui dis le but de ma visite et défendis la cause de mes camarades avec toute la fougue et la chaleur dont j'étais capable. Après m'avoir écoutée attentivement, il ironisa :

« Tu oublies, camarade, que j'ai été déporté sous le tsarisme... et tu vois, je suis toujours vivant... »

Il m'énervait avec sa voix cassante. J'avais du mal à conserver mon calme, et pourtant, il le fallait... pour Mollie et Senya.

Tout de même je lui fis remarquer que s'il était si bien en Sibérie, je ne comprenais pas pourquoi il s'en était évadé.

« C'était pour faire la révolution », dit-il.

Je lui demandai si les anarchistes libérés et renvoyés en Sibérie ne voulaient pas, eux aussi, faire la révolution. Et ceux qui étaient encore en liberté... Il valait mieux attiser leur ardeur que de les fusiller.

« Moi aussi, prétendit-il, je suis anarchiste, mais le peuple russe est un peuple inculte. Il doit évoluer et, pour cela, nous devons traverser une période évolutive... »

— Qui durera combien de temps ?

— Le temps qu'il faudra. »

Il n'avait toutefois pas oublié le but de notre démarche :

« J'examinerai les dossiers de ces jeunes gens, ajouta-t-il.

— J'aimerais bien aller jusqu'à Arkhangelsk, dis-je. Pourrais-je avoir un laissez passer et un droit de visite ?

— Nous verrons ça. »

Puis il se leva. L'entretien était terminé.

Au moment de le quitter, je lui dis :

« J'aimerais bien voir mes amis libres avant de quitter le sol russe ; peux-tu, camarade Trotski, me promettre de faire tout ce qui est en ton pouvoir pour cela ?

— Tu es tenace, et... dévouée. Je te l'ai dit, nous verrons ça. Au revoir, camarade May ! »

De nouveau il serra la main de Chevalier, puis nous prîmes le chemin du retour, pas très convaincus du bon résultat de notre démarche.

Je comptai une semaine au moins avant d'avoir une réponse de Trotski. Je passai au bureau. Mon passeport n'était toujours pas prêt.

Avec deux autres camarades, nous décidâmes d'aller jusqu'à Nijni-Novgorod, ville curieuse, dont on nous avait beaucoup parlé. Son port est important, mais elle est célèbre aussi par sa foire aux fourrures. On put visiter une grande usine de construction automobile, dont le matériel était vraiment bien mal entretenu.

Ici aussi nous pûmes constater que la misère était aussi grande qu'à Moscou. Dans les magasins, très peu de marchandises, des queues interminables.

Une chose étonnante que je m'empressai de photographier : deux gardes à cheval escortaient un gosse d'environ une dizaine d'années, vêtu de loques, sur sa poitrine une caissette de bois attachée à son cou par une ficelle, et dans la caissette quelques boîtes d'allumettes.

« Arrêté et enchaîné pour marché noir », nous dit l'interprète. Le grotesque de cette scène aurait prêté à sourire s'il n'avait été si pitoyable ! Et nous étions au pays de la liberté !

La neige tombait, il faisait très froid : on prit le chemin du retour.

Moscou, sans délégations étrangères avait quelque peu changé d'aspect. Par exemple, une longue queue de sans-travail stationnait, les pieds dans la neige, à la porte de la Bourse du travail.

Des milliers d'enfants abandonnés, les « besprizornis », portant sur eux tout ce qu'ils possèdent, un caleçon de bains et un chandail en loques, remplissent les rues de Moscou. Quand on leur donne un morceau de pain, ils le dévorent, certains semblent sur le point de défaillir. Ils dorment où ils peuvent : dans le renforcement du portique qui domine le quai d'embarquement, près de la statue de Lénine, dans les égouts, dans les caves, partout où ils peuvent trouver un trou. De quoi vivent-ils ? De vols, de rapines. Pis encore !

Pendant le congrès, ils n'étaient que quelques centaines et mes camarades de la Fédération du Bâtiment et moi, qui venions de visiter une crèche assez bien entretenue, avions posé cette question :

« Pourquoi, dans un pays socialiste, y a-t-il des enfants abandonnés, mourant de froid et de faim ? Ne devraient-ils pas être les premiers privilégiés ?

— Il y a des maisons d'enfants, nous dit notre interprète, très belles, très confortables, où ils sont bien nourris, mais ils ne veulent pas y aller. Ils aiment trop leur liberté ! »

Cela me semblait bizarre que ces enfants, en plein hiver, préférèrent souffrir du froid et de la faim alors qu'ils avaient la possibilité d'être à l'abri.

Je demandai à visiter une de ces maisons. Cela ne m'a jamais été possible. Existaient-elles ? On me dit qu'en effet elles existaient, mais que les enfants étaient maltraités et y crevaient de faim. Alors, ils s'en évadaient pour se débrouiller par leurs propres moyens.

Pendant le congrès, on avait dû en retirer de la circula-

tion et ils étaient de nouveau livrés à eux-mêmes. J'appris aussi que la criminalité infantile était très élevée et qu'on parlait de les envoyer dans le Nord, « en colonie »... Pauvres gosses !

A un moment, je fus invitée avec quelques camarades à visiter l'aérodrome. Il y avait ce jour-là une remise de décorations. La salle était déjà pleine quand on arriva. Sur l'estrade, des délégués de toutes nationalités et de chaque côté un soldat en armes au garde-à-vous. La séance débuta par l'inévitable *Internationale*, puis un discours du présentateur. Enfin laïus concernant un aviateur à qui on donna un trophée et l'accolade. Puis à nouveau *l'Internationale* ; cela répété plusieurs fois. J'en avais assez et je marchai pour essayer de sortir. Un de mes voisins russes qui m'avait dit quelques mots en anglais pendant la séance, me demanda si j'avais eu mon baptême de l'air. Non. Certainement pas !

Il sortit et je lui emboîtai le pas. Il m'emmena jusqu'à un hangar où se trouvaient un certain nombre de petits avions, des « coucous » à deux places. Ce devait être un gradé : il donna des ordres à deux soldats qui se trouvaient là, qui sortirent l'avion du hangar et il me passa une sorte de manteau en peau d'ours (?) qui sentait très fort.

Je grimpai dans l'avion derrière lui et après avoir décollé, il me fit survoler Moscou et ses environs ; il y avait des trous d'air, l'avion faisait des sauts, j'avais la nausée. J'avoue que j'étais très contente de remettre le pied à terre. Tout de même, j'avais pu admirer la ville de Moscou, la Moscovia gelée, et surtout les innombrables églises aux dômes dorés et colorés.

Et j'étais montée en avion !

Dans le hangar, je retrouvai les délégués, qui, la fête terminée, examineraient les avions. Chevalier m'enguirlanda copieusement pour mon incartade.

« Et s'il t'était arrivé quelque chose ! Et s'il t'avait jetée par dessus bord ? » Et si... Et si... M... !

J'étais heureuse de ma promenade et sauve, alors !

Mais vous voyez que la confiance ne régnait guère.

Le camarade Lazarévitch, que j'avais revu à plusieurs reprises était très pessimiste. Il ne croyait pas que le camarade Trotski tiendrait une promesse, qu'il ne m'avait d'ailleurs pas faite. Non seulement il ne libérerait pas nos deux amis, mais je n'aurais même pas la permission d'aller les voir.

Il avait tort.

Je reçus un laissez-passer pour Chevalier et moi, accompagnés d'un interprète. J'étais folle de joie. Ils n'étaient pas encore libres, mais un premier pas était franchi.

Nous voilà en route pour Arkhangelsk, en chemin de fer avec des couchettes assez rudimentaires. Notre voyage dura trois jours. Il faisait un froid de canard, environ 50° au-dessous de zéro quand on arriva à Arkhangelsk. J'avais troqué mes bottes de cuir contre des *valenkis*, bottes de feutre qui vous font des pattes d'éléphant, enfilées sur de grosses chaussettes de laine, échangé mon bonnet de velours contre une *chapka* en astrakan, qui me garantissait bien les oreilles. Une grosse écharpe de laine me protégeait le bas du visage. Mon manteau doublé de fourrure de lapin était très chaud. Seuls les yeux étaient apparents.

C'est en traîneau qu'on arriva au camp d'Arkhangelsk, après avoir pris un thé bien chaud, car nous étions transis.

L'interprète nous arrêta devant un grand bâtiment de plusieurs étages. De chaque côté de la porte, un garde armé. Il nous fallut montrer nos papiers au poste de garde, puis on nous fit pénétrer dans une grande cour où se trouvaient d'immenses bâtiments en briques rouges, troués de petites fenêtres carrées d'environ vingt centimètres de côtés,

garnies de barreaux. C'est là, nous dit-on, que sont enfermés les prisonniers de droit commun, condamnés à 10, 15 ou 20 ans. Devant les portes, des gardes armés, et des chiens policiers montent une garde vigilante.

Nous franchissons l'une d'elles et nous nous trouvons dans un large couloir qui nous mène à un bureau confortable, lui aussi bien gardé.

Un gros homme, portant lunettes et barbiche, trône derrière un bureau encombré de paperasses. Les étagères sont garnies de dossiers. Deux gardes armés et une femme en robe kaki, ornée d'une étoile rouge, sur la tête un bérêt bleu, se tiennent debout dans la pièce.

Pendant que l'interprète explique le but de notre visite, nous sommes dévisagés sans aménité par tous ces personnages. Le colloque s'éternise et les papiers sont vérifiés minutieusement. Le ton monte. Que se passe-t-il ? La femme sort, sur ordre du barbu. Va-t-elle chercher nos camarades prisonniers ? On nous laisse debout pendant un certain temps, puis la femme revient et nous prie de la suivre. Même processus dans un autre bureau à l'étage au-dessous.

J'interroge l'interprète qui semble extrêmement gêné. Il ne sait rien. Il faut attendre. Cela ne présage rien de bon et je sens l'angoisse et l'impatience me gagner.

Après des colloques, des allées et venues, l'interprète nous dit que les prisonniers ne sont plus à Arkhangelsk, qu'ils ont été dirigés la veille sur Moscou. Je lui demande d'insister. Nous avons droit de visite et nous voulons voir Mollie et Senya. Rien à faire. L'employé gradé aboie plutôt qu'il ne parle. Il est catégorique : les prisonniers sont partis et sans plus d'explications, il nous fait reconduire à la porte d'entrée.

Nous avons le temps d'apercevoir dans les couloirs des petites portes aux énormes serrures et des gardiens qui vont et viennent. Une brigade d'une cinquantaine d'hommes

environ pénètre dans la cour. Ces hommes reviennent du travail. Certains portent de longues capotes en bien mauvais état et des *valenkis* attachées au pantalon avec des chiffons et des ficelles. Ils ont l'air frigorifiés et ont pauvre mine. Des femmes, en aussi mauvais état, transportent d'énormes marmites. Des gardes armés accompagnent les uns et les autres. L'atmosphère est lourde et j'ai hâte de quitter ce lieu inhospitalier.

L'interprète nous dit que ces hommes doivent travailler dans la forêt des environs ou dans les chantiers de construction. D'autres équipes arrivent, dans le même état. Ça me prend aux tripes. Je suis mal dans ma peau, ne pouvant ni parler ni agir, je veux repartir au plus tôt. Nous nous réfugions dans une sorte de cantine où l'on peut manger un borch et du poisson fumé, accompagné du thé traditionnel.

Et nous reprenons le premier train pour Moscou. Car que faire ? Sinon quitter ce lieu sinistre où nous sommes arrivés l'espoir au cœur.

Le grondement rythmique entêté des roues commençait sa chanson bruyante qui n'allait plus nous quitter pendant tout notre voyage.

Il y a dans les couloirs des gardes rouges, officiers probablement, des enfants qui courent et crient, et de nombreux civils dont l'intolérable laisser-aller est révoltant.

Par moments, la vitesse du train était de moins de 25 kilomètres à l'heure. Des paysannes venaient le long de la voie vendre du beurre, des œufs, du lait. Quel étrange costume portaient ces femmes ! Un caraco miteux et des lainages superposés, plus ou moins en loques, leur donnaient l'apparence d'une tour.

Des jeunes femmes, occupées aux durs travaux de poseurs de voies. Faces plates, nez camus, yeux tirés vers les tempes, la race mongole se lisait sur leurs visages. Comme leurs

égaux, les hommes, elles chargeaient des wagons de pierres, aidaient au transport d'un rail, assuraient une éclisse, vissaient un tire-fond. Pour elles, l'égalité dans le travail n'était pas un vain mot.

Aux arrêts, les enfants du voisinage, faméliques, et craintifs, venaient quêter une pâture qu'ils savaient obtenir.

Samovar en mains, les voyageurs se ruaient sur le distributeur d'eau chaude pour le thé dont ils ne sauraient se passer.

La deuxième nuit s'annonçait calme. La neige tombait sans arrêt. Je commençais à m'endormir, quand un piétinement sur le toit du wagon m'intrigua. Puis se déclencha un feu de salve. Apeurés, les gens ouvraient timidement la porte de leur compartiment, tandis que le préposé aux couchettes s'élançait dehors. Voici ce qui s'était passé : un membre influent du Comité central de Stalingrad somnolait... Il avait eu l'imprudence de laisser sa fenêtre entrouverte. Son manteau, renfermant son portefeuille, lui servait d'oreiller. Brusquement celui-ci lui échappa. Il eut à peine le temps de voir un crochet cueillir, avec dextérité, son vêtement. Le volé jeune et dégourdi était monté sur le wagon, et voyant une ombre s'enfuir, tirait éperdument.

Deux heures plus tard, un imperméable disparaissait et mon sac était sur le point de prendre le même chemin. On nous avait bien recommandé de fermer portes et fenêtres, mais un Russe avait affirmé quelques heures auparavant :

« Plus de vols chez nous. Pour quoi faire ? Chacun peut vivre honnêtement. Le vol est le propre des sociétés bourgeoises où la cupidité règne en maîtresse ! »

Alexandre Berkman m'avait raconté qu'il avait attaché sa valise à son pied avant de s'endormir, par précaution, mais quand il se réveilla, il ne restait plus que la ficelle.

En ce qui me concerne, un expert me prit mon portefeuille, avec ma carte de déléguée dans la poche de mon manteau et je n'ai rien senti.

« Nous prenons l'argent où il est ! » est valable pour tous les pickpockets, qu'ils soient de Paris ou de Moscou !

L'explication la plus humaine me fut donnée par un ouvrier russe :

« Il y a tant de pauvres diables qui manquent de tout ! »

N'avait-il pas raison ?

En rentrant de voyage, fourbue et déçue, je me rends à l'hôtel Lux et y trouve une lettre qui m'a été apportée par un jeune garçon. Elle est de Mollie et de Senya. Ils ne sont pas à Moscou, mais à Léninegrad, où ils sont astreints à résidence en attendant leur départ pour l'Occident. Car ils sont condamnés à l'exil. Il leur est interdit de communiquer avec les délégués. Ils me demandent si je peux venir les retrouver. Ils seraient chaque jour, à telle heure, dans l'église X.

D'accord avec Chevalier, nous prévenons l'interprète que nous désirons aller à Léninegrad visiter les musées. Demande acceptée et nous voilà de nouveau en route. La neige, la glace, le froid sont notre lot. Il faut nous armer de patience. Il semble que nous touchons au but. Nous retraversons de magnifiques forêts de sapins et de bouleaux enneigés. Je fais quelques photos, bien que le temps ne soit guère propice. Nous devons nous arrêter de temps à autre, des hommes descendent armés de pelles pour enlever les congères qui obstruent la voie. Nous ne manquons pas de thé et d'eau bouillante dans les gares que nous traversons.

Arrivés à Léninegrad, nous allons retenir une chambre et déjeuner. A l'heure fixée par mes amis, je me levai de table, comme pour aller aux lavabos, laissant mon manteau

à la patère. Puis avisant un *isvotchnik* (1) à la porte, je le hélai pour me conduire à l'église dont j'arrivais difficilement à prononcer le nom. Par bonheur il me comprit et me voyant aussi peu vêtue, il me tendit une couverture puante le vieux bouc, dans laquelle je m'enroulai vivement car le froid était très vif. Ayant laissé mon manteau accroché, j'étais sûre que l'interprète ne pouvait imaginer mon escapade...

Je fis signe au cocher de m'attendre et entrai dans l'église, toujours enveloppée dans ma couverture. J'en fis le tour et aperçus mon petit couple planté devant de magnifiques peintures qu'il semblait fort apprécier.

Ils rirent de bon cœur en me voyant ainsi affublée. Je me plaçai près d'eux et entamai la conversation en anglais. Je leur racontai mon voyage et ma déception et maintenant ma joie de les voir libres. Leur condamnation avait été transformée en expulsion de la Russie et leur départ ne devait pas tarder. Ils en paraissaient très affectés. Pourtant cet exil n'était-il pas préférable à leur déportation aux îles Solovietski ? Ils en convinrent, mais ils regrettaient de laisser derrière eux leurs camarades de lutte, certains en prison, d'autres dans les camps du Nord.

Je dus les quitter assez vite, pour ne pas attirer l'attention sur eux et ne pas les exposer à d'autres ennuis. Ils me prirent les mains qu'ils serrèrent avec force. A bientôt ! A Paris ! fut notre au revoir.

Je les retrouvai effectivement à Paris quelques mois plus tard. Ils s'étaient arrêtés à Berlin pour rendre visite à nos camarades Rocker et autres.

De retour à Moscou, nous décidâmes, après un peu de repos, de visiter la ville que nous n'avions vue que superficiellement. Puis nous revîmes nos amis clandestins, en pre-

(1) Conducteur de traineau.

May la réfractaire

*Et que le gémissement, le profond gémissement d'un
peuple sans droits,
Emplisse comme autrefois la Grande Russie.*

Auteur : Féodorovna
Ecrit en prison de Boutirki,
à Moscou, le 28 février 1922.

VI

Retour à Paris

Mon passeport était enfin arrivé. Cette fois-ci il était anglais. Passeport valable pour deux personnes : mari et femme. C'était grotesque, Chevalier ne parlant pas un mot d'anglais, mais c'était ça et il n'y avait pas à attendre autre chose. Je l'acceptai donc.

Nous fîmes nos adieux aux amis que nous laissions à Moscou, dans une très mauvaise situation, contents d'avoir mené à bien la libération de Mollie et Senya. Contents de quitter Moscou et de rentrer en France pour continuer la lutte.

On nous remit nos billets pour Varsovie. A la gare, nous retrouvâmes un petit groupe de délégués, qui avaient eu des problèmes et qui, comme nous, possédaient des passeports fantaisistes. On fit route ensemble jusqu'à Varsovie.

A l'arrivée, on nous dirigea sur l'ambassade russe où nous fut servi un thé accompagné de sandwiches et de gâteaux. Puis on nous conduisit, Chevalier et moi, à la gare, en nous remettant nos billets pour Berlin.

Ce train était confortable et comportait des couchettes. Adieu les wagons de bois éclairés à la bougie ! Nous étions seuls dans ce compartiment et on s'installa pour la nuit.

Très peu de temps après le départ du train, je commençai à avoir des maux de ventre, des nausées, des sueurs froides. Vraiment ça n'allait pas du tout ! Je me dirigeai vers les toilettes. En revenant, dans le compartiment, je trouvai Chevalier dans le même état que moi, blême, se tenant le ventre à deux mains. Nous n'avions évidemment aucun médicament susceptible de nous soulager. Et, toute la nuit, ce fut la balade à chaque bout du wagon :

« Les salauds, disait Chevalier, qu'est-ce qu'ils nous ont fait bouffer ? »

Et je lui répondais :

« Peut-être ont-ils versé quelque chose dans notre thé ! »

Quelle nuit... !

Enfin, nous étions toujours vivants !

Deux ou trois jours à Berlin nous furent nécessaires pour nous remettre d'aplomb.

Il me fallait aller à l'ambassade russe pour obtenir un nouveau passeport, le passeport anglais n'étant valable que jusqu'à Berlin. Là, on me remit un sauf-conduit comme celui que j'avais utilisé à l'aller, mais qui était authentique celui-là, alors que l'autre...

On nous remit également nos billets de train et de couchettes valables jusqu'à Paris. C'était un train international, bourré de voyageurs. L'aventure de Varsovie aurait dû nous rendre méfiants, mais pauvres naïfs, bonnes « pommes », nous étions loin de nous douter du tour qu'on nous jouait ici aussi.

Le voyage se passa très bien jusqu'à la frontière franco-belge, pas de contrôle.

Mais là, changement. A Jeumont, deux policiers en civil viennent directement à notre wagon, puis à notre compartiment, en contrôlant les numéros de celui-ci et des couchettes dont ils possédaient le double. Ils nous dirent de prendre nos bagages et de descendre. Et ils nous emme-

nèrent au commissariat de la gare, pour vérification de nos papiers.

Du beau travail, bien coordonné. Je suis accusée d'avoir un faux sauf-conduit. Ce qui est vrai. Quant à Chevalier, en le fouillant, ils ont trouvé sur lui le faux passeport anglais, qu'il avait eu l'imprudence de garder au lieu de le détruire à Berlin, comme il aurait dû le faire. Et nous voilà au « trou », chacun dans sa cellule. Il faisait toujours un froid de canard ! Naturellement impossible de fermer l'œil, non seulement il faisait froid, mais la cellule sentait mauvais et la paillasse était dégoûtante, j'avais peur d'attraper des bestioles.

Le matin, on nous offrit une tasse de café infect, puis on nous conduisit à la prison d'Avesnes s/Helppe et nous fûmes écroués chacun dans un quartier différent. Le directeur nous accorda le droit de faire venir nos repas d'une auberge voisine de la prison et le lapin aux pruneaux qu'on m'apporta me sembla délicieux. Toutefois, je n'avais pas digéré la farce qu'on nous avait faite. Qui nous avait signalés ? Qui avait donné les numéros de nos couchettes ? Merci, chers « cocos », de vous être montrés si attentionnés !

A mon arrivée à la prison, on me mit dans une salle commune crasseuse, où se serraient une vingtaine de femmes de tous âges, dont le travail consistait à réparer des sacs de meunier : la farine, la poussière les faisaient ressembler à des Pierrots. L'air était irrespirable.

Je fis une petite enquête : condamnées ou en prévention étaient réunies par mesure d'économie. On n'utilisait qu'un poêle au lieu de deux, car il y avait une autre salle pour les « préventives » attendant de passer en jugement, propre et donnant sur un jardin minuscule. Je fis une réclamation au directeur, qui y donna suite immédiatement ; cette salle fut ouverte, le poêle allumé et trois ou quatre femmes

vinrent me rejoindre : une jeune bonne qui avait volé une bricole à sa patronne et des contrebandières, mères de famille, récidivistes, qui allaient en Belgique acheter leur café et du... tabac.

Nos camarades de la Fédération vinrent nous rendre visite et nous apportèrent des journaux relatant les comptes rendus des congressistes. Visite non à la prison, mais au tribunal correctionnel où nous fûmes condamnés : Chevalier à trois mois de prison et moi (pourquoi cette différence ?) à quarante-cinq jours de prison ferme.

Les journées sont longues en prison. On m'avait bien offert du travail : faire des fleurs pour les couronnes mortuaires. Le travail avait l'air facile : il fallait monter des perles sur fil de fer. Mais il fallait casser le fil avec les doigts, les détenues ne disposant pas de pinces coupantes.

J'acceptai pour voir... Un jour de ce « travail » me suffit, j'avais les doigts en sang. En plus il fallait tenir un certain rythme.

N'étant pas obligée de travailler, je rendis mon tablier de moi-même.

Je fis appel à la bibliothèque de la prison pour meubler mes journées. Mais les livres étaient ineptes et d'une saleté repoussante. Ils étaient illustrés de graffitis porno, ce qui n'avait rien de réjouissant.

Chaque jour, je faisais plusieurs fois le tour du jardin, en fredonnant machinalement. Ce matin-là, le gardien chef m'entendit et m'interdit de chanter.

« Et les petits oiseaux, là-haut, pouvez-vous aussi les empêcher de chanter ? »

Cette remarque me valut, « pour insolence », quatre jours de mitard, où je fus conduite immédiatement. Le cachot ne comportait qu'un bat-flanc, sans paillasse ni couverture. L'unique carreau était cassé et l'air, froid à cette époque de l'année, y pénétrait. On m'enleva mes vêtements

« civils » que j'avais conservés jusque-là et on me remit en échange une grosse chemise de toile qui me tombait jus-qu'aux pieds et un costume de bure sans couleur bien définie. Je devais être grotesque dans cet accoutrement. Furieuse, je me mis à chanter à pleine voix, tout mon répertoire révolutionnaire y passa. Que pouvait-on faire de plus pour me faire taire ? Me museler !

Les repas de l'auberge étaient supprimés et remplacés par une demi-boule de pain et un cruchon d'eau. Je l'avais mauvaise et la sautais. Je décidai de faire la grève et j'entassai, sans y toucher, les boules de pain au fur et à mesure qu'elles arrivaient. Le deuxième jour, je me retins pour ne pas mordre dans mon pain, plus que rassis, mes boyaux criaient famine ! le troisième jour, j'étais un peu fiévreuse... et j'avais froid. Que n'aurais-je pas donné pour une couverture ! Je maudissais le gardien chef, je m'en pre-nais à l'humanité tout entière.

Mais je tenais bon.

Le quatrième jour, le gardien chef en personne se pré-senta avec une gamelle de soupe, bien grasse, où flottait une feuille de chou. Il me narguait en me tendant ma gamelle comme à un chien.

« La bonne soupe, aujourd'hui ! La bonne sou-soupe ! »

Je lui demandai de poser la gamelle à terre et de me débarrasser de sa personne. Dès qu'il la posa à terre, je la renversai d'un grand coup de pied et le liquide se répandit sur le bas de son pantalon :

« Voilà ce que je fais de votre soupe !... »

Il m'attrapa par le cou, malgré mes ruades, et me dit :

« Sortez, vous êtes libre, mais quelle tête de cochon ! »

Je le rappelai à plus de courtoisie et, de retour dans la salle, je fis venir du restaurant un bol de bouillon, le meilleur que j'aie jamais bu. Puis je me remis doucement à un régime plus réconfortant.

Le surlendemain, le gardien-chef me fit appeler dans son bureau et me demanda si je voulais bien me charger de la bibliothèque et de faire une liste de bouquins pour renouveler le stock. Naturellement, je n'en obtins qu'une partie. J'avais le temps de les lire tous avant de quitter la prison.

Le jour de mon départ, je rencontrai le Procureur de la République, qui vint vers moi et me demanda comment j'avais passé ce séjour en prison. Il s'offrit pour porter ma valise (!) et m'accompagna jusqu'à la gare, où il se rendait lui-même !

Chevalier avait pu me faire passer par un gardien un petit mot me souhaitant bon retour ; il lui restait encore la moitié de sa peine à faire.

Mon voyage allait se terminer dans quelques heures : débuté dans la joie, en compagnie de mes camarades, avec un peu d'espoir au cœur, et maintenant je le finissais seule dans le coin de mon compartiment, en me remémorant les jours passés parmi un peuple qui, bien qu'ayant fait la révolution, est pauvre et malheureux et vit dans la crainte journalière de perdre le peu de liberté qui lui reste.

Je pensais à tous mes camarades anarchistes, arrêtés, torturés, fusillés. A ceux qui mouraient lentement en Sibérie, dans le Grand Nord, à Solovietski. Je pensais à l'horreur de la machine totalitaire, qui écrase l'individu, au système qui concentre en quelques dizaines de mains le pouvoir déterminant sur tout un peuple.

La confiance en l'homme est quelque peu ébranlée. Je suis triste ! Demain cela ira mieux. Il faut continuer la lutte pour un idéal dans lequel on a mis toute sa confiance, tout son cœur, toute sa foi.

Quel bonheur de retrouver l'asphalte parisien après ces mois d'absence ! Et les copains ! Il fallait répondre à mille questions. Ils voulaient tout savoir... Et Besnard de me

dire : « Tu les avais bien numérotés, tes abattis, puisque te voilà de retour !... »

Et le travail reprit à la Fédération, en attendant le retour de son secrétaire qui se morfondait dans sa prison.

Plusieurs groupes me demandèrent de faire le récit de notre voyage. D'autres l'avaient fait avant moi. Chazoff, qui représentait le syndicat du bijou, par exemple, mais il était resté trop peu de temps et n'avait vu que le côté face de la médaille...

Pendant mon séjour à Avesnes, j'avais fréquemment la nausée et mettais ça sur le compte du manque d'air, des mauvaises conditions de vie. Je décidai de voir un médecin qui m'apprit ce dont je me doutais un peu, que j'étais enceinte. Ma bonne camaraderie avec Chevalier s'était transformée, par suite de diverses circonstances, en camaraderie amoureuse et les résultats allaient se faire sentir.

Ayant lu Malthus, les journaux et les brochures de nos bons amis Jeanne et Eugène Humbert, les œuvres de Marestan et de G. Hardy, je pouvais recourir à l'avortement, ce qui m'aurait été très facile. Mais puisque cet enfant était là, je le garderai et je l'éleverai seule. C'était pour moi une immense joie et une grande expérience. L'avis du « père » m'importait peu, du reste ; il n'était pas libre et avait un enfant. Je n'avais pas l'intention de faire quoi que ce soit pour détruire ce ménage, bien qu'il allât plutôt mal. Mais ce n'était pas mon affaire. Du reste, par la suite, il s'accoutuma parfaitement de ma décision et nous sommes restés bons copains.

J'accouchai un samedi soir, alors que je me trouvais au cabaret du « Grenier Gringoire », chez Charles d'Avray en compagnie de plusieurs amis. Le vieux pianiste prenait sa retraite, de nombreux chansonniers étaient venus lui faire leurs adieux et la soirée s'éternisait.

Je voulais tenir le plus longtemps possible, mais les

douleurs se faisaient de plus en plus rapprochées et je me levai pour partir.

« Reste avec nous, disaient les copains...

— Je voudrais bien, mais je ne peux pas, il faut que j'aïlle mettre un enfant au monde ! »

Des grands cris de joie, et c'est en chantant qu'ils vinrent m'accompagner jusqu'à l'hôpital le plus proche : Lariboisière.

Sonia naquit le dimanche matin à cinq heures, dans la joie, car l'interne, un gai luron, ne cessait de plaisanter, et, malgré les douleurs, je ne voulais pas être en reste. Qu'elle était belle ma fille, et comme je l'aimais déjà !

Je quittai mon emploi à la Fédération et pris du travail à domicile, ce qui me permettait de m'occuper entièrement de l'enfant et de subvenir à nos besoins. Les camarades italiens m'aïdèrent beaucoup, avec leur journal.

Je continuais de militer, tout au plus, évitais-je d'emmener l'enfant dans les coups durs, mais c'est souvent que l'on vit dans les manifestations une petite fille aux cheveux blonds bouclés, perchée sur les épaules de mes camarades, qui, du reste, l'adoraient.

Elle n'avait que quelques mois lorsque nos amis Poncet et Clot furent assassinés à la Grange-aux-Belles. Je l'avais laissée endormie dans son petit lit, croyant m'absenter pour quelques minutes seulement, et j'ai bien failli ne pas revenir.

La lutte entre les « bolchos » et les anarcho-syndicalistes bat son plein. Ce 11 janvier 1924, il y a un meeting à la Grange-aux-Belles. Sonia dort sagement (en principe, elle fait sa nuit et jusqu'au petit jour ne donne aucune inquiétude, mais je la laisse rarement seule et pour peu de temps). Je vais y aller en curieuse, en voisine. On doit y traiter de l'anarcho-syndicalisme.

A l'entrée, je rencontre Bernard, secrétaire du syndicat

des gantiers. Il porte son grand chapeau noir et sa cape. Il n'est plus tout jeune, la soixantaine ? Impossible de le dire. A la tribune, le « capitaine » Treint déverse sa bile et attaque violemment les anarcho-syndicalistes.

Tout à coup une voix s'élève, venant du fond de la salle, près de l'estrade, une voix qu'on connaît bien...

« Vive l'anarcho-syndicalisme ! »

suivie presque aussitôt d'un appel au secours :

« A moi, les copains ! »

C'est Boudoux, un militant du SUB. Les jeunes gardes qui protègent l'estrade lui tombent dessus à bras raccourcis.

Suivie de Bernard, je fonce vers le lieu de la bagarre, bousculant ceux qui se trouvent sur notre passage. Nous nous retrouvons une quinzaine de camarades dans ce coin, et arrivons à dégager Boudoux. Avec les sièges des premiers rangs, dont nous avons chassé les occupants, nous faisons une barricade, et nous nous battons par-dessus, contre les jeunes gardes armés de matraques. Je suis venue les mains vides ; j'enlève ma ceinture de cuir, l'enroule autour de mon poignet et prends place dans la bagarre.

Près de moi, un grand gars vêtu de velours côtelé, portant casquette, joue des poings. J'aperçois Lecoin, Chevalier, d'autres visages connus.

Tout à coup, la voix de Treint ordonne aux jeunes gardes d'arrêter le combat.

« Arrêtez, cela suffit ! »

Les jeunes gardes s'écartent et, du podium, les balles partent et nous sifflent aux oreilles.

Dans la salle, c'est la panique, les gens fuient vers la sortie, ou se piétinent, les sièges sont brisés, les vitres aussi. Ce n'est pas beau à voir...

Dans notre coin, nous nous comptons. Une quinzaine environ. Certains copains sont allongés sur le sol. Tout à coup, Poncet, que nous appelions « le plombier », s'écroule

près de moi, le long du mur (insoumis, il vivait sous un nom d'emprunt, et je n'ai connu son véritable nom qu'après sa mort).

Je lui tapote la joue, croyant à un malaise.

« Mais May, je suis touché... »

Je ne vois rien. J'ouvre sa veste ; au-dessus de la ceinture, le sang coule... Il a deux balles dans le ventre. Puis il tombe sur le côté. On le transporte vite au dispensaire qui se trouve dans la cour, et, devant la gravité de son état on appelle l'ambulance de l'hôpital Saint-Louis, qui se trouve à deux pas. Il mourra dans la nuit.

Clot, ce grand garçon à casquette qui se trouvait près de moi pendant la bagarre, s'était élancé vers la tribune d'où partaient les coups de feu. Arrivé au pied de celle-ci, il s'écroule à son tour, tué d'une balle tirée de haut en bas, qui lui traverse la casquette et le crâne. Son corps sera enlevé par la police un peu plus tard.

D'autres camarades sont blessés. Charlot, le concierge de la salle C.G.T., de l'avenue Mathurin-Moreau, ancien charpentier en fer, qui boîte déjà à la suite d'un accident du travail, a une balle dans la cuisse. On évacue les blessés et ça discute dur sur ce qui vient de se passer.

A la faveur de la bousculade, et leur forfait accompli, T. et ses acolytes avaient quitté la salle. Celle-ci fut mise sous séquestre par la police accourue, Commissaire en tête.

Le lendemain, *l'Humanité* raconte les faits à sa façon et accuse les anarcho-syndicalistes d'être venus en force pour saboter la réunion et d'avoir utilisé contre eux des armes à feu. Malheureusement pour eux, on ne trouve de traces de balles que dans le coin où s'étaient regroupés nos camarades, d'après les résultats de l'enquête, et toutes à hauteur d'homme.

Nous sommes convoqués à quelques-uns à la P.J. (on essaye de me faire dire le nom ou les noms de ceux qui

ont tiré. Et pour cela tous les arguments sont employés). Ce n'est pas mon rôle de dénoncer qui que ce soit. Que le ou les coupables se dénoncent. Qu'ils aient le courage, ou que la police dont c'est le travail, les démasque. Il n'y a jamais eu d'arrestation, ni d'inculpation...

Je rencontrais un des tireurs presque chaque jour et le traitais d'assassin. Il ne bronchait pas, mais est-ce le remords ? Il me semblait que ses cheveux blanchissaient...

Les bolcheviks n'assassinent pas qu'en Russie !

Comble de cynisme, un délégué du P.C. alla trouver la famille Clot, présenta la chose à sa façon et le P.C. fit à Clot de magnifiques funérailles... après l'avoir assassiné ! Il fallait bien sauver la face !

Emma Goldman et Alexandre Berkman m'envoient un télégramme. Ils arrivent à Paris pour quelque temps et ils désirent vivement m'y rencontrer. Sur leur demande, je retiens une chambre pour Emma, place de la Sorbonne et pour Alexandre (que nous appelons tous Sacha), rue Royer-Collard près du Luxembourg.

Emma ne restera que quarante-huit heures, on l'attend en Angleterre pour une série de conférences. Sacha a beaucoup de travail. Il aimerait que je l'aide pendant quelques jours à la rédaction de ses Mémoires. Je me sens très à l'aise avec cet homme, bon, généreux, qui porte en lui les stigmates des quatorze années qu'il passa en prison.

Contrairement à ce que j'ai lu sur lui par la suite, sur son pessimisme qui l'aurait conduit au suicide, Sacha était d'un caractère enjoué, très agréable à vivre. Nous prenions fréquemment nos repas dans l'un ou l'autre restaurant en face de son hôtel, l'un russe, l'autre polonais. Il y venait des musiciens et des chanteurs russes qui agrémentaient nos repas. Et Sacha fredonnait les vieux airs qu'ils interprétaient.

Il reçut la visite d'un jeune chemisier russo-américain qui

se rendait en vacances en Israël. Ce fut l'occasion de réunir quelques camarades autour d'un bortch, dans un restaurant de la rue Racine ; Mollie, Senya, et Schwartzbard, qui tenait une petite échoppe de bijoutier-horloger boulevard de Belleville, se joignirent à nous.

Nous devisions gaiement en déjeunant, quand un groupe d'hommes pénétra bruyamment dans le restaurant ; leurs éclats de voix attiraient l'attention des consommateurs. Soudain Schwartzbard devint blême, il venait de reconnaître dans ce groupe l'ancien ataman d'Ukraine, Petlioura, auteur de nombreux et sanglants pogromes de juifs, qui s'illustra par d'innombrables meurtres, viols et pillages. Quinze membres de la famille de Schwartzbard avaient été pendus sur les ordres de Petlioura.

Il revint le lendemain au restaurant, armé cette fois ; c'est ainsi que le 25 mai, Petlioura tomba sous les balles de Schwartzbard qui venait de venger les siens.

Grièvement blessé, Petlioura fut transporté à l'hôpital de la Charité où il décéda dès son arrivée.

Schwartzbard passa devant les assises de Paris, le 18 octobre 1925, son procès dura une semaine. M^e Henri Torrès le défendit brillamment. Ce fut l'une des plus célèbres affaires judiciaires de l'époque.

De nombreuses personnalités témoignèrent en sa faveur, telles que Séverine, la comtesse de Noailles, Maxime Gorki, Joseph Kessel, le professeur Langevin, Victor Margueritte, qui tous firent le procès des pogromes et de Petlioura l'assassin.

Schwartzbard déclara alors à son procès :

« Je suis content d'avoir fait ce que j'ai fait, j'ai vengé mon peuple, j'ai tué un assassin ! »

Il fut acquitté.

VII

Mon Saint-Tropez à moi !

Emma Goldman et Alexandre Berkman (Sacha) vont désormais jouer un rôle important dans ma vie.

J'avais déjà, sans les connaître personnellement, une énorme admiration pour eux et je n'ignorais rien de leurs activités passées.

Mais il est bon que vous les connaissiez mieux.

Emma Goldman d'abord. C'était la fille de petits commerçants juifs. Elle était née en Russie en 1869 et fit ses études à Pétrograd.

En 1886, elle quitte la Russie pour rejoindre sa sœur en Amérique où elle débute comme ouvrière en confection.

A New York, elle se mêle rapidement au mouvement ouvrier, alors en pleine effervescence pour la journée de huit heures.

Elle rencontre des anarchistes, parmi lesquels un proscrit allemand Johan Most, militant très connu, excellent orateur qui, trouvant en Emma un terrain exceptionnel, se charge de son éducation révolutionnaire. Oratrice née, elle fait des tournées de conférences et lutte ardemment pour l'émancipation de la femme.

C'est alors qu'elle fit la connaissance d'Alexandre Berkman, Russe, comme elle, et devient sa compagne. En 1892,

May la réfractaire

lors du *lock-out* des Aciéries de Carnegie, à Pittsburg, elle se déclare solidaire du geste de son compagnon lorsque celui-ci tire et blesse Frick, le directeur des Aciéries, qui réduit à la misère des centaines de travailleurs.

Sacha Berkman est condamné pour ce geste à vingt-deux ans de prison. Il en sortira en 1906. Emma luttera pour sa libération pendant quatorze années.

Elle connaîtra à plusieurs reprises les cachots américains, car son énergie, son dynamisme inlassable pour la défense des droits humains, font d'elle une lutteuse de premier ordre. Elle collabora à divers journaux anarchistes : *Freiheit*, *The anarchist* et créa sa propre revue anarchiste *Mother Earth*.

Pendant la Première Guerre mondiale, elle lutte de toute son énergie contre le militarisme et l'entrée en guerre des Américains : elle connaît à nouveau la prison pour deux années.

Éclate la révolution russe qui apporte tous les espoirs aux révolutionnaires du monde entier. Sentiment généreux, mais dangereux pour le monde capitaliste : l'Amérique déporte plus de deux cents « agitateurs » vers leur pays d'origine. Emma Goldman et Alexandre Berkman sont du convoi pour la Russie.

Rapidement déçus par ce qui se passe dans leur pays : absence totale de liberté, réaction contre des révolutionnaires éprouvés, extermination des ouvriers et marins de Cronstadt, extermination des anarchistes, Emma et Alexandre quittent le pays avec beaucoup de difficultés. Emma entreprend des tournées de conférences à travers l'Europe et le Canada.

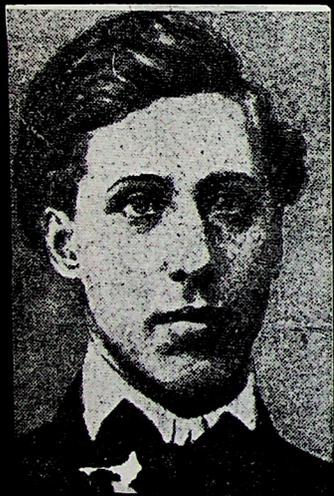
Nos deux amis se fixent à Saint-Tropez.

Alexandre Berkman est né à Wilno le 21 novembre 1870. Il arrive en Amérique à peu près en même temps qu'Emma.



A la MATERNELLE 1902
Châteaubriant
Avec Ernest

LE NANTES
LOIRE



4 - Louise Michel
5 - Gaston Rolland
6 - Emile Cottin
7 - Charles d'Avray

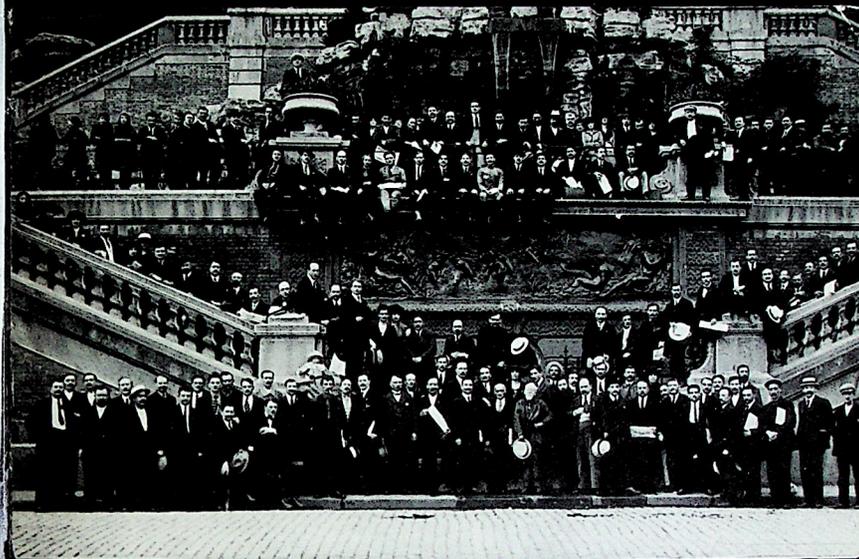
8 - Séverine
9 - Dragui
10 - May - en rentrant du Canada
11 - Sébastien Faure

12



12 - Le Libertaire 1921, à gauche Lecoin

13



13 - Le congrès de Saint-Etienne



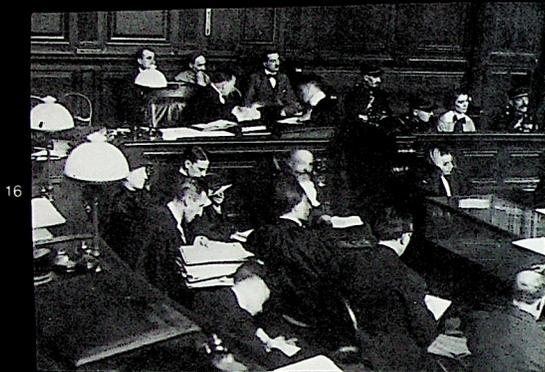
14

14 - Les disparus de Mourmansk (Lepett, Lefebvre, Vergeat, Toubine) 1921



15

15 - Nestor Makhno en 1922



16 - Le procès de Germaine Berton
 17 - Séance de travail à Moscou 1922-1923

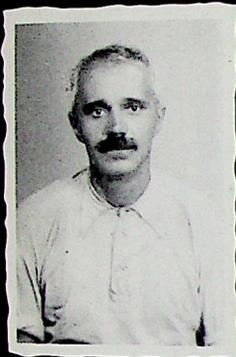


18 - Friquet, Fléchine, Mollie Steimer, Voline et sa famille 1924
 19 - Stein, Emma Goldman, Sacha Berkman, Mollie (May est à Melun)



20 - A la sortie de Melun, avec Sonia

21



...bravant les méchants, je me presse
rurer. » (BEAUMARCHAIS).

Le traité de Silesie glorieux, sans l'être

...rence des ambassadeurs a le
surgus seaires hier, au cour
elle a terminé ses travaux sur
de la Haute-Silésie. L'accord
tre les Allies, c'est-à-dire que
glaise a été adoptée.
us brièvement qu'on soutenai
s : Le Conseil de la S. D. N.
é de fixer une frontière ; il
cette frontière est acquise,
arrangements économiques,
ent être que proposés et non
la Pologne et à l'Allemagne
conventions et les conveni
nt être librement consenties
le traité de Versailles n'au
elles qu'à fixer une frontièr

UN ATTENTAT contre M. Myron Herrick ambassadeur des Etats-Unis

Un attentat qui rappelle la manière
des nihilistes russes a été commis hier
contre M. Myron Herrick, ambassadeur
des Etats-Unis à Paris. Fort heureuse-
ment, cette tentative d'assassinat con-
tre le grand ami de la France a échoué
et la « machine infernale » que des
maus criminelles avaient préparée à
son intention n'a fait que blesser légè-
rement quelqu'un de son personnel.

Voici dans quelles circonstances cet
attentat a été commis.
A 9 h. 12, un facteur apportait, com-
me chaque jour, le courrier à la chan-
cellerie de l'Ambassade, 5, rue de
Chaillot. Tous les pils et les paquets



23

24



25



26



27



28





29



30



33



34



31



32



35

29 - Viaud et Chalard
30 - Jeanne Humbert
31 - Eugène Bizeau
32 - Une brochette de militants : Faucier et Alice, René Boucher, Charles d'Avray, Georges Cochon, Rirette Maitrejean, Louis Lecoin et May Picqueray

33, 34, 35 - Collaboratrices au Réfractaire : Margot, Elisabeth, Anne, Christèle

May la réfractaire

Dès son arrivée, Berkman s'intègre aux milieux anarchistes de New York, composés surtout d'émigrés allemands et russes. Il suit les enseignements de John Most, très proche des idées de Kropotkine.

Puis il rencontre celle qui sera d'abord sa compagne, puis ensuite sa camarade de lutte, sa vie durant. Emma Goldman est juive et russe comme lui. Ils vivent en communauté avec Helen et Fedya (deux anarchistes). Ils se séparent de Most et adhèrent au groupe Autonomie.

On parle beaucoup de l'affaire de Homestead : le magnat de l'acier Carnegie a décidé de liquider l'organisation syndicale des Métaux à laquelle adhèrent plusieurs centaines d'ouvriers de l'usine. Puis de diminuer les salaires des ouvriers qualifiés. Les ouvriers n'acceptent pas ces brimades et se mettent en grève. Aussitôt Frick, le patron, décrète le *lock-out* et fait appel à la police qui lui envoie 300 policiers armés. Les ouvriers s'arment aussi ; quand les policiers approchent de l'usine, ils sont reçus par un feu nourri. Il y a de nombreux blessés de part et d'autre : sept morts chez les ouvriers, trois chez les policiers.

Emma et Sacha suivent cette affaire avec attention. En rentrant de son travail, Emma tend un journal à Berkman qui lit : des femmes enceintes jetées à la rue par les shérifs, des familles de grévistes expulsées... Ils se regardent et se comprennent : il faut faire quelque chose.

« Je dois aller à Homestead », dit Berkman.

Et ils se mettent en quête de l'argent nécessaire à l'achat d'une arme et du voyage.

8 000 gardes nationaux sont entrés dans Homestead. Des ouvriers sont poursuivis. La loi martiale est instaurée et 2 000 jaunes travaillent dans l'usine. Des 4 000 ouvriers qui y travaillaient précédemment, 800 seulement seront repris. Le syndicat est décimé.

Berkman réussit à pénétrer dans le bureau de Frick



36

37



38

et tire sur lui, ne le blesse que légèrement. Immédiatement saisi, Berkman est livré aux policiers.

Lorsque Berkman passe en jugement, il refuse l'aide d'un avocat et veut présenter lui-même sa « défense », qu'il transforme en accusation contre la société, contre l'exploitation du peuple. Les juges ne veulent pas l'entendre et le condamnent à vingt-deux ans de prison.

Il en passera quatorze au pénitencier de Pennsylvanie. Ce qu'il endurera durant ces quatorze années est indescriptible. Il sera libéré le 19 avril 1905 et retrouvera sa camarade Emma et quelques-uns de ses anciens compagnons de lutte, qui l'ont soutenu pendant ses longues journées de solitude.

A sa libération, il trouve les choses différentes de ce qu'elles étaient et l'un de ses bons amis lui explique :

« Nous sommes les mêmes qu'avant, simplement les années, l'expérience nous ont modifiés. L'anarchie s'est débarrassée des entraves des petits groupes d'autrefois. Elle a mûri et est devenue facteur de la vie générale de la société. La philosophie anarchiste est en train de pénétrer chaque aspect de la société. Même dans ce pays qui est socialement arriéré, le grand éveil se fait. Les graines que nous avons semées commencent à germer ; c'est un précieux encouragement à redoubler d'efforts... »

Et Berkman, revenant peu à peu à la vie, reprend sa lutte pour le bien-être du peuple.

Lorsque la révolution russe éclate, Berkman, Emma Goldman et environ deux cents ressortissants russes sont renvoyés en Russie. Ils y débarquent l'espoir au cœur, mais petit à petit, ils assistent à la faillite de la révolution ; ce sont leurs amis anarchistes, emprisonnés, envoyés en Sibérie, quand ils ne sont pas simplement fusillés. Ils sont les témoins de la révolte des ouvriers et marins de Cronstadt et de leur

massacre. Leur intervention près des maîtres du jour n'aboutit à rien. Ils quittent ce pays devenu si inhospitalier et se réfugient en Allemagne, puis en France où Berkman vit de sa plume et rédige ses Mémoires. Il meurt à Nice en 1936.

J'ai rencontré Sacha Berckman et Emma Goldman en 1922 à Berlin, je les ai fréquentés jusqu'à leur mort. Contrairement à ce que dit le traducteur des Mémoires d'Alexandre Berkman, qui le présente comme un « dirigeant anarchiste » (1), Sacha n'a jamais « capitulé politiquement », il a vécu en anarchiste jusqu'à sa mort. Le qualificatif de « rigoriste » est tout à fait gratuit ; quant à son « inefficacité », elle reste à prouver.

Ce qui est vrai, en revanche, c'est que son livre a été amputé d'un grand nombre de pages et que le paragraphe ci-dessous du traducteur est une appréciation absolument non fondée, contre laquelle les amis d'Alexandre ne peuvent que s'élever :

« La mythologie de ceux qui veulent faire pénétrer la conscience dans le prolétariat a des connotations trop évidentes pour nos esprits (dé) formés par la suspicion psychanalytique, pour qu'il soit nécessaire de s'étendre. C'est pourquoi la présente édition est allégée sans dommage de certaines répétitions concernant la Cause et de quelques lettres qui font double emploi avec celles qui figurent ici. Il ne s'agit pas d'enfermer Berkman une seconde fois dans un discours interprétatif. Disons simplement que ce livre est d'abord le récit de l'assouplissement progressif d'une carapace idéologique et caractérielle. A la fin de ses souvenirs, lorsqu'il est libéré, Berkman cesse de mettre une majuscule au mot peuple. »

Complètement aberrant !

(1) Cela n'existe pas.

Mais retrouvons-les tous les deux à Saint-Tropez.

Ils y avaient loué un petit mas perdu dans la verdure, à flanc de coteau, d'où la vue s'étendait sur tout le golfe et sur la côte jusqu'à Saint-Raphaël.

A cette époque, Saint-Tropez était à la fois un port de pêche et de commerce, les nombreuses « tartanes » aux voiles de couleur vive, qui remplissaient le port, faisaient le transport du sable (de Pampelonne), du sel (des îles d'Hyères) et du vin des côtes de Saint-Tropez et des environs.

Les « pointus » des pêcheurs déversaient chaque jour une pêche abondante qui se vendait à la criée au vieux marché au poisson.

C'était un petit village où il faisait bon vivre, en toute simplicité.

En dehors des Tropicains, une calme clientèle anglaise y faisait une courte apparition, l'hiver. L'unique hôtel sur le port, n'étant pas suffisamment confortable à leur goût, ils logeaient à Beauvallon ou à la Croix-Valmer.

Un yacht venait de temps à autre jeter l'ancre dans le port : celui de Vanel, ou du prince de Ligne, c'était à peu près tout.

Des peintres : Dunoyer de Segonzac, Luce, Manguin, Signac.

Des écrivains : Colette à *La Treille muscate*, Lichtenberger, Vildrac, Joseph Kessel, etc.

Des cinéastes : René Clair, Valentin, quelques artistes y venaient passer les mois d'hiver.

Paul Poiret y faisait provision de couleurs pour ses robes.

On était loin, alors, de cette chienlit qui a fait de ce petit port adorable, un des plus grands bordels de France !

Trois Américains : Barry Jackson, Arthur Leonard Ross et Marck Dix, venus passer quelques jours à Saint-Tropez chez Emma et Sacha, leur firent cadeau de 3 000 dollars

pour l'achat du mas, que l'on baptisa « Bon Esprit », afin que ces éternels errants, ceux de « nowhere », comme on les appelait, puissent posséder un toit où venir se reposer, se réfugier.

Emma, ayant entrepris de publier ses Mémoires, mit en route son *Living my life* et me demanda de collaborer avec elle et une de ses amies et de dactylographier ses manuscrits.

C'était passionnant de travailler en sa compagnie, malgré son caractère difficile ; la vie de cette femme, de cette militante du féminisme, de l'antimilitarisme et de l'anarchisme, était vraiment exceptionnelle et combien enrichissante.

Ce travail dura six mois. Sacha Berkman revit tout ce travail, apportant diverses modifications ou corrections.

De nombreux amis venaient leur rendre visite : Eugène O'Neill, Upton Saint Clair, Rebecca West, Frank Harris, Eleanor Fitzgerald...

C'est ainsi que je vis un jour débarquer mes amis Mollie et Senya.

Mollie et Senya, qui avaient monté un studio d'art photographique à Paris, étaient invités à venir passer leurs « vacances » à « Bon Esprit ». A cette occasion je leur demandai de passer chez ma concierge et de m'apporter le courrier qui pouvait s'y trouver.

J'ouvre une parenthèse pour dire que le camarade prisonnier à Melun me retournait, après lecture, les livres que je lui faisais parvenir directement de l'éditeur. Et, avec quelques lettres et journaux, se trouvait un paquet de bouquins provenant de la prison, remis par un « sortant » de la centrale de Melun.

Je pris connaissance du tout et rangeai ces livres, qui n'avaient rien de suspect, sur la commode de ma chambre.

Or, un matin, au petit jour, deux policiers en civil se présentèrent pour une perquisition ; cela me concernait per-

sonnellement. Ils me parlèrent des fameux bouquins, si je les avais bien reçus ? etc. Leur désignant ceux-ci sur ma commode, ils se précipitèrent sur l'un d'eux, une grammaire anglaise cartonnée, et fous de joie, me le mirent sous le nez :

« Savez-vous ce que vous possédez là ? Un trésor ! Un vrai trésor ! »

Abasourdie, je leur répondis, l'air blagueur :

« Vraiment, j'ignorais posséder un trésor, mais en quoi consiste-t-il ? »

Ils ne voulurent pas dévoiler « le secret », car c'en était un, en effet.

M'ayant montré le mandat d'amener me concernant, je dus les suivre jusqu'à Marseille, où, après visite à la préfecture, je fus écrouée à la prison des Présentines, un ancien couvent vermineux et sinistre.

J'y passai plusieurs jours dans une salle commune, au milieu de femmes de toutes conditions, de tous âges... Immédiatement le bruit courut : « c'est une politique », que les femmes traduisirent immédiatement par « c'est une espionne ! »

Et certaines me le jetèrent à la face, d'un air de patriotes offensées. Cela m'était parfaitement égal. Du reste, j'ignorais pourquoi j'étais là. Après tout, j'étais peut-être une espionne !

Que de sentiments contradictoires se font jour dans ce milieu de déshéritées, de malheureuses ! Fraternité, entr'aide, mais aussi méchanceté, peut-être due à leur incarcération, celle-ci n'ayant jamais amélioré qui que ce soit.

On nous avait donné des sacs de haricots secs à trier, haricots qui étaient destinés à notre ordinaire. Nous étions deux par sac, et devions faire le travail en silence. Une sorte de mégère, juchée devant un bureau surélevé de quelques marches, nous fliquait : « Une telle, taisez-vous ou je vous

flanque une punition », une sorte de litanie créée d'une voix aiguë qui vous portait sur les nerfs.

D'un olin d'œil, je montrai à ma collaboratrice les haricots dont les trois quarts étaient à jeter. Nous devions mettre les bons dans un autre sac, il y en avait si peu que le travail n'avancait pas.

A quelques pas de moi se trouvait une pauvre femme à l'air hébété, qui piochait elle aussi dans les haricots ; elle était en butte aux tracasseries de quelques filles. On m'avait raconté son histoire : elle venait du Nord ; sa fille, âgée d'une quinzaine d'années, s'était enfuie de la maison, elle se trouvait, disait-elle à Marseille, et elle venait la chercher, croyant la trouver aussi facilement que dans son petit village. Ayant dépensé ses quelques sous, elle dormait sur un banc, les agents l'avaient ramassée, puis relâchée, à plusieurs reprises. Elle était en prison pour vagabondage.

Non seulement la pauvre femme avait l'air hébété, mais semblait être atteinte de la maladie du sommeil. Sa tête tombait sur sa poitrine à chaque instant. Une belle cible pour distraire quelques garces.

De ma place, je voyais le manège. L'une la pinçait, l'autre lui tirait les cheveux, arrachait ses vêtements, tout ça en douce, sans avoir l'air d'y toucher. Et elles m'agaçaient ! Excédée, je leur crie :

« Mais fichez-lui la paix ! »

Une des filles se lève pour me frapper, mais je la devance et lui flanque deux claques bien sonores.

« Garce ! Tu ne l'as pas volé ! »

Brouhaha ! Coups de sifflet de madame flic, on nous emmène, la fille et moi, en cellule (pas ensemble, heureusement !) et le lendemain nous passons au prétoire, devant le directeur qui nous donne à chacune quatre jours de mitard, où l'on nous conduisit immédiatement.

Il était aussi inconfortable que celui d'Avesnes, avec en

plus des punaises... ah ! les punaises de Marseille ! grasses, énormes, pouah !

Je ne restai qu'un jour et demi au mitard, deux inspecteurs venaient de Paris me chercher pour m'emmener à la prison de Melun, pas la centrale, bien sûr, mais la prison de la ville. Ils me trouvèrent dans un drôle d'état. On me permit de me laver et de me changer. Ma valise fut vite faite.

J'avais bonne mine en prenant le train, menottes aux poignets comme une grande criminelle et les gens qui me reluquaient devaient se dire :

« Qu'a-t-elle bien pu commettre d'important pour être enchaînée ainsi ? »

J'étais tombée sur des inspecteurs ayant quelques notions de sociabilité, qui m'enlevèrent les menottes contre promesse de ne pas chercher à m'évader. Puis nous partageâmes un repas froid, mais bien appétissant qu'ils avaient apporté et qui changeait du menu des Présentines.

Ils me conseillèrent ensuite de m'installer pour dormir (nous avons un compartiment réservé pour trois). Je m'allongeai sur l'une des banquettes, pas plus rassurée que cela. L'un des hommes se cala « pour dormir un peu », le second monta la garde !

Je n'avais pas fermé l'œil au mitard, à cause des punaises, j'avais sommeil et, malgré ma méfiance, je m'endormis.

En arrivant à la prison de Melun, et après les formalités d'usage, mes compagnons de route me souhaitèrent bonne chance (merci, messieurs !) et me recommandèrent à la gardienne chef, une Corse comme eux, qui me conduisit à ma cellule, après avoir parcouru de longs couloirs déserts.

Ce sera désormais mon chez moi, j'y serai seule, étant au « secret ». Mais je ne déteste pas la solitude...

Ma cellule est assez grande, éclairée par une fenêtre à barreaux ; le mobilier est très sommaire : un lit de fer

accroché au mur que je ne devrai déplier que pour me coucher ; une tablette, un tabouret maintenus au mur par une chaîne, une cuvette et un pot à eau sur l'étagère. Un water rudimentaire. Quel univers !

La gardienne ferme la lourde porte et me laisse seule avec mes pensées. Des cellules voisines me parviennent un chuchotement presque inaudible. Je défais mes quelques vêtements, l'installation est vite faite. Puis je tourne dans ma « cage », aller-retour, aller-retour.

A midi, j'entends du bruit dans le couloir. C'est le déjeuner que l'on trimballe dans un chariot poussé par des prisonnières. On ouvre le guichet. Je dois tendre ma gamelle que l'on remplit d'une louche de liquide peu appétissant. On me passe un morceau de pain qui date de plusieurs jours. C'est tout ! J'ai faim, mais le menu n'est guère engageant. Je goûte à cette soupe. Non, décidément, ça ne passe pas ! Je la verse dans les waters. Je grignote mon bout de pain.

L'après-midi, j'entends les femmes en sabots que l'on conduit à la promenade. On vient me chercher, mais seule. Je dois enfiler sur ma tête une cagoule taillée dans un tissu rugueux, deux trous pour que je puisse me diriger. Je dois avoir bonne mine ! Je devrai enfiler cette coquetterie chaque fois que je quitterai ma cellule. Obligatoirement !

La cour a quelques mètres carrés, entourés de hauts murs. Pour me détendre, je fais le tour en courant et quelques mouvements de gymnastique. Je respire à pleins poumons. La récréation est courte, quinze minutes à peine. Et c'est le retour.

J'aperçois quelques silhouettes que l'on pousse dans les cellules. Elles sont fagotées comme des paysannes du Moyen Age...

Le soir, nouveaux bruits dans le couloir, c'est le souper : même cérémonie, la soupe ne paraît pas meilleure. J'y

trouve quelques haricots mal cuits, que je mange du bout des dents. Pourtant, il faudra bien m'habituer à ce régime...

Il est vrai qu'on peut acheter à la cantine quelques produits, sans dépasser un certain chiffre. Pour demain, je prendrai un peu de beurre, du chocolat et un hareng saur.

La cloche sonne, lugubre, c'est l'heure de dormir. Elle sonnera aussi très tôt, pour le réveil. Je n'ai pas sommeil, mais je peux allonger mon corps sur ma paillasse, à peu près propre. On y a joint deux draps rugueux et une couverture. Dans les coutures, j'aperçois des cadavres de poux qui ont perdu la vie au cours de la désinfection.

Le silence est pesant. La nuit n'est pas encore tombée. Je regarde mon petit coin de ciel et me perds dans mes pensées. Pourquoi suis-je ici ? Enterrée vivante ; je n'ai rien fait pour cela ! Et pour combien de temps ? Pourquoi A.B. m'a-t-il joué ce tour ? Ce n'était qu'un camarade et je l'ai assisté de mon mieux. Qu'y a-t-il de si important dans le livre prêté et rendu ? Quand le saurai-je ? Ce matin, j'ai remis une lettre pour Suzanne Lévy, mon amie et avocate, lui demandant de vouloir bien m'assister. Quand pourra-t-elle me rendre visite ?

Je ne peux fermer l'œil, trop de choses me passent par la tête. Je ronge mon frein, et... les heures passent. La cloche sonne déjà ! Une nouvelle journée va commencer.

Les wagonnets roulent dans le couloir apportant une infâme mixture baptisée café. C'est chaud et s'avale avec plaisir.

Au bout d'une semaine, je reçois la visite de mon avocate et traverse les couloirs, toujours affublée de mon masque — que j'enlève en entrant dans la pièce qui nous est réservée. Nous sommes seules et allons pouvoir parler librement. Suzanne a fait vite, elle a déjà vu mon dossier, et, par chance, le juge d'instruction nommé est un camarade

de stage de Suzanne. Il nous recevra bientôt. Elle me dit que le papier inclus dans la couverture du livre est le Code Afno, code secret du Ministère de la Guerre. Pas moins !

Suzanne m'apporte des journaux relatant l'affaire, avec ma photo en première page, que je parcours très vite, et aussi des nouvelles de quelques camarades qui s'inquiètent de moi : Emma, Sacha, d'autres... L'affaire sera assez longue. Il me faudra patienter. Mais Suzanne me sait courageuse...

Et la vie continue, monotone... Je lis, je réponds aux lettres reçues. Des nouvelles de ma petite : elle va bien et me croit à l'hôpital. Le cœur serré, je lis et relis cette lettre où ma petite a posé ses petites lèvres. Des copains, je reçois des encouragements, des reproches... De ma famille aussi qui parle de déshonneur !... Je suis furieuse ! Ils ne comprennent pas que je n'ai rien fait de répréhensible et que je suis quand même en prison. C'est bien ce qui m'enrage. Jouer et perdre, c'est autre chose !

Dehors, on affabule ! un mouchard m'a vue à Wiesbaden (où je n'ai jamais mis les pieds). J'ai essayé de négocier le code secret avec l'Allemagne... etc. On doit envoyer des commissions rogatoires, vérifier mon emploi du temps, jour après jour, depuis le moment où j'ai reçu ce livre.

Je suis convoquée chez le juge, qui se révèle être un type compréhensif, nous parlons librement, sans gêne aucune, il me raconte l'histoire de bout en bout. On sait déjà que A.B., travaillant dans l'imprimerie de la Centrale, a inclus le code dans le cartonnage du livre. Dans quel but ? On n'en sait rien encore ! Il ne m'a pas prévenue, ne voulant pas me compromettre. Bravo ! c'est réussi ! Et si j'avais été au courant, qu'aurais-je fait du code ? L'aurais-je caché ? détruit ? C'est là qu'il y aurait eu doute...

Comment a-t-on découvert la fuite du code ? Par un copain de prison et de travail qui, lors d'une visite administrative a eu ces bonnes paroles :

« Ici on fait entrer et sortir tout ce qu'on veut ! »

Cela a mis la puce à l'oreille du contrôleur qui, après recherches a découvert plusieurs anomalies. Le tabassage et le mitard pour les imprimeurs ont fait le reste. Ce bluffeur-mouchard était le fameux Serge de Lenz, cambrioleur mondain, qui, pendant l'Occupation, dirigeait une officine de torture sur les Champs-Élysées et s'est fait abattre à la Libération. Beau personnage !

Le juge m'affirme qu'il me croit innocente, hors du coup, et que je serai libérée dès que les résultats des commissions rogatoires seront connus.

Je passerai tout l'hiver dans ce cachot très peu chauffé. C'est long, et le moral n'est pas au beau fixe tous les jours. Parfois la nuit on entend des cris, des gémissements, des coups dans la porte. Des malheureuses qui n'en peuvent plus ! Des bruits de clefs, de bousculade dans le couloir, on descend la ou les récalcitrantes au mitard. Ici, le calme doit régner, on doit souffrir en silence !

J'ai connu le mitard de Marseille, ils se ressemblent tous : un trou infect, dégageant une odeur insupportable où l'on souffre du froid, de la faim, de la solitude et parfois des coups. Pas d'eau dans la toilette, par de *waters*. La dégradation humaine dans toute sa splendeur. Et nous sommes dans un pays civilisé, au XX^e siècle ! Quelle honte !

Les gardiennes ont perdu toute féminité. Elles représentent tout ce qui est laid, bête et méchant ; visqueuses et prétentieuses.

Le dimanche, les prisonnières, suivant leur religion, peuvent assister aux offices. Elles sont séparées par une cloison. Certaines y vont simplement pour rompre la monotonie des jours.

Le menu du dimanche est amélioré : bouillon avec viande. Je n'ai jamais eu la chance d'en connaître le goût. Du nerf, du gras, de l'os, de viande point. Celle de la can-

tine est infecte, comme tout ce qui s'y vend. C'est l'exploitation honteuse dans tous les domaines : le beurre est rance et c'est encore ce qu'il y a de mieux avec la sardine, le hareng et le chocolat. Le pain lui-même est de mauvaise qualité.

Dans les lentilles, il y a des pierres en majorité ; les haricots, véreux pour la plupart, sentent la naphthaline !

Un jour, dans mon paquet de beurre, j'ai trouvé un papier me donnant rendez-vous dans un bon restaurant, à une date indéterminée. Il vient du cantinier, un ancien maire de X, dans la région parisienne, qui a tué, pour une question d'argent, sa maîtresse, la belle Gaby, dans sa cave, à coups de maillet. Laisée pour morte, la malheureuse, seulement blessée, s'est traînée pendant des jours jusqu'à une grille d'égout où on la découvrit, le visage, le corps en partie rongés par les rats. Elle eut la force de dénoncer son assassin avant de mourir. Il est là pour cinq ans. Ecœurée, j'ai jeté mon beurre dans les *waters*.

Pour Noël, la gardienne me remit un petit paquet contenant quelques fruits confits et marrons glacés.

« Il vient, me dit-elle, d'un gardien qui désirait conserver l'anonymat. »

Je n'ai jamais su son nom. Peut-être était-ce un sympathisant ? Ce geste m'a beaucoup touchée.

Un jour, je reçus la visiteuse chargée de remonter le moral aux détenues et de les catéchiser. Je lui dis que mon moral était excellent, ma conscience en paix, que je n'avais besoin d'aucun secours, surtout pas celui de la religion car j'étais athée. Elle fit une bouche en cul de poule, et, furieuse, claqua la porte. Je l'entendis dire :

« C'est une sauvagerie ! Mais oui, Madame ! »

Une autre visite, celle-là au parloir, c'est une amie de longue date, Sonia et ma petite fille. Je cours jusqu'à la cage

grillagée où j'aperçois mes visiteuses. Mon cœur bat la chamade :

« Maman, tu es malade, quand rentres-tu à la maison ? »

Le grillage m'empêche de la serrer sur mon cœur. J'échange quelques phrases avec mon amie, la gorge serrée, les mots ont du mal à sortir, les larmes inondent mon visage. Il y a tant de bruit, on s'entend à peine. La surveillante va et vient entre les deux grillages ; mes voisines crient très fort. Et la visite est déjà terminée. Ma fillette m'envoie des baisers. Je lui souris :

« A bientôt ma chérie ! »

Je reviens vers ma cellule en titubant, la tête perdue et m'écroule sur le sol, ivre de douleur...

Mon avocate vient me voir à plusieurs reprises ; elle me tient au courant des progrès de l'enquête. C'est le rayon de soleil. Elle m'apporte la vie du dehors, du mouvement, des copains ; des journaux, des livres. Des quelques amis qui ne m'oublient pas. Je sortirai bientôt ! Si c'était vrai !

C'est aussi l'avis du juge qui me convoque pour la deuxième fois. L'affaire avance et ce n'est plus maintenant qu'une question de quelques jours avant le non-lieu.

Ce jour arrive enfin !

« Ramassez vos affaires, vous allez sortir ! »

Je descends les marches quatre à quatre, n'osant croire à cette bonne nouvelle. Les formalités, le vestiaire et nous nous dirigeons vers la grande porte qui s'ouvre sur la liberté. Le grand air me fouette le visage. Je ne suis pas très solide sur mes jambes.

Tout près, un coiffeur : j'entre dans la boutique avec mon baluchon. Le coiffeur me regarde, ahuri, il sait d'où je viens, mais ne me pose pas de questions. Je lui en sais gré. Je me regarde dans la glace, je suis pâle, les traits tirés, j'ai perdu sûrement quelques kilos.

Bien coiffée, je me sens mieux, je me dirige vers la gare.

La tête me tourne un peu. Paris ! l'autobus... et j'arrive chez mon amie Sonia. Ma petite me saute au cou. J'ai du mal à réaliser. Le cauchemar est terminé...

Après quelques jours, je rentre chez moi, des lettres amicales m'attendent d'Emma et de Sacha, d'autres moins fraternelles ! Une lettre retient mon attention, elle vient de Chine. C'était François qui me demandait de venir à Saint-Tropez, il y serait dans quelques jours. Il avait trouvé un appartement donnant sur la mer ; je pourrais m'y installer avec ma petite Sonia.

Ecœurée par ce que je venais de vivre, je décidai d'accepter ce havre de calme et de repos qui m'était offert. Comment j'avais fait la connaissance de François est une histoire toute simple :

Avec mes bons amis Emma et Sacha, il nous arrivait parfois, le soir, d'aller faire un « tour en ville », ce qui signifiait aller prendre un verre au *Café de Paris*, sur le port, principal café de Saint-Tropez, à l'époque, où se retrouvait le gratin du pays : notaires, commerçants, agents immobiliers, voyageurs de commerce de passage...

Deux autres lieux de rencontre avaient notre préférence : *Le Café du Phare*, chez Meloni, près de la jetée, fréquenté par les pêcheurs et leur famille, qui venaient prendre le frais. Des jeunes, aux accents d'un vieux piano mécanique, que l'on remontait à la manivelle, dansaient jivas et valse sur des airs anciens et connus de tous.

Le concurrent de Meloni, c'était Palmyre qui tenait un bistrot enfumé au pied de la citadelle. Autour d'une piste cimentée, grande comme un mouchoir de poche, des tables et des bancs accueillaient les couples qui venaient, après le travail, se distraire et flirter un brin. Il y faisait frais et bon, c'était bien agréable d'y déguster le pastis ou un verre de vin rosé de Saint-Tropez, en écoutant le parler chantant des Tropéziens.

Les joueurs de boules, eux, se donnaient rendez-vous sur la magnifique place des Lices, garnie de platanes centenaires.

Je crois que c'est chez Meloni que je rencontrai François, beau garçon à la démarche chaloupée de ceux qui vivent sur la mer. Son père conduisait une tartane de Saint-Tropez à Nice et sur tout le littoral. Lui, avait préféré le « long cours » et avait parcouru toutes les mers.

Saint-Tropez est une pépinière de commandants de la marine marchande qui, chaque fois qu'ils en ont l'occasion, parrainent les jeunes attirés par les longs voyages. C'est ce qui était arrivé, à François.

Il m'avait invitée à danser une fois, plusieurs fois, histoire de faire connaissance. Il me parlait avec chaleur de ses voyages, de la Chine, du Japon, des Iles et voulait tout savoir sur moi, sur mes amis. Ses séjours à Saint-Tropez étaient assez brefs, une semaine, deux, puis il repartait pour Marseille et les pays enchanteurs.

En prison (comment l'avait-il su ?) je reçus plusieurs lettres, toutes simples, mais chaleureuses, un petit paquet de robes pour Sonia, qu'il avait achetées en Chine, aux Indes, qu'importe ! J'en fus profondément touchée. Seul celui ou celle qui a connu la solitude de la prison peut comprendre la joie, l'émotion que peut provoquer le moindre signe venant de l'extérieur.

Ces courtes lettres, simples et sincères comparées à l'attitude de certains camarades anarchistes qui m'avaient critiquée et blâmée, sans savoir exactement de quoi il s'agissait, firent que ma décision fut vite prise : j'emballai mes vêtements, mes livres et, après une dernière visite à mon amie Sonia et quelques au revoir, je pris le train pour Saint-Tropez, où François, qui m'attendait, me reçut à bras ouverts.

J'ignorais où se trouvaient mes amis Emma et Sacha,

Bon Esprit était fermée ; je leur laissai donc un message leur apprenant ma venue, qu'ils trouveraient à leur retour.

Si François avait été chaleureux et son père sympathique, je dois dire que les premiers contacts avec ma « belle-famille », c'est-à-dire la mère et la sœur, furent plutôt froids.

Ces deux femmes ne me voyaient pas venir d'un bon œil m'installer dans leur vie. Le vieux préjugé de « l'étrangère » était encore tenace.

Ces deux femmes menaient leur barque avec grande autorité et pensaient pouvoir me diriger à leur guise.

J'étais peinée et déçue, mais bien décidée à ne pas me laisser faire. Et pourtant, par attachement pour François, un peu par lâcheté, cela dura... Si parfois j'avais droit à des sourires doucereux, je savais qu'au fond d'elles-mêmes elles ne m'aimaient pas et j'en eus des preuves quasi journalières.

François décida de quitter le long cours pour faire la pêche. Il avait économisé, il achèterait un bateau, des filets, etc... serait son maître. Nous serions heureux tous les trois !

Il déchantait vite, les économies n'existaient plus. Il fallait trouver du travail.

Je ne connaissais personne à Saint-Tropez susceptible de m'en donner. Et puis, j'étais « l'étrangère ».

Heureusement, c'était la saison des champignons. Nous partions chaque matin, notre panier au bras, et faisons la « chasse aux champignons » à travers les magnifiques collines d'alors. Nous étions gais, heureux, malgré les circonstances peu favorables de nos débuts : à midi nous déjeunions d'un sandwich et buvions l'eau du ruisseau... Le soir, nous portions aux commerçants notre récolte du jour, ce qui nous permettait d'acheter ce dont nous avions besoin. Cela dura quelque temps. Nous vivotions.

J'avais posé ma candidature pour un emploi dans une banque anglaise qui venait d'ouvrir ses portes, mais sans grand espoir, car deux hommes du pays briguaient égale-

ment cet emploi. Ma chance fut de connaître l'anglais : le directeur et les « postulants », eux, l'ignoraient. « L'étrangère » l'avait emporté. Ce fut l'objet des conversations dans tout le pays.

François avait acheté, à crédit, un bateau sans moteur, des filets, et commença sa pêche. La situation s'améliorait. Je revoyais Sacha et Emma à chacun de leur séjour.

Cette « affaire » et l'attitude de certains camarades m'avaient blessée profondément. Saint-Tropez était un havre de paix. Cette vie simple et tranquille me remettait doucement et je retrouvais mon équilibre. Les clients de la banque, en partie étrangers, étaient agréables. Je fis connaissance de gens qui devinrent des amis : Marcel Olivier, René Clair, Joseph Kessel, etc...

Chaque matin, je devais, comme toute femme de pêcheur, aller au marché vendre aux poissonniers le produit de la pêche, ce qui se faisait aux enchères. Au début, connaissant mal le poisson, je me faisais rouler sur les prix, mais j'appris très vite. Ensuite, après une bonne toilette, je me rendais à la banque. Sonia allait à l'école des petits.

Puis Lucien vint au monde ! François était heureux et tout fier d'avoir un fils... et moi aussi !

René Clair fut son « parrain ».

Une bonne et brave Piémontaise prenait soin du bébé pendant mes heures de travail.

La vie se déroulait, calme, avec ses bons et mauvais jours.

Puis la maison-mère ferma la succursale de Saint-Tropez.

Le produit de la pêche servait à payer les factures du matériel de pêche. Qu'allais-je faire ?

René Clair, Valentin, un client de la banque, m'offrirent un magasin d'alimentation. Je n'avais guère de dispositions pour ce genre d'occupation, mais que faire et comment refuser ce qui m'était si gentiment offert ?

Le commerce marchait assez bien, mais nombreux étaient les clients qui prenaient à crédit, pêcheurs et autres familles nombreuses à qui je ne savais pas refuser (ce qui fit dire à Bronja Clair que j'étais l'Armée du Salut !)

Je me laissais attendrir et ce fut bientôt l'impossibilité de faire face et de payer les factures. Je ne pouvais pas faire appel à mes amis, j'étais gênée terriblement. Alors ce fut la fin de la boutique ! Et aussi de notre ménage !

Trop de choses nous séparaient : les goûts, la façon de voir la vie, cette vie casanière qui me pesait après avoir vécu une vie de militante. François ne voulait pas entendre parler de politique. Les conflits ouverts ou larvés avec la belle famille avaient dégradé notre union. A cela s'ajoutait la faillite de la boutique dont je devais assurer seule la responsabilité. Tout cela fut cause de notre séparation qui fut assez pénible, surtout pour le père et le fils.

Nous étions convenus toutefois qu'il le verrait quand il le voudrait et que notre séparation se ferait sans haine.

Et il fallait repartir à zéro : deux enfants à nourrir, pas de travail.

Un magnifique hôtel, *Le Latitude 43*, venait d'être construit. Une merveille de luxe et de confort, destiné à une clientèle de choix. Le directeur, neveu du roi du canon : Zaharoff, l'offrit à sa femme pour un quelconque anniversaire !

Je posai ma candidature et fus engagée comme secrétaire de la réception.

La plupart du personnel (hors la cuisine et les chambres) et la maîtrise était russe. Le prince Obolenski, issu d'une des plus vieilles familles aristocratiques, qu'il était beau et quelle prestance dans son bel uniforme de garçon d'ascenseur ! Merejkovski, maître d'hôtel et prince également, grand ami de Jeff Kessel ! Un petit baron insolent et prétentieux, garçon de piscine ; les caissières se nommaient

Denikine et Wrangel... Beaucoup d'autres noms illustres du temps des tsars... et la secrétaire de réception, l'anarchiste May Picqueray, amie de Makhno !

Une partie du personnel (cuisine et chambres) prenait ses repas à l'office ; le reste du personnel avait également sa salle de repas. Inutile de dire que ceux-ci étaient parfois fort animés. Nous parlions révolution, Makhno ; ils détestaient les bolcheviks, naturellement, qui les avaient dépouillés.

En pleine saison, alors que l'hôtel archi-complet refusait du monde, une grève fut déclenchée. Je n'avais pas été mise au courant et encore moins consultée. J'ignorais donc le motif de cette grève, mouvement qui était parti des cuisines. J'appris par la suite que le personnel était en majorité communiste et que la grève était prévue depuis l'ouverture de l'hôtel.

Le directeur ne voulut absolument pas discuter et ce fut le *lock-out* complet et sans rémission.

A nouveau chômeuse !

Une machine à écrire portative, que je m'étais offerte fut mon sauveur. J'offris mes services aux estivants, qui se faisaient plus nombreux. Je mis une annonce dans les agences. J'allais à domicile, sur les yachts qui, maintenant, envahissaient le port. Je tapais le courrier de ces messieurs et dames.

Joseph Kessel, qui écrivait alors *Macao, enfer du jeu*, me faisait travailler presque chaque soir, jusqu'à une heure parfois avancée, ce qui lui permettait de faire des sorties en mer avec ses amis dans la journée.

Jeff, comme nous l'appelions entre nous, était un type charmant, nos contacts étaient très cordiaux, mais ses beuveries, hélas ! étaient d'une ampleur inimaginable ! Quand il lui arrivait de faire une visite dans un café et qu'il était en « humeur », il vidait facilement une bouteille de

vodka. Puis il lançait tout ce qui lui tombait sous la main, verres, bouteilles, dans les glaces, brisait les tables, les chaises, laissait le café dans un état lamentable.

Comme on le connaissait, cela se terminait toujours à peu près de la même façon : il passait le lendemain régler la casse, ou il m'envoyait chercher la facture. Et, de toute évidence, il présentait ses excuses.

A Paris, j'ai continué à travailler pour lui à son domicile, Porte Dauphine, et n'ai cessé ma collaboration que pendant la guerre d'Espagne, alors qu'il y allait en reportage et que je me dirigeais vers d'autres occupations.

Rejetée par le monde des pêcheurs pour avoir quitté l'un des siens, je m'étais fait des relations dans d'autres domaines. Par exemple, j'avais fait la connaissance du directeur du journal *L'Echo du Littoral et du Var* et de son épouse ; nous nous voyions souvent et il m'avait demandé d'écrire des échos que j'envoyais régulièrement au journal. C'était pour moi une source de revenus appréciable.

Mes amis Emma et Sacha m'avaient conseillé de revenir à Paris. En attendant que je prenne cette décision, ils me recevaient fréquemment à *Bon Esprit*, où je rencontrais leurs amis, américains surtout, des écrivains, des peintres, des sculpteurs, des militants.

Parmi eux, Fernando Gualdi, sculpteur à l'atelier de Bosc, était considéré par le commissaire de police comme un « anarchiste pouvant être dangereux » ; il avait une dent contre lui, on ne sait pour quelle raison, et était décidé à s'en débarrasser. Il s'arrangea pour obtenir son expulsion.

Tous les artistes et écrivains de Saint-Tropez, qui l'estimaient bien, rédigèrent une pétition protestant contre cette expulsion — sans motif valable — de l'un des leurs.

Je fus chargée d'aller la porter à Draguignan, au préfet du

Var. Une antiquaire m'y emmenait en voiture et il s'en fallut de peu qu'on n'y arrivât point.

Cette voiture s'ouvrait de l'intérieur, par une courroie. Dans un virage trop brusque, je fus déportée et mon coude accrocha cette courroie. La porte s'ouvrit et je fis quelques tonneaux sur la route, avant de me retrouver assise dans la poussière et le goudron, qui fondait sous la chaleur de l'été.

Des gens qui travaillaient dans les vignes et avaient assisté à l'accident, sans en comprendre la raison, vinrent me relever. Je remuai jambes et bras. Il n'y avait rien de cassé, mais j'étais couverte d'ecchymoses et mes vêtements étaient en piteux état : chemisier et jupe blanche avaient perdu de leur éclat.

Ma compagne de route s'était arrêtée quelque dizaine de mètres plus loin, et, me croyant morte, restait figée sur son siège, n'osant se retourner. Elle fut rassurée en me voyant et remit le moteur en marche.

En arrivant à Draguignan, j'entrai chez le premier pharmacien venu, qui me passa écorchures et ecchymoses à l'alcool, ce qui me fit danser quelque peu ! Et j'arrivai ainsi, blessée et crottée, chez le préfet, à qui je remis la pétition. Curieux de savoir ce qui s'était passé, on le mit au courant de l'accident, qui aurait pu finir plus mal.

Malgré tous les efforts déployés, l'ordre d'expulsion fut maintenu et Fernando dut quitter Saint-Tropez et ses amis. Il résida quelque temps à Marseille, puis vint se réfugier chez moi, à Paris, jusqu'au jour où (dénoncé par qui ?), il fut condamné à six mois de prison, dirigé et incarcéré à Poissy.

En rentrant à Paris, je repris contact avec certains de mes bons camarades, Louis Lecoin par exemple.

Le 28 juin 1936, je reçois un coup de fil d'Emma

m'apprenant l'atroce, l'affreuse nouvelle, d'une voix brisée, à peine audible : Sacha venait de mourir. Dans une crise de dépression, il s'était tiré un coup de revolver. Le connaissant bien, je ne pouvais y croire et, aujourd'hui encore, si je pleure sa mort, un doute me tenaille le cœur.

J'accourus immédiatement à Nice où Sacha partageait depuis quelques années, et par intermittence, la vie d'une jeune Autrichienne. Leurs rapports n'étaient pas des meilleurs ; malade, hystérique, elle lui faisait des scènes assez pénibles et il venait fréquemment se réfugier à *Bon Esprit* près d'Emma.

Je trouvai les deux femmes effondrées. Je n'oublierai jamais le regard douloureux d'Emma, de cette femme qui venait de perdre son compagnon de lutte et qui, sans un mot, me serra très fort dans ses bras.

Moi aussi, j'avais très mal...

Les premiers mouvements de révolte éclatent en Espagne, c'est, pour Emma, l'espoir de voir se réaliser son idéal.

Invitée par A. Souchy à se rendre en Espagne et à participer à la Révolution, elle arriva à Barcelone en septembre 36, prit la parole à la radio à diverses reprises, s'adressant aux ouvriers, aux miliciens, puis visita le front de Madrid où se trouvait son bon camarade Durruti.

Elle put se rendre compte du travail accompli, des collectivisations des paysans et ouvriers de diverses provinces. Elle partit pour Londres, ensuite, où elle créa un bureau d'entraide aux camarades espagnols.

Mais la réaction internationale, la trahison de la Russie, sont les plus fortes ; la révolution est vaincue. Elle repart au Canada où elle mène la lutte pour la libération de camarades emprisonnés. Le 17 février 1940, Emma est victime d'une attaque ; elle mourra le 14 mai. Le 18, son corps sera ramené à Chicago où elle sera enterrée dans le

cimetière de Waldheim, près de ses camarades de Haymarket (les martyrs de Chicago).

Après avoir purgé sa peine à la prison de Poissy (la Santé étant surchargée, on dirigeait les condamnés même à de petites peines sur les centrales) Fernando fut libéré.

Libéré, c'est beaucoup dire ! J'étais la veille à Poissy où je passai la nuit dans un petit hôtel à proximité de la prison. Je voulais être là pour l'accueillir à sa sortie. Il faisait très froid et je lui apportais de quoi se couvrir : un pull over et un pardessus bien chauds.

La porte s'ouvrit avant 7 heures du matin, laissant passer une dizaine de prisonniers entourés de nombreux gardes. Fernando se jeta dans mes bras, les yeux pleins de larmes. Pendant ces six mois, il avait été complètement isolé, ne recevant aucune correspondance (elle lui fut remise à sa sortie), mangeant peu et mal, privé du strict nécessaire. Il avait terriblement maigri.

J'obtins du garde qu'on lui enlevât ses menottes pour pouvoir avaler un café bien chaud accompagné de croissants, pris au bistrot du coin, et fis une distribution de croissants aux autres gars.

Je croyais que tous ces hommes allaient être libérés. Il n'en fut rien. La levée d'érouc devait se faire à la préfecture... Et je vis disparaître la lourde voiture avec sa cargaison de tristesse et de malheureux.

Je pris le train et fonçai à la préfecture : les prisonniers avaient été dirigés sur le stade Roland-Garros (stade transformé par M. Daladier en camp de concentration).

Je connaissais Madame M., visiteuse des prisons et chargée également du camp de Roland-Garros. Je lui rendis visite : elle me présenta au commandant du camp, homme courtois, mais inflexible. Les visites étant interdites, je ne

pus qu'apercevoir Fernando parmi les prisonniers et lui faire un signe d'encouragement.

Je fis toutes sortes de démarches pour obtenir la libération de Fernando et au moment où j'allais aboutir et que l'ordre de le libérer arriva à Roland-Garros, Fernando avait déjà été dirigé sur le camp du Vernet-d'Ariège, de sinistre réputation.

VIII

La débâcle et l'Occupation

Quand je rentrai à Paris, venant de Saint-Tropez, je retrouvai Louis Lecoin, bien décidée à l'aider dans sa propagande et aussi à apporter ma petite pierre à la révolution espagnole.

Louis s'occupait alors, avec d'autres camarades, des transports d'armes, de vivres, de médicaments et de matériel de toutes sortes pour les amis espagnols. Certains pacifistes avaient été surpris par son attitude ; ils oubliaient que si Louis était pacifiste, il était également révolutionnaire et ne pouvait refuser son aide à ceux qui luttaient pour leur liberté.

Avec Nicolas Faucier, il avait également créé le S.I.A. (Secours International Anarchiste).

En ce qui me concerne, je voulais surtout apporter ma contribution à la révolution en m'occupant des enfants. J'entrai au Comité d'Aide aux Enfants Espagnols, sous la direction de Madame et Monsieur M., connus pour leur généreux humanisme dénué de toute signification politique. Ils avaient créé des colonies pour les enfants espagnols.

Nous allions chercher en camion les enfants perdus, blessés, orphelins, que nous ramenions dans les diverses colonies où ils étaient soignés et traités avec amour.

Par la suite, je fus chargée du service de la réunification des familles, lorsque, à la débâcle, le mari, la femme et souvent les enfants se trouvaient séparés et parfois dans des camps ou des régions différents. C'était un travail de longue haleine. Tant d'Espagnols portant le même nom, comme en France les Dupont et les Durand !

De plus, de tout petits ne savaient pas du tout comment ils s'appelaient. Il fallait relever les lieux, jour et heure de la découverte de l'enfant, faire des enquêtes. Un travail gigantesque et pénible par bien des côtés. Et pas toujours couronné de succès.

Les Allemands approchaient de Paris. Les *Quakers* s'étaient repliés sur Toulouse et me demandèrent d'accompagner des enfants espagnols sur Marseille. Nous devions aller les chercher à Bordeaux. Alors que les Allemands entraient par une porte de Paris, nous sortions par une autre. Un ancien d'Espagne, grand gaillard, amputé de la main droite, remplacée par un crochet, devait conduire le camion qui nous emmenait avec Sonia, ma fille, Purita, ma collaboratrice, Illa, célèbre photographe des animaux qui venait de perdre son mari au front et Ratou, un jeune garçon qui m'avait été confié par ses parents. Mon fils se trouvait alors en colonie à Arcachon, colonie appartenant à M. Je le savais en sécurité.

Les routes étaient terriblement encombrées ; notre camion avait bien du mal à se frayer un passage parmi ces hommes, ces femmes et ces enfants, chargés de bagages les plus hétéroclites, qu'ils abandonnèrent souvent sur le bord de la route, n'ayant plus la force de les porter.

Les avions italiens nous survolent et nous arrosent à la mitrailleuse, semant la souffrance et la mort sur leur passage.

Des soldats français, en bandes dispersées, fuient également vers le sud. Des civils les interpellent, les insultent :

« Pourquoi fuyez-vous ? C'est votre faute si nous sommes là ! Vous avez déserté votre poste ! Lâches ! »

Certains continuent leur route, trainant la jambe sans répondre. D'autres, au contraire se rebiffent :

« On nous a donné l'ordre de nous replier, nous obéissons ! Eh puis merde, on en a marre de leur sale guerre. »

Nous arrivons à Limoges et essayons de dormir un peu, qui dans le camion, qui sur le bord du chemin. Nous avons recueilli quelques pauvres diables, déroutés, harassés, ne sachant plus bien s'ils doivent continuer leur route ou rebrousser chemin.

Le jour est à peine levé ; notre chauffeur nous réveille et nous repartons pour Bordeaux, où Miss Pye nous accueille chaleureusement. Chacun put se reposer dans un vrai lit et prendre un repas chaud.

Les enfants étaient déjà partis pour Marseille où le consul mexicain les prendra en charge.

Nous rejoignons Toulouse où la délégation *quaker* est déjà installée et rayonne sur toute la région. Des chambres nous sont réservées à l'hôtel *Capoul*.

Mon travail va consister à ravitailler les réfugiés qui passent en transit et à héberger ceux qui s'arrêtent à Toulouse.

Je me mets en quête de locaux. On nous permet d'occuper la halle aux grains, immense hall qui peut loger plusieurs centaines de personnes. Il faut la transformer ainsi que d'autres bâtiments, en centre d'accueil. Nous nous mettons en quête de matelas, lits, voitures d'enfants, couvertures, bottes de paille et de foin.

Et les clients arrivent nombreux. Très nombreux.

Il faut aider ces malheureux à s'installer. Ils ont surtout

besoin de repos... Puis assister les mères, soigner et nourrir les enfants, les vieillards, préparer des repas pour tout ce monde. Nous étions peu nombreux et, au bout de quelques jours, complètement crevés.

La guerre, cette honte de l'humanité, a plusieurs visages. Celui de l'exode est pitoyable : c'est la peur, la fuite éperdue devant « l'ennemi ». La peur qui vous tord les tripes, vous fait tout abandonner, et partir droit devant vous jusqu'à l'épuisement. Il est des cas dramatiques : des vieillards qu'on laisse en route parce qu'ils ne peuvent plus suivre, des enfants qui ont perdu leurs parents... Des malades, des blessés qui restent sur le bord du chemin, attendant un secours problématique.

Les réfugiés ? Ils viennent de partout, certains arrivent de la frontière belge, du Nord, de la Somme, des pays envahis. Leurs maisons, leurs fermes ont été détruites, brûlées. Et chacun de se révolter ou de pleurer sur ce qui fut sa vie.

Dans le drame, la cocasserie se glisse parfois. Un petit vieillard nous arrive, portant sur sa tête, pour tout bagage, un fauteuil. Un autre tient d'une main un oiseau en cage, de l'autre un vase de nuit. Deux petites vieilles pleurent à chaudes larmes. On essaye de les consoler : elles ont oublié leur dentier et ne peuvent mâcher leurs aliments.

Mais ce sont les cas tragiques, bien sûr, qui dominent. L'un d'eux m'a particulièrement marqué :

Un village est évacué juste au moment où les Allemands arrivent et mettent le feu partout. Le dernier camion est prêt à partir. Les gens se hâtent. Une femme portant sur ses bras un bébé descend du camion, elle a oublié les langes de l'enfant, elle court vers sa maison et revient quelques minutes après. On la presse, il faut partir, vite ! Et le camion démarre à toute vitesse. Quelque cent mètres plus loin, la femme pousse un hurlement de bête qu'on égorge et

veut sauter du camion en marche. On la retient, le village est en flammes. Elle a tout simplement oublié son bébé qu'elle avait posé sur le lit pour faire son paquet.

Elle est là prostrée, serrant fort dans ses bras un paquet de chiffons qu'elle berce en dodelinant de la tête. Elle a perdu la raison.

« Elle n'est pas dangereuse, dit son entourage. Elle chante une berceuse à longueur de journée. »

Maudite guerre !...

L'heure du repas est passée depuis longtemps, je n'ai pas faim, je vais rentrer à l'hôtel essayer de dormir un peu. Je suis éœurée, malade de toutes ces douleurs, de toutes ces horreurs... Ma gorge se noue, mais au lieu de larmes, c'est la rage qui monte et m'envahit. Je hais les fauteurs de guerres, les responsables, quelle que soit leur nationalité, ou leur rôle. Hommes d'Etat, capitalistes, fabricants d'armes, que ce soit un Krupp, un de Wendel, un Zaharoff, qui bâtissent leur énorme fortune par la mort de millions d'hommes...

Je hais les hommes d'Etat qui considèrent qu'une guerre est le seul moyen de détruire dans l'œuf des mouvements sociaux, inévitables quand la misère est telle que les victimes ne peuvent même plus réagir et s'abandonnent à la fatalité, et par conséquent le seul moyen d'éviter toute révolution et même toutes réformes d'envergure et de sauver les fortunes et privilèges acquis.

On dit et on écrit que la guerre est la seule solution pour résoudre les crises.

Elle permet de liquider les stocks d'armement, de matières premières, et aussi le stock de matériel humain rejeté du travail.

Quelle honte ! Quelle infamie ! A quand la levée en

masse des consciences pour exiger le désarmement et pour crier :

« Debout les vivants ! Et à bas les armes ! »

Noë est une petite bourgade de 1800 habitants environ, située entre Toulouse et Muret. Là se trouve un camp « d'indésirables » espagnols, italiens et autres nationalités. Je suis chargée de le ravitailler en vivres, vêtements et couvertures, ainsi qu'en médicaments. Ce n'est pas du luxe. Ils manquent de tout.

J'y viens une fois par semaine.

J'ai la joie d'y rencontrer mon vieil ami Meschi, ancien propagandiste syndicaliste du bâtiment, que je recevais souvent à la maison à Paris et qui adorait ma petite Sonia. Quand je dis la joie, c'est que j'ai tout de suite pensé à faire tout ce qui était en mon pouvoir pour améliorer son sort et le faire sortir de là.

Il souffrait beaucoup de son internement. Il n'était plus tout jeune et les rhumatismes le clouaient souvent sur son bat-flanc. Je lui apportai les médicaments nécessaires pour qu'il puisse se lever et marcher un peu.

J'avais fait la connaissance de l'aumônier, au cours de mon travail. Pour un curé, il était fréquentable. On pourrait peut-être faire quelque chose de lui. Après l'avoir « travaillé » pendant un certain temps, il était fin prêt pour m'aider à faire sortir Meschi de son *inferno*, comme il appelait le camp. Mais lorsque je fis part de mon plan à mon brave compagnon, il refusa complètement : il ne voulait rien devoir à un curé. J'eus beau insister, je ne pus le faire changer d'avis.

Il dut passer là de longs mois avant de sortir. Bien sûr, je lui apportais tout ce que je pouvais : correspondance, journaux, vivres supplémentaires. Mais tout cela ne valait pas la liberté.

Comme camp, je devais connaître pire encore !

Le Vernet.

Il avait une réputation effroyable. Certains Espagnols que je rencontrais à Toulouse m'en avaient parlé comme d'un bagne inabordable... Ils n'avaient pas exagéré le moins du monde.

« C'était le seul camp disciplinaire de France réservé aux « suspects » politiques internés. Par mesure de punition ils avaient été transférés des autres camps. On en avait fait une sorte d'île du Diable au nord des Pyrénées. Il avait été créé pour offrir l'hospitalité aux miliciens espagnols vaincus. « Hospitalité » plus que suspecte. On entassait nos « hôtes » dans des tranchées creusées dans la terre gelée. Les blessés y mouraient sans recevoir le moindre soin.

« Il y eut d'abord des barbelés autour du camp et un cimetière à côté. Les premières files de croix de bois portent des noms espagnols, sans aucune inscription.

« Plus tard, on construisit des baraques de bois pour 200 hommes, avec entre elles un espace vital de 0,65 m de large. Puis on vida le camp, car une commission le jugea inhabitable. Il resta vide quelques mois, livré aux rats et aux punaises, puis la guerre éclata et il s'emplit des survivants des brigades internationales et des exilés politiques de tous les pays fascistes.

« Ceux qui avaient bu l'huile de ricin de Mussolini, ceux qui s'étaient couchés sur les chevalets de torture de la Siguranza à Bucarest, ceux de Lvov qui avaient connu les fouets d'acier des SS de Dachau, ceux qui avaient imprimé des feuilles antinazies à Vienne, à Prague et surtout ceux qui avaient combattu en Espagne. La presse les avait surnommés *La lie de la Terre*.

« Pour faire avaler ce « pogrom » français, on y avait joint environ 20 pour cent de malfaiteurs « authentiques »,

de proxénètes, de trafiquants et même de pédérastes. Le Vernet, c'était aussi une annexe de Pignalle.

« Après l'armistice et avant l'arrivée des Allemands, les hommes se rassemblèrent et demandèrent au commandant de laisser les plus compromis s'enfuir avant leur arrivée.

« Le paragraphe 19 des conditions de l'armistice autorisait en effet l'extradition des sujets d'origine allemande, autrement dit la remise à la Gestapo des réfugiés antinazis. Le commandant refusa. En tant qu'officier, il n'aimait probablement pas la besogne qu'il était obligé de faire, mais le métier, c'est le métier. Sale métier !

« Une délégation de prisonniers demanda que les dossiers fussent détruits avant l'arrivée de la Gestapo. Il promit. Mais quand la commission allemande arriva, les listes étaient intactes.

« Pour le moment, ce que les Allemands recherchaient, c'était surtout de la main-d'œuvre pour les camps de travail, des fortifications, des usines, des mines. Ils prirent n'importe qui, pourvu, bien entendu, que le candidat fût aryen et en bon état physique, décidé à travailler dur pour cent vingt anciens francs par jour.

« Un millier d'hommes désespérés s'enrôlèrent. Les brigades refusèrent en bloc. Ce furent surtout des condamnés de droit commun qui acceptèrent ces conditions. Un millier d'autres furent embarqués de force pour la construction du transaharien, où les hommes mouraient comme des mouches ! de faim, d'épuisement, d'épidémie, sous un climat meurtrier.

« Malgré la menace suspendue pendant des semaines et des mois sur la tête des hommes du Vernet, qui avaient perdu tout espoir, il n'y eut que douze cas de folie et une vingtaine de suicides. Mais il n'y a qu'à visiter le cimetière pour comprendre au nombre de croix de bois qu'on se

trouve en présence de la plus belle collection de squelettes cosmopolites depuis les croisades.

« Ce qui reste comme souvenir à ceux qui ont connu ce camp c'est la puanteur des latrines pendant une épidémie, l'odeur de la paille humide des baraques mêlée à celle des prisonniers qui y pourrissent depuis des années. La faim, le froid, les coups, la peur. Le regard de ces hommes avant qu'ils ne deviennent fous et celui des gendarmes qui vous passaient les menottes. La baraque des tuberculeux, des lépreux, celle des gendarmes, les rats, les punaises, le bruit de la cravache du lieutenant L.

« Et pourtant, la plupart de ces hommes furent des pionniers de la lutte pour la sauvegarde de la dignité humaine. Peut-être un jour les historiens changeront-ils l'étiquette qu'on leur a collée et les appelleront-ils ce qu'ils furent vraiment : non pas la « lie », mais le « sel » de la terre. »

(A. Kœstler).

Le camp du Vernet, distant d'une heure de train de Toulouse, Fernando y était interné. Je décidai d'aller lui rendre visite.

Un dimanche matin, je partis avec les enfants, munie de provisions pour la journée. Je me présentai à la porte du camp et me heurtai à la sentinelle qui, après bien des pourparlers, accepta de prendre le colis de vivres destinés à Fernando, puis me demanda de circuler et ceci assez brutalement. Il était en effet interdit de stationner aux abords du camp.

Alors, mes enfants et moi nous en fîmes le tour lentement, allant avec une insolente lenteur de garde en garde.

Le camp représentait plusieurs dizaines d'hectares sur lesquels les baraques en bois étaient installées pour environ 6 000 hommes, séparés en trois camps : dans le premier, les brigades internationales et les combattants espa-

gnols ayant franchi la frontière française après la débâcle. Dans le second, les politiques de toutes nationalités et de toutes tendances, y compris les fascistes de Degrelle (Belgique). J'y rencontrai des visages renommés, l'écrivain Arthur Koestler, des syndicalistes italiens, mes amis russes, Sacha Piotr et Nicolas Lazarevitch, des militants espagnols : Llarte, Sans, le peintre Vivancos ; un journaliste argentin et beaucoup d'autres.

Le quartier n° 3 (C) longeait la rivière l'Ariège. Avec des jumelles, j'essayai de découvrir Fernando ; je le vis à plusieurs reprises, mais il ignorait absolument notre présence. Il sut plus tard que j'étais venue, quand on lui remit le colis, ouvert et délesté de la plupart des denrées que j'avais eu bien du mal à me procurer.

Chaque semaine, j'effectuai ce voyage Toulouse-Vernet, mais je n'étais pas encore arrivée à y pénétrer. Un dimanche, je résolus de tenter ma chance et de forcer la consigne. Présentant ma carte de déléguée quaker, je demandai au garde à voir le commandant du camp. Le garde me répondit grossièrement qu'il n'était pas là, et que, du reste, il ne me recevrait pas. Il m'ordonna brutalement de circuler :

« Plus vite que ça ! »

Je lui dis que j'allais jusqu'au village faire déjeuner les enfants et que je reviendrais. Qu'il passe ma carte au commandant.

Une heure plus tard, j'étais de retour. Du plus loin qu'il m'aperçut, le garde me fit de grands signes. Il avait changé d'attitude : le commandant allait me recevoir, il me conduisit près de lui.

C'était un homme petit, râblé, au teint coloré, assez pète-sec. Après m'être présentée, il me fit visiter le camp. Les réserves de vivres d'abord : haricots, pois chiches et pommes de terre, le tout d'assez mauvaise qualité. Pas de

couvertures, ni de chaussures, ni de vêtements d'aucune sorte. Ni de médicaments.

Il me conduisit à l'infirmerie : quand j'y entrai une odeur épouvantable me suffoqua. J'aperçus des êtres squelettiques gisant sur des grabats, certains à même le bat-flanc. Quelle abomination ! Leurs pauvres yeux mangeaient leur visage. Ils n'avaient plus de regard...

Le docteur, interné lui-même (que je fis évader par la suite), me dit son impuissance à soigner ces hommes par manque de médicaments les plus élémentaires. Un grand nombre de grabataires attendaient la mort.

Une douleur atroce me tordit la poitrine devant cette détresse. J'avais la nausée et dus sortir très vite, bégayant de vagues promesses. J'ignorais totalement comment je ferais pour les tenir.

Dans le camp, des hommes se traînaient à demi nus, certains ne possédaient qu'un morceau de sac entre les cuisses pour tout vêtement. J'accrochai les regards de ces morts-vivants. Le commandant, en me raccompagnant, me dit également son impuissance. Toutes ses requêtes restaient lettre morte. Les seules réserves étaient des casques et des masques à gaz !...

Le camp du Vernet avait la sinistre réputation d'être un camp de la mort : c'était justifié.

Je m'étais juré de revenir. Je ne pouvais pas continuer de vivre sans faire quelque chose pour ces malheureux. Je plaidai leur cause devant mon comité. Je n'étais pas sûre de les convaincre. Il comprenait en effet des sympathisants de la droite aussi bien que de la gauche et se déclarait entièrement neutre.

Le tableau que je fis du camp était noir, très noir, mais je n'avais rien exagéré. C'était vraiment la « vie » du camp du Vernet. Je réussis à emporter le parrainage du comité

et fus autorisée à ravitailler en vivres, médicaments, vêtements et couvertures ce camp maudit.

Quatre jours après ma visite, je revenais avec un camion, chargé à craquer, ce qui représentait bien peu par tête d'interné. De grandes roues de gruyère, de longues bandes de lard, du lait, des médicaments, des couvertures, des vêtements. Le commandant semblait ravi. Je lui promis de revenir chaque semaine avec un chargement identique.

Dans son enthousiasme, il me demanda ce qui pourrait m'être agréable, une tasse de thé au mess ? Je lui parlai de Fernando et demandai à le voir. Immédiatement il mit un bureau à notre disposition. Nous étions très heureux de nous revoir. Il me serra très fort dans ses bras, en disant :

« Je savais que tu viendrais, que tu rentrerais dans cet enfer ! »

Et ses larmes coulaient, mais de joie.

Je pus m'entretenir quelques instants librement avec lui. J'appris ainsi des détails sur la vie du camp où croupissaient des hommes qui avaient fui leur pays, ou s'étaient battu pour leur liberté. La liberté ! Les morts étaient fréquentes par manque d'hygiène et de nourriture.

Je vis des hommes qui se disputaient le privilège de vider dans l'Ariège les immenses tinettes du camp. Je les suivis. Ce que je vis m'horrifia : les hommes triaient les matières fécales, en retiraient les haricots mal digérés, les lavaient et les mangeaient gloutonnement. Fallait-il avoir faim ! Et quelle honte de traiter ainsi des êtres humains, qu'ils soient « droit commun » ou « politiques » ! Et cela se passait chez nous, en France, grâce aux bons soins de Monsieur Daladier !

Je tins ma promesse : chaque semaine, il arrivait au camp un énorme camion chargé de tout ce que je pouvais apporter. De plus, je demandai à Fernando de faire une liste

des plus nécessaires de sa baraque et, le dimanche, j'apportais des colis personnels.

Un dimanche, le commandant m'invita à prendre une tasse de café au mess. J'acceptai, car je voulais lui suggérer de mettre à la disposition des familles qui parfois venaient de très loin et ne pouvaient voir « leur prisonnier », une baraque où elles auraient le droit de passer quelques instants avec leur fils, leur père, frère ou mari.

Après discussion, il accepta et le dimanche suivant je pus, avec les enfants, faire appeler Fernando et déjeuner en sa compagnie. J'avais apporté de l'hôtel un repas copieux. Je pus rester avec lui jusqu'à l'heure du train de retour.

Dans cette baraque, le commandant avait fait placer des tables, des bancs : même, je n'en croyais pas mes yeux..., un vieux piano ! Où avait-il pu trouver cet engin ? La baraque se remplît de plus en plus de visiteurs : tous ceux qui avaient pu prévenir leur famille.

Je pus faire appeler, en plus de Fernando, un autre copain à lui, tantôt Italien, tantôt Espagnol, tantôt Russe, heureux non seulement de partager un bon repas, mais aussi d'avoir des nouvelles du dehors.

Un jour, j'aperçus, derrière les barbelés des « punis », mon vieil ami Sacha Piotr, nihiliste russe, amputé d'une main. Il sauta de joie en me voyant. Je pus lui faire passer en douce, vivres et vêtements, sans être vue, car il était toujours puni et il lui était interdit de communiquer avec qui que ce soit. Puis un jour il disparut, j'appris son décès... de maladie ? J'avais pu le photographeur derrière ses barbelés (toujours en cachette, car c'était interdit) et pus remettre, quelques années plus tard, la photo interdite à son fils ingénieur, habitant la banlieue parisienne.

Pour me procurer des papiers d'identité que je destinais à Fernando, pour le faire sortir de là, je décidai de rentrer à Paris pour quelques jours, et passai la ligne de démarca-

tion à Orthez avec mon fils. Cela se passa sans problème et, quelque temps plus tard, je repassai la ligne près de Vichy. J'appris au camp que la Commission italienne était venue en mon absence et avait emmené plusieurs Italiens, dont Fernando.

Je continuai à ravitailler le camp, triste de savoir mon camarade dans les pattes des fascistes. Qu'en adviendrait-il ?

Ce n'était pas une raison pour ralentir mon action. Au contraire !

Au cours d'une de mes visites de ravitaillement, (la dernière), un sous-officier dont le comportement humanitaire (eh oui ! il y a des exceptions partout !) vis-à-vis des détenus m'avait été signalé — ce qui me permit de lui remettre de temps à autre un peu de chocolat pour ses enfants, du savon qu'il appréciait visiblement — me prit à part et me dit que le lendemain la Gestapo devait venir prendre en charge plusieurs internés allemands. Il craignait pour leur vie. Je lui dis ma surprise de sa confiance.

« J'ai confiance en vous, dit-il, il faut faire quelque chose.

— N'avez-vous personne dans le camp pour vous aider ?

— Hélas non, je n'ai confiance en personne ici ! »

Je passe sur les détails. Ce n'est pas la façon dont je m'y suis prise qui compte, mais le résultat.

En tout cas, quand la Gestapo est arrivée, le lendemain, elle a dû se poser quelques questions. Le commandant aussi d'ailleurs. Neuf de leurs « clients » avaient disparu.

Munis de billet de chemin de fer et d'un peu d'argent, habillés proprement, ces internés s'en étaient allés vers leur destin. Je n'ai jamais su leurs noms et je ne les ai jamais revus.

Dès le lendemain matin deux messieurs se présentèrent à mon hôtel. Ils tenaient absolument à me voir. Je dus les

suivre jusqu'à un bâtiment qui ne ressemblait en rien à un commissariat de police. Je restai là plusieurs heures, et dus subir un interrogatoire en règle.

« Si j'avais dû faire évader quelqu'un, j'aurais commencé par mon ami Fernando. »

L'argument était solide. Ils n'étaient pas obligés de savoir que ce n'était pas de ma faute si on l'avait déménagé en mon absence...

On me relâcha, en me conseillant de quitter la ville rapidement, car la Gestapo serait peut-être moins indulgente.

Ce que je fis. La responsable *quaker*, interrogée, dit aux policiers :

« Je ne sais pas si elle l'a fait... Mais elle est capable de le faire ! »

Je me réfugiai avec les enfants dans un petit village proche de la frontière d'Andorre et louai une vieille maison au bord de la rivière. La maison était redoutablement lézardée et n'avait rien de luxueux. Ni même de confort. Le rez-de-chaussée servait de resserre au paysan pour son bois. On accédait au premier par une échelle : une grande pièce contenant deux vieux lits à l'ancienne, une table, un banc et une grande cheminée. On s'installa là du mieux qu'on put. L'air entraînait partout, par les lames disjointes du parquet, par les blessures des murs, mais nous étions chez nous et provisoirement tranquilles.

Nous fîmes une provision de bois à la scierie toute proche et de vivres à l'unique épicerie — buvette — restaurant etc. du village. Il commençait à faire très froid. La neige se mit à tomber et si le paysage était féérique, nous grélotions près de notre feu. Je pus trouver de gros édedons de plume, et du lait à profusion dans une ferme voisine.

Une fois par jour, nous prenions un bon repas à l'épicerie-

restaurant. La soupe était formidable et le gros poêle *Godin* au milieu de la pièce dispensait une bonne chaleur. Souvent les paysans venaient s'y réchauffer et boire un vin chaud, au comptoir, tout en discutant des événements.

Sonia et Ratou nous quittèrent pour aller rejoindre des camarades, mais ils ne furent pas longtemps absents. Je reçus un jour un télégramme signé « Sonia et Ratou » qui avait mis huit jours à me parvenir et qui disait :

« Mourons de faim ! »

Je leur envoyai un peu d'argent, mais c'était de vivres qu'ils manquaient ; ils avaient pu trouver une vieille chèvre, qui, après plusieurs jours de cuisson était toujours immanquable !

Ils se replièrent sur Toulouse, firent un repas pantagruélique chez Elvire et vinrent nous rejoindre dans notre refuge.

Elvire était une institutrice, réfugiée espagnole, qui tenait un restaurant avec ses vieux parents dans un quartier ouvrier de Toulouse. Sa clientèle était exclusivement ouvrière. Ses repas copieux et bons. Un certain nombre de réfugiés parisiens avaient repéré ce restaurant où l'on mangeait correctement pour un prix modique. Il devint notre point de ralliement.

On y retrouvait Albert Bayet, Charles Wolf qui avait à Paris une des plus belles discothèques qui soit, Violette et son mari Edgar Morin, Pierre Dac, qui allait bientôt rejoindre l'Angleterre), Temerson, artiste de cinéma, Clovys, de la *Muse rouge*, qui vendait des journaux, et combien d'autres... qui faisaient de la résistance. Nous étions bien chez Elvire et les discussions après le repas allaient bon train.

Durant cette période, où personne n'était sûr du lendemain, nous trouvions chez l'admirable Elvire non seulement la pitance, mais une chaleur humaine incomparable. Chez elle, nous nous sentions en sécurité.

Après l'hiver passé dans notre village, je revins à Toulouse. Mon camarade Lazarevitch, qui se trouvait au Vernet, m'avait signalé la présence de son beau-frère Isaac, qui avait fui Paris et ses rafles. Il se trouvait dans une situation critique à tous points de vue. Je réussis à le trouver et le pris sous mon aile...

Il avait pu obtenir d'un couple de retraités dans la banlieue toulousaine, la location d'une petite bicoque en bois dans un jardin. Elle était meublée du strict minimum, mais c'était un toit et tout était très précaire par ces temps incertains. Je pus lui procurer des papiers en règle, ce qui lui permit de circuler en toute sécurité.

Enfin, presque !

Je décidai d'aller trouver Pucheu à Vichy. Trotski m'avait reçue. Il n'y avait pas de raison que Pucheu ne me reçoive pas !

Je voulais essayer de faire sortir quelques camarades du camp du Vernet. Il m'était interdit, mais j'avais été remplacée par un autre *quaker*. J'utilisai précisément pour être reçue, ma carte *quaker*. Pucheu me réserva un accueil très aimable. Il me félicita pour le travail que nous faisons. Il ne demandait qu'à m'aider, mais il fallait un certificat d'hébergement. On put s'en procurer un assez facilement chez un camarade du Var.

Lazarévitch fut aussitôt libéré. Il fut le seul à sortir légalement du camp du Vernet. Par la même occasion, sa compagne et son fils, qui se trouvaient dans un autre camp vinrent le rejoindre à Marseille, et la famille se retrouva réunie dans le Var.

Un assez fort contingent de « politiques » avait été envoyé en Afrique du Nord.

Sonia et Ratou étaient partis pour Paris. Je restai à

Toulouse où je pris contact avec des gens de la résistance et j'aidais l'un ou l'autre de mon mieux.

J'avais quitté l'hôtel, trop coûteux, et vivais avec Pat (Isaac) dans sa bicoque de banlieue, où l'on pouvait, avec les légumes du jardin, subvenir plus ou moins à nos besoins.

J'allais bientôt avoir un enfant. Cela peut passer pour de l'inconscience que de mettre un enfant au monde dans une époque aussi troublée. Pourtant je n'avais rien fait pour l'éviter. C'était pour moi une sorte de protestation.

La question juive ne s'était jamais posée vraiment pour moi. Il avait fallu cette guerre ignoble et la chasse aux Juifs, cette chasse à l'homme, pour en prendre conscience. Et j'allais avoir un enfant juif ! Isaac (que nous appelions Pat) n'avait jamais eu d'enfant, il ne se rendait pas bien compte de ce qui lui arrivait. Il était simplement heureux, malgré les risques de toutes sortes. Et moi aussi !

Son ami Rainer, écrivain roumain, venait souvent nous rendre visite (un jour, il nous amena Lanza del Vasto) et les soirées en sa compagnie étaient merveilleuses. Il nous quitta, un soir, sur le quai de la gare pour aller retrouver sa femme et sa fille en Roumanie. Il était inquiet de leur sort. J'avais le pressentiment de ne jamais le revoir.

« Ne pars pas, lui dis-je, j'ai peur pour toi ! »

Il partit et fut envoyé dans un camp en Russie, d'où il eut la chance de sortir. Mon pressentiment était faux. Nous nous sommes revus à Paris, où il publia ses souvenirs de Russie dans « *Mon ami Vassia* ».

Naturellement, après l'évasion du Vernet, j'avais dû quitter les *quakers*...

La naissance de l'enfant se passa très bien. Mais les fonds baissaient. Il fallait trouver une solution. Pat trouva du travail chez un paysan, dans un autre département. Et

moi je décidai de remonter à Paris, avec mes deux enfants Lucien et Marie-May, et de retrouver Sonia.

Il nous fallait passer la ligne de démarcation. Des renseignements me furent donnés. Un passeur, à Mont-de-Marsan, pourrait nous faire franchir la ligne facilement. En route donc pour le petit patelin désigné. Au rendez-vous, je trouve le passeur qui se fit tirer l'oreille. Outre qu'il demandait une somme assez forte, sa femme ne voulait pas, c'était trop risqué... Je décidai de passer la ligne sans lui. Je me fis indiquer l'endroit approximatif et m'enfonçai dans le bois. La nuit tombait. Nous arrivons près d'une grande ferme, les chiens aboient, les paysans sortent et, en nous voyant, comprennent ce que nous voulons faire. Ils nous invitent à entrer, à dîner, à passer la nuit sous leur toit et demain ils nous feront passer, car ce soir les chiens sont lâchés dans la forêt ; il y a eu des arrestations et le poste allemand est sur la voie ferrée, à deux pas...

Après une nuit très confortable, nous sommes prêts à partir ; on nous retient encore. Le moment n'est pas propice, il faut attendre et nous déjeunons à la ferme. Nous sommes tombés sur des gens exceptionnels, qui ne savent quoi faire pour nous être agréables. On nous sert du confit de canard maison, c'est un délice inoubliable, surtout par ces temps de disette... Et puis en route !

Nous passons sous un petit pont de chemin de fer, à quatre pattes et nous entrons dans la forêt. J'ai mon sac sur le dos, mon bébé dans les bras qui gazouille et ça s'entend dans le bois. Je lui mets un biscuit dans la bouche, la garde allemande est à cinquante mètres... Mon fils marche bravement à mes côtés, sac au dos lui aussi.

A la sortie de la forêt se trouve une poterie. Nous y laissons nos sacs et partons d'un bon pied vers Mont-de-Marsan qui se trouve à plusieurs kilomètres. Les sacs nous seront apportés à la gare. Ainsi nous ne nous ferons

pas remarquer. Nous rencontrons une patrouille allemande à bicyclette ; elle ne s'arrête pas. Tout se passe bien. Nous prenons notre train pour Paris.

Jamais je n'oublierai ces braves gens de paysans à qui nous écrivons dès notre arrivée ; je leur envoie le linge de corps dont ils ont grand besoin. Au risque de leur liberté, ils ont fait preuve d'une grande solidarité ! C'est assez rare pour être apprécié.

Avant de quitter Toulouse, je pus embrasser sur le quai de la gare Mollie et Senya qui, après avoir été internés à Gurs, s'apprêtaient à partir pour le Mexique. J'avais pu leur obtenir un affidavit d'un camarade anarchiste mexicain qui acceptait de les recevoir et de subvenir à leurs besoins. Ils furent ainsi libérés et pendant de nombreuses années continuèrent leur vie militante à Mexico.

En arrivant à Paris, j'appris que Louis Lecoin avait été arrêté pour le tract « Paix immédiate », qu'il avait distribué à plusieurs millions d'exemplaires ; de la Santé il fut conduit à Angers et dirigé sur le camp de Gurs d'abord, sur le fort de Djela, en Afrique du Nord ensuite, en compagnie de Louzon (vieux militant syndicaliste, directeur de la revue *La Révolution Proletarienne*).

D'autres camarades avaient été internés. Parmi eux Huart et Haussard, excellents militants : certains par faiblesse étaient partis au front, d'autres à l'étranger. Je rencontrai donc très peu de copains.

Que faire à Paris en temps de guerre quand on est anarchiste ? Propagande ? Journaux interdits ! Je décidai de faire ce que j'avais toujours fait : aider ceux qui se trouvaient dans le pétrin. Et il n'en manquait pas !...

Pour vivre, j'entrai comme correctrice à l'imprimerie Alkan et, avec quelques ouvriers, j'entrepris la fabrication

de faux papiers. Il y avait une grande demande sur le marché (de la solidarité, bien entendu). Aussi bien pour les Juifs que pour les ouvriers du S.T.O.

Un de mes amis, revenant d'Allemagne, démobilisé pour raison de santé, nous fournit un modèle excellent que nous nous sommes empressés de reproduire. Une amie professeur de dessin nous fit les cachets. Seul le papier nous donna du tracé. Il était d'une couleur innommable, une sorte de caca d'oie.

Un certain nombre de jeunes et moins jeunes, appelés pour le S.T.O., furent ainsi démobilisés par nos soins...

Je cherchai mon amie Thérèse, dont le compagnon journaliste allemand, qui avait fui Hitler, était recherché. J'appris qu'il avait pu partir avec les derniers responsables de la révolution espagnole à Mexico.

Elle travaillait dans un quotidien et avait été désignée pour partir en Allemagne au S.T.O. Il fallait qu'elle réussisse à se planquer. Elle trouva la meilleure planque du monde en se jetant franchement dans la gueule du loup. Parlant parfaitement l'allemand, elle se fit engager dans les bureaux de la censure allemande. C'est là que je la découvris à mon retour.

Je décidai de tirer le meilleur parti de la situation. Je venais tous les jours rendre visite à mon amie Thérèse, malgré ma répugnance pour les porteurs de brassards à croix gamée. Il fallait que ses « collègues » s'habituent à mon visage et à ma présence. Et c'est dans son bureau que je faisais la plupart de mes faux papiers et cachais les tampons.

Ce n'était pas sans risque. Un jour, j'ai bien failli me faire pincer à la machine à écrire où j'étais en train de démobiliser un appelé du S.T.O. Je serrai les fesses de trouille, mais je ne perdus pas mon sang-froid et continuai mon tra-

vail jusqu'à la fin. J'avais eu chaud. Thérèse était verte de frayeur.

Parmi les officiers de la censure, un seul nous prit pour confidentes et exprima ses idées sur la guerre, qu'il détestait. Il était musicien. Repéré par ses chefs, il fut expédié sur le front russe. On offrit de le dépanner : papiers et refuge. Mais il refusa notre aide par peur de représailles sur sa famille. On n'entendit plus jamais parler du « pauvre Paul », comme il se désignait.

J'entrai en relations avec divers camarades appartenant à des réseaux de résistance. On se rendait des services, échangeait des papiers, mais je n'ai jamais voulu adhérer à aucun d'eux. Je voulais être libre, prendre mes décisions et mes responsabilités moi-même. Je crois que c'est cela qui m'a sauvée, alors que tant d'hommes et de femmes ont été arrêtés et déportés.

Saint-Nazaire avait été bombardée et détruite par la R.A.F. qui voulait anéantir un immense bloc de béton, refuge des sous-marins allemands, qui fut, lui, à peine égratigné. Sa maison ayant brûlé, je ramenai ma mère chez moi. Lorsque la zone libre fut occupée par les Allemands, Pat-Isaac vint également se réfugier à la maison jusqu'à la fin de la guerre. J'avais de nombreuses bouches à nourrir et peu de nourriture à leur offrir.

Un bon ami était responsable du service des cartes d'alimentation dans sa mairie de banlieue. Cette mairie fut un jour dévalisée par nous deux et un certain nombre de cartes d'alimentation furent enlevées. Chaque mois j'allais renouveler mon petit stock de tickets. Cela permit de sauver de la faim bien des gens, et ne fit de tort à personne.

En dehors de la fourniture de faux papiers, je devais trouver des chambres de bonnes habitées ou non pour y installer des postes radios. Une vraie gymnastique, car les

voitures allemandes de dépistage circulaient sans cesse et parfois avec efficacité.

Le hasard me fit collaborer à un réseau d'évasion de prisonniers français en Allemagne et, à Paris, faire évader des Alsaciens-Lorrains, engagés de force dans l'armée allemande.

Le travail était varié à l'infini.

Les rendez-vous pour les faux papiers avaient lieu dans le jardin du Palais-Royal, sous les fenêtres de Colette. Un jour, je vis arriver le garçon que j'attendais, le visage bouleversé. Les Allemands l'attendaient chez lui. Il eut le temps de tirer vivement la porte et de s'enfuir. Il n'eut pas la présence d'esprit de donner un tour de clef, si bien que les « frisés » venus pour l'arrêter l'avaient mitraillé dans les escaliers qu'il descendait quatre à quatre. C'était un miracle s'il n'avait pas été tué. Il était venu quand même à notre rendez-vous après d'innombrables détours. Il s'écroula sur le banc.

Il avait désormais des papiers en « règle », que je lui remis et il rejoignit l'Angleterre, à quelque temps de là.

Moi aussi, j'ai bien failli me faire pincer en allant chez un architecte, habitant sur les Champs-Élysées à qui je devais remettre des documents. En arrivant devant sa porte au deuxième étage, qui donnait sur un large couloir, je m'aperçus que la porte avait été forcée. Je continuai mon chemin sans m'arrêter. Bien m'en prit. En passant devant la loge, le concierge, qui m'avait vue plusieurs fois, me dit que la Gestapo était dans l'appartement et attendait le locataire en question. Je l'attendis longtemps et pus le prévenir. Il leur échappa ce jour-là. Mais plus tard, il fut arrêté chez des amis, où ils se réunissaient, après une filature et envoyé en Allemagne.

Des anecdotes de ce genre, il y en eut des quantités qui se terminèrent plus ou moins bien.

Les Allemands s'apprêtaient à quitter Paris, en emportant ce qu'ils pouvaient. Je rentrais de mon travail, à vélo, et vis un attroupement devant les magasins généraux rue Petit. Un camion chargé de cartons était prêt à partir. Et tout autour des gens qui protestaient :

« Ils emportent nos vivres et nous n'avons rien à nous mettre sous la dent ! »

Je posai mon vélo dans un couloir et, avec un jeune gars, on escalada le camion et on se mit à le vider de son contenu.

Les « clients » étaient nombreux. Chacun portant un carton dans ses bras, ou sur l'épaule, regagnait son logis en courant. Il était presque vide lorsque les soldats allemands, à l'intérieur de la cour, s'aperçurent de notre manège. Ils lancèrent une grenade dans notre direction. Ce fut une envolée de moineaux. Mon complice et moi ne les avions pas attendus. Ils rechargèrent simplement le camion.

En reprenant mon vélo, je vis qu'on avait placé sur mon porte-bagages un de ces fameux cartons. Je rentrais contente du petit tour qu'on leur avait joué.

Quand j'ouvris le carton à la maison, ce furent des cris de joie. Il contenait des petites boîtes de thon breton à l'huile, un vrai régal pour nous et les amis.

Puis arriva la fin de la guerre. Le défilé de de Gaulle et ses amis sur les Champs-Élysées et à l'Hôtel de Ville. Les chars de Leclerc, et la foule en délire.

Et aussi, hélas ! le triste et honteux spectacle de la vengeance : des femmes, des jeunes filles, les bras en l'air, escortées de F.F.I., exaltés, qui leur bourraient les côtes de la crosse de leur fusil.

D'autres malheureuses nues, tondues, peinturlurées, qui

défilaient dans les rues, sous les huées, les coups et les crachats d'une foule bête, imbécile et cruelle. Alors que les vrais responsables sablaient le champagne en toute impunité.

Un rédacteur d'un journal de droite, F.B. qui avait « collaboré », se trouva en difficulté ; je lui fournis l'identité nécessaire pour passer à travers. Mais il ne jouit pas longtemps de sa liberté et fut placé à Fresnes où il fut voisin de Brasillac. Bien que ses idées soient à l'opposé des miennes et me fassent horreur, en tant qu'anarchiste je devais lui tendre la perche. Libre il m'ignore et moi aussi.

Un de nos camarades, Maurice W. directeur d'une revue de gauche, se découvrit, pendant la guerre, des sentiments germanophiles. Il fut, par un des nôtres, dans ses Mémoires, accusé d'avoir été de la police. Je ne crois pas qu'il ait été jusque-là. Ses amis le nient avec force et tous, dont je suis, lui gardent, par-delà la mort, leur estime.

Pat regagna les siens. Nous nous séparâmes bons amis. Il voyait sa fille très souvent, et passait les vacances avec elle. Il mourut d'un cancer fin 1960.

Ma Sonia rentrait à Paris, venant du maquis de Dordogne où elle avait servi d'agent de liaison, avec tout ce que cela comportait de risques. Elle était très déprimée.

Pour chasser ce cafard, je décidai de l'emmener en Italie, rechercher des amis, et parmi eux Fernando, qui n'avait pas donné signe de vie depuis que les fascistes l'avaient emmené du camp du Vernet. La frontière était fermée aux civils. Des relations, que j'avais à la Commission cinématographique de l'armée, me remirent deux ordres de mission pour Gênes. Et nous voilà en route, sac au dos.

A Nice, une vieille amie, Nonore, militante anarchiste, sourit en voyant nos papiers militaires. Elle nous déconseilla

de les utiliser, nous promettant un passeur à travers les champs de mines.

Evidemment, nous ne suivîmes pas son conseil et nous voilà chez les militaires à Beaulieu, qui devaient nous donner l'autorisation de passer la frontière. On tombe sur un officier de l'armée régulière qui fait la moue en voyant nos papiers et ne veut pas reconnaître notre Commission, organe issu de la Résistance. Il nous faut retourner à la place de Nice, ce que nous faisons en ronchonant.

A la place, un commandant valide nos ordres de mission. Revenant à Beaulieu, on apprend que ce n'était pas suffisant, qu'il fallait le tampon de la Résistance de Nice. Pourquoi ? La moutarde me monte au nez :

« Vous savez, on a fait bien des choses pendant la guerre... sans votre autorisation et vos tampons ; nous passerons la frontière avec ou sans votre permission ! »

Cela dit sur un ton !...

Impressionné, le colon ? Peut-être pas ! Mais il nous donna aussitôt le papier nécessaire et nous voilà en route pour la frontière italienne, toutes ragaillardies...

A la frontière française, pas de problème !

Mais les Italiens, regardant nos papiers, s'écrient :

« Ma che, ma che, des femmes soldates ! »

Placés sous l'autorité américaine, ils ne pouvaient rien décider. Il nous fallut attendre, dans le *no man's land*, l'arrivée d'un officier américain que l'on mit au courant de notre situation. Non seulement il tamponna nos papiers, mais il offrit de nous emmener dans sa voiture jusqu'à Bordighera où l'on prit un train pour Gênes.

On réussit à retrouver Fernando par l'intermédiaire d'un groupe anar dont nous avons l'adresse. Il avait été maltraité par les fascistes, avait eu les dents cassées. Emprisonné jusqu'à la Libération et libéré par les résistants, il se remet-

tait doucement des sévices subis et manifesta sa joie de nous revoir.

On resta un mois à Gênes. Les anarchistes et anarcho-syndicalistes reprenaient leurs activités, après cette longue et cruelle guerre imbécile qui avait dressé les uns contre les autres des millions d'individus qui n'avaient aucune raison de s'en vouloir et de s'entretuer.

Ma Sonia avait comme compagnon Georges Malkine, de vingt-cinq ans son aîné, écrivain et surtout peintre surréaliste, qui avait appartenu à la célèbre équipe de la *Révolution Surréaliste*, ami d'Antonin Artaud et de Desnos. Il avait échappé par miracle à la Gestapo et était devenu correcteur pour pouvoir survivre.

Il lui avait donné deux enfants. A la naissance du deuxième, le grand-père Malkine, célèbre musicien qui s'était fixé à New York, désirant faire la connaissance de ses petits-enfants, les convia à New York où ils devaient séjourner quelques mois. Ils s'y sont fixés par la suite.

Je fus à mon tour invitée à New York pour la naissance du troisième enfant. Je ne connaissais pas New York ; ce fut pour moi une grande découverte. Cette ville malpropre, fantastique, effrayante, vous prend aux tripes quand vous la connaissez vraiment.

Venir à New York et ne pas rendre visite à la presse et aux syndicats était impensable !

Je visitai le *New York Times*, situé dans le centre de New York, et le building du haut en bas, des rotatives à la correction et pus faire un rapport, à mon retour, pour mon syndicat, sur la façon de travailler de nos camarades américains, assez différente de la nôtre ; des salaires, et tout ce qui concernait notre métier.

Je rendis visite aux divers groupes anarchistes italiens, américains, féminins, juifs, etc... Une amie d'Emma Goldman, Rose Pesotta, était alors secrétaire de la branche si importante de la Confection à la centrale syndicale C.I.O. ; elle me présenta à diverses personnalités syndicales.

Une délégation syndicale internationale visitait New York et les centrales syndicales ; Rose Pesotta les reçut en présence de la radio. Chacun put s'exprimer librement et je fus de ceux-là. Ce fut une soirée formidable !

Des groupes féministes, se réclamant d'Emma Goldman, me demandèrent de prendre la parole à l'une de leurs séances. Je pus me rendre compte du travail effectué par Emma dans ces milieux, ainsi du reste que dans les groupes anarchistes newyorkais de diverses tendances.

La nièce d'Emma Goldman et ses deux fils, éditeurs très connus à New York, m'invitèrent à visiter la campagne newyorkaise et Woodstock où ils habitaient toute l'année. Woodstock sous la neige valait la peine de s'y attarder. Sa population est composée en majorité d'artistes de toutes sortes, musiciens, chanteurs, compositeurs, artistes de théâtre ou de cinéma, artisans travaillant la laine, le cuir ou les métaux, les peintres et les sculpteurs. J'y rencontrai entre autres Joan Baez, Bob Dylan et Sam Eskine, qui possédait la plus belle collection de disques et d'enregistrements de musique folklorique de tous pays.

Depuis la mort de son mari, Sonia habite Woodstock avec ses enfants. Musicienne, elle fait des tournées à travers l'Amérique pour assurer sa subsistance.

Je n'aimerais pas vivre aux U.S.A., où la vie est si différente de la nôtre, mais j'y suis retournée plusieurs fois et y ai fait la connaissance de gens des milieux syndicalistes, anarchistes, ou simplement écologistes. La jeunesse américaine semble s'éveiller à toutes ces questions. Les manifes-

tations contre les centrales nucléaires sont fréquentes et suivies. Mais l'Amérique, sous ses aspects libéraux a, comme ailleurs, ses prisons pleines de réfractaires, de toutes sortes. A côté des milliardaires et de la bourgeoisie, petite et grande, la misère existe en permanence, spécialement dans certains Etats.

Si nous avons en France nos prisonniers, nos pauvres et nos clochards, je n'ai rien vu de plus pitoyable que les morts-vivants du Bowery à New York, quartier des diamantaires et des clochards, opposition criarde des classes extrêmes où voisinent les voitures de grand luxe et le rebut de la société newyorkaise, des « hommes » mourant de faim se tenant sur le bord du trottoir, le torse nu, essayant de vendre leur pauvre liquette délabrée, ou, pieds nus, tenant dans leurs mains une paire de godasses trouées, attendant l'acheteur, aussi misérable, qui pourra se les offrir.

L'Amérique aussi a besoin de faire sa révolution.

IX

Mes compagnons de lutte

« Ni Dieu ni maître » : il n'y a pas à revenir là-dessus.

Pourtant ceux dont je vais parler, je vais les appeler mes « maîtres ». Ils ne m'ont jamais rien ordonné, mais leur œuvre et leur vie ont fait de moi ce que je suis.

Le premier de tous avait été Sébastien Faure. D'autres ont poursuivi son œuvre.

Certains n'ont fait que passer dans ma vie, mais l'impression qu'ils me firent fut si forte que j'ai voulu savoir tout de leur existence et de leurs actions.

Tel est le cas de Makhno.

Les immeubles des 114 au 120 boulevard de La Villette appartiennent à la vieille C.G.T. Ils sont habités par des militants anarcho-syndicalistes pour la plupart. On y retrouve Marie Guillot des Instituteurs, Secrétaire générale de la C.G.T.U. (elle refusa de payer l'impôt sur le salaire et le percepteur fit saisir son mobilier. Ce jour-là, il y eut du sport !); Pecastaing du Vêtement; Olive qui arriva de l'Hérault avec Férandel, Soustelle, A. Viaud, Respaut, tous excellents militants. Albert Guigui, qui arrive, lui, d'Alger, et fera carrière au B.I.T. à Genève. Broutchoux, des

Mineurs, qui « brûlait le dur » pour ne pas entamer la caisse syndicale. Il avait un truc : d'après le règlement des Chemins de fer, le contrôleur doit porter des gants blancs pour contrôler votre billet. Broutchoux les lui demandait chaque fois et le pauvre contrôleur ébahi, qui n'avait pas de gants, ne pouvait contrôler le billet. Le tour était joué ! Broutchoux avait un fils qui fut tué « par erreur » par les gendarmes. Il en perdit la raison.

Il y a également Charlot, des Charpentiers en fer, qui, à la suite d'un accident, ne peut plus monter sur les toits et est devenu concierge du 118. Henri Ferré, des jeunesses syndicalistes, le couple Lemoine, Jacques Guillot, objecteur, Marion qui a tourné sa veste. Louise Heuchel, Louise Pohnu et son compagnon, Toto Allende, et d'autres dont les noms m'échappent. Nous nous retrouvions fréquemment chez l'un ou chez l'autre, pour discuter d'événements urgents, ou simplement pour nous retrouver entre nous. Les grandes réunions se passaient chez le bougnat Magnaval, place du Combat, ou rue Saint-Maur, à la Fraternelle où se retrouvaient les membres des Comités de Défense Sociale ou des Marins de la Mer Noire.

J'habitais au 120, deux petites pièces minuscules mais, sur la cuisinière, il y avait toujours une bonne soupe qui mijotait ou la cafetière prête à servir. En effet, j'avais le « privilège » de recevoir les camarades immigrants qui arrivaient à cette époque d'un peu partout : les Russes fuyant la dictature, les Bulgares itou, puis les Italiens qui avaient pu échapper à l'huile de ricin et aux prisons de Mussolini... Après s'être restaurés, je les dirigeais sur tel ou tel copain qui possédait une chambre, un lit, un coin pour se reposer, soit à Paris, soit en banlieue, voire à la campagne.

C'est ainsi que je vis arriver un matin un couple et une petite fille, tous trois fatigués et mal en point. Lui surtout,

dont le corps n'était que blessures. Ils se restaurèrent et s'allongèrent sur l'unique lit où ils s'endormirent très vite. Je fis chercher un camarade comprenant le russe, et j'appriis alors que mes hôtes étaient Makhno, sa compagne Gallina et leur fillette. J'étais très émue devant ce « grand homme », dont je connaissais par ouï-dire l'épopée, le mot n'est pas trop fort pour qualifier les exploits de Makhno.

Je l'écoutai parler pendant près d'une heure, mais le sachant très fatigué, je le confiai, ainsi que sa famille, à des amis de banlieue qui l'hébergèrent et où il put recevoir d'un docteur, ami également, les soins que nécessitait son état.

Nous nous revîmes souvent et une forte amitié naquit entre nous. Makhno, quoiqu'il put avoir des contacts fréquents avec des compatriotes exilés et discuter de questions qui lui étaient chères : la révolution, la société anarchiste, la plateforme anarchiste n'était plus dans son élément. L'action lui manquait terriblement, il souffrait de voir comment, en Russie, la révolution avait dégénéré. Il n'oubliait pas ses nombreux camarades de la Makhnovitchna, tués, décimés par les troupes bolcheviques. Il souffrait dans sa chair meurtrie, il souffrait dans tout son être.

Pour vivre, il fit différents travaux et échoua chez Renault, comme manœuvre. Comme si tout cela n'était pas suffisant, la police française le persécutait, voulait son expulsion. Il fallut l'intervention de Louis Lecoin et l'aide de certains hommes en place pour que cette expulsion fût évitée.

La tuberculose, maladie qu'il avait contractée à la prison de Moscou, le rongait et c'est à l'âge de quarante-six ans que Makhno mourut, presque dans la misère, en juillet 1935. Les camarades qui l'accompagnèrent ce jour-là au Père-Lachaise, où il fut incinéré, emportèrent dans leur cœur, non point l'image du petit homme souffreteux, amer,

désabusé, mais celle de *Batko* (petit père), le vainqueur de Denikine, de Wrangel, victime des bolcheviks qu'il aurait voulu considérer comme ses frères.

Qui était Makhno ?

Il était né le 27 octobre 1889 et élevé dans le village de Goulai-Polé, en Ukraine. Fils d'une famille de paysans pauvres, il n'avait que dix mois quand son père mourut, en le laissant lui et ses quatre petits frères, aux soins de sa mère. Dès l'âge de sept ans, il servait comme pâtre, gardant les vaches et les brebis des paysans de son village. A huit ans, il entra à l'école locale qu'il fréquentait seulement l'hiver, servant toujours comme pâtre en été. A douze ans, il se plaça comme garçon de ferme chez les koulaks (paysans riches) allemands, dont les colonies étaient nombreuses en Ukraine. A cette époque, il professait déjà une forte haine contre les patrons exploiters, et rêvait à la façon dont il pourrait régler leur compte, pour lui-même et pour les autres, un jour, s'il en avait la force. Il travailla plus tard comme fondeur dans l'usine de son village.

Jusqu'à l'âge de seize ans, il n'eut aucun contact avec le monde politique. Ses conceptions révolutionnaires et sociales se façonnaient dans un cercle restreint de paysans prolétaires comme lui. La révolution de 1905 le fit sortir d'un seul coup de ce petit cercle, en le lançant dans le torrent des grands événements révolutionnaires. Il avait alors dix-sept ans, était plein d'enthousiasme révolutionnaire et prêt à tout pour la libération des travailleurs ! Il rentra dans le rang des communistes anarchistes et, à dater de ce moment, devint un militant infatigable.

En 1908, il tomba aux mains des autorités qui le condamnèrent à la pendaison pour association anarchiste et participation à des actes terroristes. Par égard pour son jeune âge,

sa peine fut commuée en prison à perpétuité, dans la prison centrale de Moscou : Boutirki.

Bien que la vie en prison fût pour lui sans espoir, il apprit la grammaire russe, les mathématiques, la littérature, l'histoire de la culture et l'économie politique. Il eut pour cela un maître excellent, emprisonné comme lui : Archinoff. La prison fut l'unique école où il puisa les connaissances historiques et politiques qui lui furent d'un grand secours dans son action révolutionnaire ultérieure. La vie, les faits, furent une autre école où il apprit à connaître et à comprendre les hommes et les événements sociaux. C'est en prison que Makhno compromit sa santé. Obstiné, ne pouvant se faire à l'écrasement absolu de la personnalité auquel il était soumis, comme tout condamné aux travaux forcés, il se cabrait toujours devant les autorités pénitentiaires et était continuellement au cachot, où, par le froid et l'humidité, il contracta la tuberculose pulmonaire. Pendant neuf ans de réclusion, il resta sans cesse aux fers pour mauvaise conduite. Il fut délivré, avec les autres détenus politiques, par l'insurrection du prolétariat de Moscou, en 1917. Il séjourna dans son village, dont il était le seul forçat politique. Il devint l'objet de l'estime et de la confiance de tous les paysans. C'était un militant achevé, ayant un puissant élan de volonté, et une idée déterminée de la lutte sociale.

Au moment de l'occupation de l'Ukraine par les Austro-Allemands, Makhno fut chargé de former des bataillons de paysans et ouvriers pour la lutte contre les envahisseurs. Il fut contraint de reculer et la bourgeoisie locale mit sa tête à prix. Par vengeance, les autorités ukrainiennes et allemandes mirent le feu à la maison de sa mère et fusillèrent son frère aîné, Emilian, invalide de guerre.

Il se rendit à Moscou pour y rencontrer des anarchistes et rendit visite à Lénine, avec lequel il discuta longuement :

« Les anarchistes sont toujours pleins d'abnégation, ils

sont prêts à tous les sacrifices, mais fanatiques aveugles, ils ignorent le présent pour ne penser qu'au lointain avenir », lui dit ce dernier.

Makhno lui répondit :

« Je dois vous dire, camarade Lénine, que votre assertion concernant les anarchistes est complètement erronée. Toute la campagne a été menée en Ukraine par les anarchistes. Vos bolcheviks n'existent pas dans nos campagnes. S'il s'en trouve, leur influence est infime.

« Presque toutes les communes ou associations paysannes, en Ukraine, ont été formées à l'instigation des anarchistes et la lutte à main armée de la population laborieuse contre la contre-révolution a été entreprise sous la direction idéologique et organique exclusive des anarchistes communistes. Ce sont là des faits que vous ne pouvez contester. Vous connaissez parfaitement, je suppose, les effectifs et la capacité combative des corps francs révolutionnaires d'Ukraine. Ce n'est pas sans raison que vous avez évoqué leur courage à défendre nos conquêtes révolutionnaires.

« Tout cela montre avec une force suffisante à quel point, camarade Lénine, est erronée votre allégation à savoir que nous n'avons pas les pieds sur terre, que notre attitude dans le présent est lamentable, bien que nous aimions beaucoup penser à l'avenir. Nous sommes de plain-pied dans le présent, nous y travaillons en cherchant en lui ce qui nous rapproche de l'avenir, auquel, en effet, nous pensons très sérieusement. »

Quant à Lénine, écartant les bras :

« Il se peut que je me trompe... »

Makhno revint dans son village, où il créa un détachement qui, au bout de trois semaines, devint la terreur, non seulement de la bourgeoisie locale, mais des autorités austro-allemandes. Le champ d'action de Makhno était considérable. La rapidité de déplacement était la particularité de

la tactique de Makhno. Il apparaissait toujours à l'improviste à l'endroit où on l'attendait le moins.

En peu de temps, il enveloppa d'un cercle de fer et de feu toute la région où se retranchait la bourgeoisie locale. Rapides comme l'ouragan, intrépides, inaccessibles à la pitié envers leurs ennemis, les hommes de Makhno tombaient en foudre sur leurs ennemis et disparaissaient aussi vite. Le lendemain, Makhno recommençait à plus de cent kilomètres de distance. Puis, le jour suivant, il était à nouveau à cent kilomètres de là, sévissant contre un détachement des Magyars réprimant les paysans.

Toute une série de bataillons fut envoyée pour écraser Makhno. En vain. Les partisans de Makhno s'en tenaient à la règle générale : tuer les officiers austro-allemands et rendre la liberté aux soldats faits prisonniers. On leur proposait de rentrer dans leur pays, d'y raconter ce que faisaient les paysans ukrainiens et d'y travailler à la révolution sociale.

« Vaincre ou mourir. Voici le dilemme qui se dresse devant les ouvriers et les paysans de l'Ukraine, au présent moment historique. Mais mourir tous, nous ne pouvons pas, nous sommes trop. Nous, c'est l'humanité. Donc nous vaincrons. Mais nous ne vaincrons pas pour répéter l'exemple des années passées, remettre notre sort entre les mains de nouveaux maîtres. Nous vaincrons pour prendre nos destinées dans nos mains et arranger notre vie par notre propre volonté et avec notre vérité. »

Un des premiers appels de Makhno

Je pourrais remplir des pages avec les actions de Makhno, mais il faut les résumer : au fur et à mesure que Makhno avait libéré un village, celui-ci était organisé sur de nouvelles bases, et les villageois devaient régler leur propre sort,

vivre leur propre vie, sans chef, sans autorité : il créait la *Commune libertaire*, comme cela se fit également en Espagne, en pleine guerre. Les communes pouvaient, si elles le désiraient, créer des liens entre elles, toujours sur les mêmes bases.

Au point de vue militaire, il eut à chasser d'Ukraine les Polonais, les Austro-Allemands, tous riches propriétaires, et leurs terres furent distribuées aux paysans.

Puis ce fut aux armées « blanches » qu'il eut affaire, celle de Wrangel, de Dénikine, qu'il chassa après des combats acharnés.

Ce que n'avaient pu faire les soldats de l'Armée Rouge, les hommes de Makhno le firent.

Le premier soin des Makhnovistes, aussitôt qu'ils entraient en vainqueurs dans une ville quelconque, était d'écarter un malentendu éventuel dangereux : que l'on prît la Makhnovitchna pour un nouveau *pouvoir*, pour un nouveau *parti politique*, pour une sorte de *dictature*.

Ils commençaient par lever toutes les défenses et annuler toutes les interdictions et restrictions imposées, soit à la presse, soit aux groupes politiques, par quelque pouvoir que ce fût. La liberté entière de parole, de presse, de réunion et d'association pour tout le monde était proclamée. La prison de Berdiansk fut détruite à la dynamite, de même que celles d'Alexandrosk et de Krivoï-Rog. Partout la population laborieuse acclama ces actes.

Au cours de la révolution russe, l'époque de la Makhnovitchna en Ukraine fut la seule où la vraie liberté des masses laborieuses trouva son expression entière. Tant que la région fut occupée par les troupes de Makhno, les travailleurs des villes et des campagnes, purent dire et faire, *pour la première fois*, tout ce qu'ils voulaient et comme ils voulaient. Et surtout, ils avaient enfin la possibilité d'organiser leur

vie et leur travail eux-mêmes, selon leur propre entendement de justice et de vérité.

Ce qui mérite surtout notre attention, ce sont les *idées maîtresses* sur lesquelles les initiateurs s'adonnèrent à la tâche de faire renaître l'œuvre éducative et basèrent cette œuvre.

1° Ce sont les travailleurs eux-mêmes qui doivent veiller à la bonne marche de l'instruction et de l'éducation de la jeune génération laborieuse.

2° L'école doit être non seulement une source de connaissances indispensables, mais aussi un moyen de formation *de l'homme conscient et libre*, capable de lutter pour une vraie société humaine, d'y vivre et d'y agir.

3° Pour qu'elle puisse remplir ces deux conditions, l'école doit être indépendante, donc séparée de l'*Eglise* et de l'*Etat*.

4° L'enseignement et l'éducation de la jeunesse doivent être l'œuvre de ceux qui y sont portés par leurs dispositions, leurs aptitudes, leurs connaissances. Cette œuvre sera placée sous le contrôle effectif et vigilant des travailleurs.

Il y avait, à Goulaï-Polé, quelques intellectuels partisans des principes de l'Ecole libre de Francisco Ferrer. Sous leur impulsion, un vif mouvement se produisit et aboutit à une ébauche intéressante d'une vaste entreprise d'éducation. Une commission mixte composée de paysans, d'ouvriers et d'instituteurs, fut créée et chargée de pourvoir à tous les besoins, tant économiques que pédagogiques, de la vie scolaire. Les paysans et les ouvriers se chargèrent de l'entretien du personnel pédagogique nécessaire pour toutes les écoles du village et des environs.

La Commission élaborait en un temps record un plan d'enseignement libre, inspiré par les idées de Francisco Ferrer.

En même temps, des cours pour adultes furent organisés.

Ainsi l'œuvre d'éducation reprit sur des bases nouvelles.

Mais tout cet élan créateur des masses fut brisé brutalement par une nouvelle et foudroyante attaque bolchéviste, déclenchée sur toute l'étendue de l'Ukraine le 26 novembre 1920.

Cette situation n'était pas pour plaire aux dirigeants bolcheviks qui essayèrent de s'attacher Makhno et de le faire entrer, lui et les siens, dans l'armée rouge. Makhno refusa. Des guets-apens lui furent tendus par Lénine et Trotski ; il les déjoua. Par des espions bolcheviks capturés, Makhno apprit qu'une attaque d'une grande envergure allait avoir lieu contre lui et ses hommes, par les soldats rouges. Mais, pour la justifier, il fallait user de calomnie et de mensonge. Lénine prétendit que les makhnovistes et les anarchistes préparaient un complot et une vaste insurrection contre le gouvernement des soviets.

A force de les répéter, les bolcheviks réussirent à les faire croire à beaucoup de monde en U.R.S.S., mais aussi à l'étranger.

Makhno se mit en relations avec le gouvernement de Kharkov où il lui fut répondu que c'était un simple malentendu, qu'une commission spéciale allait être chargée de l'éclaircir, etc. Cette conversation avait lieu par fil direct, à neuf heures du matin, le 26 novembre. Or, six heures auparavant, au milieu de la nuit, les représentants des makhnovistes de Kharkov furent saisis, ainsi que tous les anarchistes de la ville et d'ailleurs.

Deux heures après la conversation, Goulai-Polé fut investie de tous côtés par les troupes rouges et soumise à un bombardement acharné.

Le même jour, à la même heure, l'armée makhnoviste de Crimée fut attaquée. Là, les bolcheviks réussirent à s'emparer, par ruse, des membres de l'état-major de cette armée et du commandant et les mirent tous à mort sans exception.

Le 27 novembre, les makhnovistes trouvèrent sur les prisonniers appartenant à l'armée rouge une proclamation : « En avant contre Makhno, mort à la Makhnovitchna ! » Ce qui était la preuve que ce coup était monté de longue date.

Le coup de Jarnac fut vite répandu dans toutes les régions ; cependant, nombreux furent les anarchistes arrêtés à Kharkov et dans d'autres villes. Si le commandant de l'armée makhnoviste de Crimée fut pris et passé par les armes, Martchenko, qui commandait la cavalerie, bien que cerné et attaqué furieusement par des détachements de la IV^e Armée bolcheviste, parvint à se dégager et à se frayer un passage à travers les barrages fortifiés. Entraînant ce qui lui restait de ses hommes, il réussit, à marches forcées, de jour et de nuit, à rejoindre Makhno qui échappa de nouveau aux bolcheviks ; quelle ne fut pas son angoisse lorsqu'il vit arriver le petit groupe de cavaliers (tout ce qui restait de sa puissante cavalerie de 1 500 montures), d'environ 250 hommes. Martchenko dit alors :

« Nous savons maintenant ce que sont les bolcheviks !... »

Avec cette poignée d'hommes, insignifiante numériquement, mais exaspérée et résolue à tout, Makhno, à peine remis de sa maladie (le typhus) et souffrant atrocement de ses blessures, dont la dernière était une cheville fracassée, s'élança à l'attaque. Il parvint à culbuter le régiment de cavalerie de l'Armée Rouge qui avançait de deux côtés sur Goulai-Polé.

Il réussit à passer et à réunir environ 2 500 hommes (1 000 cavaliers et 1 500 fantassins, makhnovistes ou déserteurs de l'Armée Rouge). Il entreprit une contre-attaque et mit en déroute la 42^e division de l'armée rouge, fit 6 000 prisonniers. Deux mille voulurent se joindre aux troupes de Makhno, les autres furent renvoyés dans leurs foyers.

On leur conseillait seulement de ne plus servir d'instrument au pouvoir pour subjuguer le peuple. Il porta encore plusieurs coups consécutifs à l'Armée Rouge et fit une dizaine de milliers de prisonniers.

Mais la nouvelle arriva que l'Armée Rouge allait lancer des régiments entiers pour décimer la Makhnovitchna, cavaliers et fantassins.

Ce serait la fin de l'armée insurrectionnelle. Le conseil des insurgés révolutionnaires décida alors l'abandon provisoire de la région, laissant à Makhno toute liberté quant à la direction de ce mouvement.

Une lutte inégale dura plus de trois mois avec des batailles incessantes de jour et de nuit. Arrivés à Kiev en pleine période de gelée dans une région accidentée et rocheuse, il fallut abandonner l'artillerie, les vivres et les munitions. Deux divisions de cosaques rouges vinrent s'ajouter à la masse des armées jetées contre Makhno. Toute possibilité de s'échapper semblait inexistante. Mais personne ne pensait à une dispersion, à une fuite honteuse.

Ce fut une tristesse indicible que de voir cette poignée d'hommes, seuls entre les rochers, le ciel et le feu de l'ennemi, prêts à se battre jusqu'au dernier, déjà voués à la mort.

Une douleur déchirante, une angoisse mortelle s'emparait de vous, vous poussait à hurler de désespoir, à hurler face à l'univers entier qu'un crime épouvantable allait être perpétré et que ce qu'il y a de plus grand au sein du peuple, ce qu'un peuple a produit de plus noble, de plus sublime aux époques héroïques de son histoire, allait être anéanti, allait périr à jamais.

Blessé à nouveau, Makhno fut conduit jusqu'au Dniepr, où il parvint dans une charrette de paysan. Les adieux à ses hommes furent déchirants. Ceux-ci retournèrent pour tenir

tête aux divisions rouges et la plupart d'entre eux y laissèrent la vie. Ce fut la fin de la Makhnovitchna.

Une diffamation particulièrement ignoble fut lancée, entre autres, contre le mouvement makhnoviste en général et contre Makhno personnellement. Elle est répétée par de nombreux auteurs de tous camps et par des bavards de tout acabit. Les uns la répandent intentionnellement.

On prétend que Makhno et ses hommes étaient imprégnés d'esprit antisémite, qu'ils poursuivaient et massacraient les juifs. D'autres disent que Makhno a toléré, « fermé les yeux » sur les actes d'antisémitisme commis par « ses bandes ».

Nous pourrions couvrir des dizaines de pages, citer des actes de répression spontanée exercés par Makhno contre la moindre manifestation d'un esprit antisémite, de la part de quelque égaré dans la population ou dans l'armée. Dans ces cas, Makhno n'hésitait pas à réagir sur-le-champ, personnellement et violemment, comme devant une injustice, un crime flagrant.

L'une des raisons de l'exécution de Grigorieff par les makhnovistes fut son antisémitisme et l'immense pogrome antijuif qu'il avait organisé à Elisabethgrad et qui coûta la vie à près de trois mille personnes. L'une des raisons du renvoi des anciens partisans de Grigorieff, incorporés tout d'abord dans l'armée insurrectionnelle, fut l'esprit antisémite que leur ancien chef avait réussi à leur inculquer. Notons quelques vérités essentielles :

- 1° Un rôle assez important fut tenu dans l'armée makhnoviste par des révolutionnaires d'origine juive.
- 2° Des membres de la Commission d'éducation et de propagande furent des juifs.
- 3° A part les nombreux combattants juifs dans les diverses unités de l'armée, il y avait une batterie servie unique-

ment par des juifs et un détachement d'infanterie juif.

4° Les colonies juives d'Ukraine fournirent à Makhno de nombreux volontaires. Et, d'une façon générale, la population juive très nombreuse prenait une part active et fraternelle au mouvement. Les juifs riches et réactionnaires eurent certainement à souffrir au même titre que les réactionnaires non juifs, mais uniquement pour cela. Cette légende de Makhno antisémite est fautive et à détruire. (Archinoff)

On ne peut pas parler de Makhno sans évoquer un de ses compagnons, Vsévolod Eichenbaum, plus connu sous le pseudonyme de Voline. Né dans la région de Voronège, le 11 août 1882.

Invité par Sébastien Faure pour collaborer à l'*Encyclopédie anarchiste*, il débarqua chez moi avec sa femme et ses quatre enfants, à peu près vers la même époque que Makhno.

Contrairement à Makhno, il était de famille aisée : son père et sa mère étaient médecins et lui firent donner une solide instruction. Son frère Boris et lui furent confiés à des gouvernantes qui leur assurèrent une sérieuse éducation, leur apprirent les langues française et allemande.

Voline fit ses études au collège de Voronège et ensuite s'inscrivit à la Faculté de Droit de Saint-Petersbourg, qu'il abandonna très vite, attiré qu'il était déjà par l'idée socialiste révolutionnaire. Ce qui l'amena à prendre une part très active aux événements de 1905.

C'est à l'occasion de ce grand mouvement qu'il fut arrêté par la police tsariste, emprisonné et finalement déporté par mesure administrative. En 1907, il réussit à s'évader et gagna la France. C'est à Paris qu'il compléta ses connaissances sur le mouvement social.

Il quitta le parti socialiste révolutionnaire et s'intéressa à des groupements d'émigrés anarchistes russes. En 1913, il

devient membre du Comité d'action internationale et s'attache à la propagande française contre la guerre qui menaçait. Son activité, en 1915, devint telle que le gouvernement Viviani-Millerand le fait arrêter, l'interne dans un camp jusqu'à la fin de la guerre, puis veut l'expulser.

Prévenu de son expulsion, Voline se cache et avec l'aide de camarades français, réussit à s'embarquer à Bordeaux pour les Etats-Unis. Il laisse en France sa femme et ses quatre enfants.

Voline fut accueilli à bras ouverts par la Fédération des Unions des ouvriers russes aux Etats-Unis et au Canada (puissante de 10 000 adhérents) qui édite *Goloss-Trouda* (La voix du travail), hebdomadaire anarcho-syndicaliste auquel collaborait Voline. Il fit des conférences sur la révolution russe de 1905 ; excellent orateur, il était très apprécié...

En 1917, la rédaction et Voline partirent pour Saint-Petersbourg où grondait la révolution. La jonction est faite entre les Russes qui étaient restés aux U.S.A. et ceux de Russie. Le journal devient quotidien avec Voline comme rédacteur. Mais notre ami quitta le journal après la rupture des pourparlers de paix de Brest-Litovsk.

Voline se rend à Brobov pour rencontrer sa femme et ses enfants qui ont pu, après mille péripéties, rejoindre la Russie. A Brobov, Voline travaille au Soviet de la ville, section populaire pour amener la population à comprendre les événements révolutionnaires. Peu après, il passe au journal *Nabate* (le Tocsin) où il est chargé de rallier toutes les tendances de l'anarchisme et de formuler sa « synthèse » anarchiste. Il se rend à Moscou où il continue son travail de rédacteur à *Nabate*, organe central.

Mais vient la réaction bolcheviste. Elle supprime la presse libre et chasse les anarchistes. C'est de cette date que Voline entre dans le mouvement makhnoviste. Il est élu

président du Conseil militaire insurrectionnel où, pendant six mois, il se dépense sans compter.

Alors qu'il est, comme Makhno, atteint du typhus, il fut arrêté par la XIV^e armée rouge, traîné jusqu'à Moscou et remis à la Tchéka. Makhno signa alors un pacte militaire avec le gouvernement bolcheviste pour faire libérer Voline et tous les compagnons anarchistes arrêtés. Voline fut libéré en octobre 1920. Il alla à Kharkov pour préparer un congrès anarchiste pour le 25 décembre. La veille, Voline fut à nouveau arrêté, ainsi que les anarchistes qui avaient collaboré avec Makhno.

Le mouvement anarchiste fut décimé par une répression atroce, et la partie de l'armée de Makhno qui put être atteinte, exterminée. Voline fut enfermé à la prison de Boutirki à Moscou, puis à celle de Lefortovo.

Il fut, ainsi que ses camarades, soumis à d'odieuses brutalités. Ils protestèrent par une grève de la faim qui dura dix jours et prit fin à la suite de l'intervention, inattendue, de délégués du syndicalisme européen, qui étaient venus assister au congrès international. Ils purent faire libérer dix d'entre les prisonniers, dont Voline, sous condition d'un bannissement perpétuel. Ils purent quitter la Russie avec leurs familles.

Passé en Allemagne, il fut secouru par l'Union ouvrière libre, put rédiger une excellente brochure qu'édita celle-ci : *La Persécution contre l'anarchisme en Russie soviétique* ; traduisit le livre d'Archinoff : *Histoire du Mouvement Makhnoviste*, tout en rédigeant l'important hebdomadaire russe : *L'Ouvrier anarchiste*.

Puis, pour l'*Encyclopédie anarchiste*, de Sébastien Faure, il y écrivit de remarquables études, souvent traduites en brochures et dans la presse étrangère, en Espagne notamment. Sur la proposition de la C.N.T., il rédigea le journal de langue française *L'Espagne antifasciste*.

Plus tard, il quitta Paris pour Nîmes, puis Marseille, où la Seconde Guerre mondiale le trouva, et dont plus que tout autre, il devait redouter les conséquences en tant qu'antihitlérien, anarchiste et Russe.

Par un hasard miraculeux il échappa aux périls qui le menaçaient. Mais il n'échappa pas aux misères de la guerre, aux privations de toutes sortes, qui le mirent sous la dépendance de la tuberculose à laquelle il devait finalement succomber. Il mourut à Paris, à l'hôpital Laënnec, le 18 septembre 1945 et incinéré au Père-Lachaise, entouré de nombreux amis.

Je le rencontrai, pour la dernière fois, à Marseille, dans une auberge de jeunesse, où il travaillait à sa *Révolution inconnue*, qui lui tenait à cœur et que la fidélité fraternelle put faire paraître.

Au début de 1929, je me trouvais au siège du *Libertaire*, quand un homme trapu, sans âge, se présenta comme étant Marius Jacob, condamné au bagne à perpétuité en 1905, pour une centaine de cambriolages.

Ses yeux noirs, expressifs, plongeaient dans les vôtres comme au fond du cœur ; son visage était buriné : trace des souffrances qu'il avait subies pendant ces vingt-trois ans d'enfer qu'il venait de « vivre ».

Je connaissais l'histoire de cet artiste de la cambriole qui avait inspiré le personnage d'*Arsène Lupin* et tout ce que je savais sur lui me le rendait sympathique. Je le serrai dans mes bras et l'embrassai très fort. Nous lui fîmes fête ; il était comme un enfant, ébahi par les changements survenus pendant sa longue absence : le métro, les tramways au lieu des voitures à chevaux. La plupart de ses camarades de jeunesse avaient disparu. La répression policière était passée par là...

Avec deux ou trois copains, nous l'emmenâmes déjeuner

et, peu prolix — on le comprend — il nous dit combien il était heureux d'en être sorti et de retrouver sa mère qui l'avait défendu et soutenu pendant son séjour en enfer.

Pendant ces vingt-cinq ans, deux mois et huit jours passés en Guyane, il avait subi neuf ans de cachot, les fers aux pieds et treize ans de régime cellulaire. Il avait essayé de s'évader dix-neuf fois. Sa mère lui envoie des livres de droit qu'il potasse. Il adore cette lecture qui lui permet de tenir et d'aider ses camarades dans leurs difficultés juridiques.

Sa mère, qu'il aime profondément, est sa seule raison de vivre. Il n'a jamais été effleuré par aucun des vices si nombreux inhérents à la condition pénale.

Des journalistes, des écrivains, se sont intéressés à son cas. Marie le harcèle, elle remue ciel et terre, elle explique, supplie qu'on lui rende son petit, si bon, qui n'a pas eu de chance...

En France, les camarades lancent une campagne de presse qui, à la longue, portera ses fruits. M. Gibert, le juge d'instruction de la bande à Bonnot, devenu chancelier des Affaires criminelles, apostille son dossier qui ramène sa peine à cinq ans de réclusion à faire en France.

On l'embarque sur le *Biskra*, en direction de Saint-Nazaire. On dut lui enlever les fers, il ne pouvait plus marcher. La chevelure toute blanche, il semblait un vieillard près de la fin. On le mène à Rennes, puis à Fresnes et à Melun. Le 19 juin 1926, un décret du Président ramène sa peine à deux ans. Et le 30 décembre 1928 les portes de la prison s'ouvrent enfin. Plus de vingt-cinq ans qu'il n'a pas mis les pieds dans la rue, qu'il n'a pas respiré librement, qu'il n'a pas embrassé sa mère. La mère et le fils s'embrassent comme s'ils s'étaient quittés la veille. Sa fiancée, Rose, est morte depuis cinq ans.

Il vit dans un petit logement avec sa mère, il travaille

en atelier où il s'étiole. Revenu après tant d'années (il va avoir cinquante ans) du bout de la nuit, il doit se faire une place au soleil. Paris l'opprime. La foule affairée lui fait peur. Marie a mis de côté, sou par sou, la somme de dix mille francs. Il achète un lot de bonneterie, chausse ses brodequins de soldat et, sa camelote sur le dos, il se retire d'abord dans l'Yonne avec Marie, puis à Bois-Saint-Denis, un hameau près de Reuilly.

Il apprend par hasard que le marteau d'entrée d'une propriété sur les bords de la Loire est en or, et considère cela comme une insulte à la pauvreté. Il enlève le marteau d'or et le remplace par un autre en métal. Ce sera son dernier vol.

Il apprend aussi que les anarchistes en Russie ont été décimés par les bolcheviks, que partout dans le monde l'autorité fait loi ; en France, les membres de la bande à Bonnot ont jeté la confusion dans les esprits. Les modes d'action collective l'ont emporté sur l'individualisme. Les syndicats ont pénétré les masses ouvrières, mais la C.G.T. libertaire est tombée sous la coupe des marxistes.

Ceux qui n'ont pas été contaminés par l'idée d'une dictature se sont regroupés dans l'Union anarchiste autour de Louis Lecoin. Leur combat : l'antimilitarisme, l'objection de conscience, l'anarchisme. La libération des camarades condamnés injustement : Sacco et Vanzetti en Amérique, Durruti, Ascaso et Jover en France.

Jacob rencontre ces amis-là avec plaisir. Ils servent l'idéal qu'il a poursuivi, à sa manière.

La défaite de la cause sur tous les terrains, ou presque, le rend triste. Les hommes ont dû devenir fous pour croire aux vertus de l'embrigadement.

Il va donc essayer de revivre à la campagne. Il achète une grande toile pour abriter sa marchandise, puis une voiture à âne et une petite baraque. Les affaires marchent.

Il songe à se mettre en ménage, mais l'expérience est désastreuse.

Puis Marie, sa mère, la seule femme de sa vie, meurt à soixante-quinze ans.

On le croit fini, résigné, lui, Jacob ? En juillet 1936, il disparaît quelques mois. La révolution gronde à Barcelone. Le fauve se réveille, il va essayer de trouver de l'or pour acheter des armes ; de l'or il y en a partout, qui dort et qui peut être utilisé comme trésor de guerre. Il vient à Barcelone ; Ascaso est mort, tué pendant un assaut. Durruti est mort, Camillo Berneri également tué par les communistes avec son compagnon Barbieri. Les anarchistes se battent sur tous les fronts.

Il comprend que les brigades internationales n'ont été qu'un sursaut de la conscience mondiale, devant l'emprise des « totalitaires » de tous bords. « Je suis utopiste, pense Jacob, l'histoire n'est pas affaire de sentiment, mais de rapports de forces. Tant que la conscience individuelle des hommes ne sera pas plus évoluée, la volonté de puissance de quelques-uns triomphera. »

Alors, il remonte dans sa voiture et reprend sa place au marché d'Issoudun. Il fait la connaissance de Paulette, de quinze ans sa cadette. Ils se plaisent et s'épousent. Le bonheur... !

Hélas ! Paulette meurt d'un cancer peu après la Libération. Le chagrin le bouleverse. Il continue de vivre avec son chien Nègro, ses chats.

Il fréquente des amis, ceux qui ont suivi Lecoin, Pierre Berthier, qu'il a rencontré sur le marché d'Issoudun. Il leur fait des articles signés de pseudonymes. Il accomplit des démarches en faveur de certains copains de captivité : il en abrite dans sa case de Neuilly. Certains le pillent, l'escroquent.

« Bah, moi je n'ai besoin de rien ! » dit-il...

En 1952, il sent venir l'inéluctable vieillesse. Il rédige son testament. Il n'a pas grand-chose, mais il craint que son ennemi, l'Etat, le sachant sans héritier ne récupère un sou de son héritage. Il lègue de son vivant à ses amis la baraque, le terrain et quelques milliers de francs. Toutes ses affaires sont réglées. Son cœur et son cerveau sont intacts. Seul, son corps commence à flancher. Il se procure les produits nécessaires pour en finir. Il fait un petit banquet pour les gosses du village. Il y en avait neuf. Puis leur fait faire une bonne promenade. Il a rangé son linge, fait son ménage. Ecrit quelques mots pour les copains, leur laissant deux bouteilles de rosé à boire après sa mort.

Le samedi 28 à l'aube, il a étalé une couverture et un drap sur son lit. Il y a couché Nègro, le vieux chien aveugle et infirme. Il a enfoncé l'aiguille de morphine.

Alors, il s'est allongé à son tour, après avoir vérifié que le feu de charbon de bois dégagait bien le gaz carbonique pour compléter l'œuvre de la piqûre. Près de son chien, il a pris la seringue. Quand les amis vinrent quelques heures plus tard, il semblait dormir.

Lecoin, je vous en ai déjà beaucoup parlé.

Mais j'ai encore tellement de choses à vous dire ! Il est certainement l'homme avec lequel j'ai le plus travaillé pour la cause.

En décembre 1956, un grand malheur frappe mon ami Louis Lecoin. Marie, son épouse, meurt subitement le laissant complètement désespéré et écrasé de douleur.

Il décide alors de vendre sa maison du Midi et de venir à Paris, mener campagne pour la libération des objecteurs de conscience, dont certains sont emprisonnés depuis près de dix années. Il veut aussi lancer une campagne pour obtenir du gouvernement le vote d'un statut d'objecteur de conscience, qui éviterait à celui qui ne veut pas porter les

armes, soit de moisir en prison pendant d'interminables années, soit de s'expatrier, avec toutes les conséquences que cela comporte.

Comme il nous le dit, avec sa franchise habituelle :
« En voulant sauver les objecteurs, c'est moi-même que je veux également sauver ! »

Après s'être retiré de la lutte, il revenait avec de nouvelles forces retrouver cette minorité agissante, « la seule qui pousse les sociétés hors des ornières et vers les évolutions salutaires ».

C'est une grosse affaire qu'il va entreprendre, en ce début de 1957, après les longs efforts d'Henri Sellier, de Jean Gauchon et d'Emile Véran, qui, depuis dix ans, s'occupent inlassablement des objecteurs emprisonnés.

Il sait très bien que la lutte sera rude et longue, l'état-major n'étant pas du tout décidé à se « laisser marcher sur les pieds » par des pacifistes, dont la lutte ne consistera pas seulement à faire libérer les emprisonnés, mais aussi à faire légaliser une situation de fait : le statut des objecteurs, en attendant la disparition totale des armées, ce qui n'est certes pas pour demain...

La situation des objecteurs était terrible pour ceux qui maintenaient leur décision, les peines de prison se succédant sans cesse ; les plus faibles, ne pouvant tenir le coup, quittaient la prison pour l'asile d'aliénés, ou pour le cimetière. Pour les plus forts, les années de prison n'en finissaient jamais.

Lorsque Louis commença la campagne, ils étaient quatre-vingt-dix emprisonnés. Edmond Schaguené était le plus ancien : neuf ans. Cependant, il dépendait de sa volonté de vivre à l'air libre, mais il écoutait sa conscience avant tout et répondait « non » chaque fois au tribunal, non à l'armée, non à la guerre...

Pour mener cette campagne, Louis avait besoin d'un

journal. Il réalisa ce qu'il possédait, en remit une part à sa fille. Puis des amis réunirent une certaine somme. Des peintres connus : Bernard Buffet, Vlaminck, Kischka, Van Dongen, Atlan, Lorjou, Grau Sala, etc... lui remirent des tableaux qui, mis en loterie, rapportèrent trois millions de francs.

Ces fonds réunis permirent de faire sortir, le 31 janvier 1958, le journal hebdomadaire *Liberté*. Et Alexandre, vieil ami de Sébastien Faure, put fournir le local nécessaire.

Le Comité de Défense aux emprisonnés fut créé, et des amis comme Pierre Martin, Conem et d'autres vinrent grossir l'équipe.

Parmi les objecteurs, il y avait des hommes de plusieurs obédiences : catholiques, protestants, antisociaux, marginaux, témoins de Jéhovah. Tous n'étaient pas pacifistes, et obéissaient à des motifs divers.

Pour arriver au but qu'il s'était donné, Louis dut employer toutes sortes de moyens, s'adressant aux députés, aux personnalités susceptibles d'intervenir près des pouvoirs publics, des tracts, des réunions, des meetings ; il fut avec le gérant de *Liberté*, Dufour, traduit en correctionnelle, à la demande d'un Monsieur Legendre, pour incitation de militaires à la désobéissance.

En commençant cette campagne, Louis savait à quoi il s'exposait : la galonnaille de la rue Saint-Dominique était bien décidée à défendre ses privilèges... Cependant, le tribunal acquitta les deux prévenus Lecoin et Dufour. C'était un pas en avant...

Par suite de la guerre d'Algérie, la campagne dura encore plus longtemps que prévue. Il en fallut des démarches, des interventions, des articles dans *Liberté* et, pour finir, une grève de la faim de vingt-quatre jours, que fit notre ami Louis en juin 1962, malgré son grand âge ! Le tout dura près de cinq ans.

Entre-temps, Schaguéné avait été libéré, ainsi que plusieurs de ses camarades qui avaient passé cinq, six, sept et huit ans en prison. C'était déjà un succès. Tous étaient Témoins de Jéhovah. Par la suite, on eut l'occasion de voir que tous n'étaient pas de la même trempe et que, lorsque le statut fut voté, ils obéirent aux ordres de leurs chefs, en Amérique, et refusèrent le statut si chèrement acquis. Ce jour-là, je vis des larmes couler sur les joues de notre ami :

« Les salauds, disait-il, comment peuvent-ils me jouer ce tour ? »

Heureusement, il pouvait compter sur le dévouement de ses amis qui se manifestèrent de différentes manières : des articles dans la presse (et l'on peut dire que *Le Canard Enchaîné* ne ménagea pas sa peine), des démarches près du Premier ministre et même près du Président de la République. Il faut bien le dire, il est assez surprenant que ce fût un général qui ait fait voter le statut, malgré les peaux de banane des militaires et de certains députés, dont M. Debré, qui le déforma entièrement avec ses amendements, alors qu'un gouvernement socialiste n'avait jamais abordé la question.

Des centaines de journaux, de par le monde, publièrent des milliers de protestations.

La justice, elle, devait se manifester en faisant enlever, par ordre d'un juge d'instruction, Louis Lecoin, le transporter à l'hôpital et faire inculper plusieurs personnes de son entourage pour non-assistance à personne en danger. Il est vrai que les médecins craignaient pour son existence et qu'il pouvait entrer dans le coma d'un jour à l'autre.

Un va et vient eut lieu entre l'Élysée et l'hôpital Bichat, des promesses faites, mais Louis tenait bon, il voulait qu'un communiqué soit signé par le Premier ministre lui-même. Ce qui fut fait après une longue lutte. Il fallait la ténacité

de ce petit grand homme pour arriver au bout de tout un système.

Que dirait aujourd'hui Louis, face à la situation des objecteurs ? Depuis le décret de Brégançon, cadeau de Pompidou et Debré, les jeunes gens qui ont obtenu le statut refusent de se rendre à l'Office national des Forêts, qui leur est assigné pour la première année de leur contrat. Nombre d'entre eux (environ trois cents par an) passent devant le Tribunal militaire et sont condamnés diversement, suivant l'humeur des juges et la longueur des cheveux, à des peines de un mois à six mois de prison ferme ou avec sursis.

Nous avons personnellement fait des démarches auprès du ministère des Armées, auprès du Conseil d'Etat, sans résultat. Il ne se trouve pas un député pour poser la question — sérieusement — à la Chambre. Et cette situation risque encore de durer longtemps.

De ce fait, il y a de plus en plus d'insoumis, qui, eux, risquent leurs deux ans de prison plutôt que d'accepter cette situation boiteuse du statut de l'objecteur.

Avoir lutté pendant cinq ans pour en arriver là, c'est plutôt décourageant !

La Commission elle-même est boiteuse, puisqu'elle accorde ou n'accorde pas le statut alors que les demandes collectives, rédigées par conséquent de la même façon, sont très souvent repoussées. Les jeunes continuent leur lutte, sans grand succès, mais avec ténacité, et nous continuerons à leur apporter notre soutien, jusqu'à ce qu'une décision soit enfin prise par le gouvernement.

Au printemps 1971, Louis Lecoin entra en clinique pour une opération chirurgicale, qui n'était pas extrêmement grave (Louis *dixit*) et dont il espérait bien se tirer.

Il avait entamé une campagne pour l'extinction des

guerres, des milliers de brochures avaient été expédiées à travers toute la France et il était plein de projets qu'il pensait pouvoir mener à bien. Sa grande idée, son dada disaient certains, c'était le désarmement de la France. Evidemment, il fallait s'appeler Louis Lecoin, pour envisager cela :

« Je leur dirai que la France s'honorerait en désarmant la première, en donnant l'exemple », répétait-il.

Cher Louis, cher Don Quichotte, tu avais présumé de tes forces... Il t'en aurait fallu beaucoup pour réaliser ton rêve. Et chaque jour, lorsque je lui rendais visite, c'étaient de nouveaux projets, de nouvelles idées... La dernière : une grève de la faim, en compagnie de l'abbé Pierre, cet homme dont il appréciait les qualités humanitaires.

Comme à d'aucuns de ses amis, son projet me paraissait difficile à réaliser, étant donné les forces auxquelles il voulait s'attaquer et l'importance de l'enjeu ; mais pas impossible.

« Alors, tu n'as plus confiance en moi ?

— Si, je te connais, je sais ce dont tu es capable, mais te rends-tu compte de la force de l'adversaire. Même si tu crées un grand mouvement de masse, ils te briseront ; ta vie ne comptera pas pour eux... »

Mais il avait confiance...

« Si je réussis, les pays étant désarmés, ce sera l'économie assainie, la transformation des usines de guerre en usines de paix, du travail pour tous, les heures de présence réduites, l'homme plus heureux. La reprise des coopératives de production et de consommation, disparition des profiteurs. Nous pourrions faire tant de belles choses. Je t'assure ! Il faut que j'emporte le morceau bien qu'il soit de taille, je réussirai ou j'y laisserai ma vie. Si je ne sortais pas vivant de cette clinique ? Eh bien, sans être présomptueux, ma campagne tomberait à l'eau, car qui

vois-tu pour prendre de tels risques ? Telle organisation ? Non, car il ne s'agira pas de paperasseries, mais d'action et de cela je ne les crois pas capables !... »

C'était le genre de conversation que nous eûmes les derniers jours.

Le dernier soir, je le quittai assez tard, il n'était pas plus fatigué que d'habitude et plutôt gai et optimiste...

Le lendemain matin, très tôt, je reçus un coup de fil de la clinique : Louis était mort vers une heure du matin. On l'avait trouvé allongé par terre près de son lit. Personne n'avait rien entendu. Le fait était là, brutal dans sa réalité.

Je me rendis à la clinique, le corps était encore tiède, sa toilette faite.

« Cher compagnon de tant d'années, jusqu'à ta dernière heure tu auras vécu ton rêve : le bonheur des hommes ! »

Les amis, la famille vont défiler devant son cadavre. Je l'embrasse une dernière fois et je pars, du chagrin plein le cœur.

Son corps sera envoyé en chambre froide, au Père-Lachaise, où il sera incinéré.

Il fallait maintenant prévenir nos camarades, ses collaborateurs, ses nombreux amis. Une dernière parution de *Liberté* fut décidée. Il fallait s'y atteler.

Je repensais à ses recommandations au cas où il partirait !

« *Liberté* est mon enfant ; c'est très égoïste de ma part, mais je voudrais qu'il meure avec moi. Vous ferez un autre journal pour propager et défendre nos idées. Tiens, tu pourras l'appeler *Le Réfractaire*, puisque tu es une admiratrice de Jules Vallès ! Je ne vous laisse pas d'argent, mais vous avez mes livres, plusieurs milliers, et ça vous aidera à démarrer. N'oublie pas non plus l'édition de mes disques. Tu as le nécessaire et le synopsis avec les coupures, tu feras un bel album de deux trente-trois tours, je te fais confiance.

Pour le financer ? Bah ! tu feras un gala à la Mutualité, tu as l'habitude, tu t'en sortiras !... Fais-toi aider par Sadik qui, lorsqu'il le veut, est efficace et puis, par ce brave Chalarl !...

« Quant à mes obsèques, n'oubliez pas : pas de discours ! Cela fera peut-être de la peine à quelques amis, mais je ne veux pas de discours, je compte sur toi ! »

Au Columbarium, une grande foule de camarades, d'amis venus de tous les coins de la France pour un dernier adieu au compagnon de lutte. Au lutteur. Les larmes coulent sur les visages burinés des anciens. La cérémonie de la crémation est lugubre, pas de musique, un silence lourd, pesant. Chacun ressasse ses souvenirs. Yves Montand et Simone Signoret quittent la salle : « C'est trop triste, on ne peut le soutenir », me disent-ils en passant.

La sortie se fait un peu dans la débandade. Pas de condoléances, pas de serremments de mains. Les uns s'étonnent, demandent des détails sur la mort de Louis, sur ce qui va suivre. D'autres partent tristes, désemparés, venant parfois de très loin. Je leur donne rendez-vous pour l'après-midi, rue Alibert, siège de *Liberté*.

Là, nous avons la surprise d'apprendre que Louis n'a pas laissé de testament, ce qui est assez incompréhensible pour un homme aussi organisé que Louis, mais c'est ainsi !

D'autre part, les dernières volontés de Louis, celles qu'il avait communiquées à plusieurs d'entre nous, ne correspondent pas à celles dont on nous fait part. Le journal va disparaître, d'accord, mais tout ce qui concerne le fonds de *Liberté* sera remis à une organisation avec laquelle il était plutôt en froid depuis de nombreux mois. La responsable est déjà là, prévenue par la famille, pour en prendre possession. Je suis atterrée, et ne suis pas la seule. J'apporte l'autre son de cloche. Mais comment ne pas s'incliner devant les affirmations de ses proches ? C'est ce que je fis.

Et nous voilà sans local, sans matériaux pour repartir. La campagne sera reprise par l'organisation désignée, nous souhaitons qu'elle la mène à bien. Les livres lui seront remis, de même que le fichier des abonnés. Adieu notre projet de continuation de *Liberté*.

Louis ayant versé des arrhes à la Mutualité, on me demande si je veux bien organiser une fête pour la campagne. J'accepte, mais les bénéfices, s'il y en a seront partagés : moitié pour la campagne, moitié pour l'édition des disques. La fête fut un succès. La Mutualité était comble. Il y eut du bénéfice, mais je n'en ai jamais vu la couleur. On m'offrit, en revanche, un « salaire » pour ma peine, que je refusai...

Je sortis quand même les disques, après avoir fait un emprunt. Bien que sabotée, cette sortie de disques eut du succès parmi les amis et fidèles de Louis et les sympathisants. Une des volontés de Louis était réalisée, restait la seconde, plus difficile, étant donné le manque de moyens. A quelques-uns, nous essayons de réunir les amis dans l'*Association des Amis de Louis Lecoin*, et, avec les fonds réunis par les adhésions, *Le Réfractaire* vit le jour. Il suivra la ligne de *Liberté* ; il y manquera son animateur, irremplaçable, mais nous ferons de notre mieux.

La plupart des collaborateurs, sauf deux, qui allèrent vers l'organisation bénéficiaire, me prêtèrent leur concours et c'est grâce à eux, à leur efficacité, à leur dévouement, à leurs connaissances, que *Le Réfractaire* en est arrivé, contre vents et marées, à son 51^e numéro. Bien sûr, quelques jeunes gens sont venus se joindre aux anciens. Je regrette qu'il n'y en ait pas davantage, puisque c'est pour eux que ce journal est paru.

Une vieille amie de Louis, propriétaire, a pu mettre à notre disposition un tout petit local, ancienne loge, en plein Paris. Grâce à Marie-Louise Richebourg, le souci du

local nous est épargné. Nous y assurons une permanence et les jeunes objecteurs ou autres, ayant besoin de conseils, seront toujours bien accueillis.

Pendant des années, une amie qui prêtait son concours bénévole à Louis est venue me seconder et m'aider, ô combien ! dans ce qui est une tâche assez lourde quand on a dépassé les quatre fois vingt ans. Que Margot Gieure trouve dans ces lignes toute mon amicale reconnaissance. Retirée dans le Midi, elle est remplacée par de jeunes étudiantes et ouvriers qui me consacrent une grande partie de leurs loisirs pour accueillir les gens, jeunes ou vieux, de passage, pour l'expédition du journal, etc. Et tout cela dans une atmosphère de joie et d'amitié.

A une époque où la jeunesse est tant décriée, n'est-ce pas une chance d'avoir la collaboration des Françoise, Christèle, Anne, Elisabeth, Jean, Jean-François et aussi des Jean-Pierre et des Jean-Paul, Michel et autres Marc ? Cette jeunesse est encourageante, revigorante, efficace. Sans elle, je ne serais rien, je ne pourrais rien.

Quant à la rédaction, dont j'ai parlé plus haut, qu'elle ait sa part de ma chaude gratitude, car que serait *Le Réfractaire* sans eux ?

Sans Jeanne Humbert, érudite et pionnière de la conception, qui assure avec quelle clarté de jugement la rubrique de la critique littéraire ; René Gieure, spécialiste du cinéma et dont les rubriques sont très appréciées ; Marcel Body, qui traite dans ses articles de la question internationale et est plus particulièrement axé sur la situation en Russie, qu'il connaît à fond pour y avoir vécu pendant de longues années et à un moment crucial ; Jean Gauchon, bien connu des lecteurs pour son pacifisme intégral, dont il a tiré une brochure intéressante, et pour ses connaissances sur l'armement de la France, entre autres. Nicolas Faucier, vieux compagnon de Louis, cent pour cent anarchiste et anarcho-

syndicaliste, auteur de plusieurs ouvrages sur la vie ouvrière, sur la presse, questions qu'il traite avec compétence et dont il a tiré deux ouvrages. Charles-Auguste Bontemps, lui aussi ancien compagnon de Louis, individualiste dans l'âme, auteur de nombreux ouvrages sur l'individualisme et poète de talent. Francis Agry, qui s'attache à l'actualité, à qui rien n'échappe. Emile Vérane, qui a assuré le soutien des objecteurs de conscience pendant des années, axé sur la guerre et ses conséquences. Un antimilitariste convaincu, Marcel Pourrat, qui accroche les responsables sans ménagement. Notre ami J.V. dont les articles, tout d'actualité, de faits précis, de statistiques, sont d'une grande approche et d'une grande richesse. Saint Els qui griffe, accroche, mord nos dirigeants avec un humour bien personnel et apprécié. Le père Chat, jeune professeur, varié dans ses rubriques toujours intéressantes. Cavannié, un ancien lui aussi, qui nous envoie de temps à autre, de sa province, des articles percutants.

Des jeunes, trop rares dans leur collaboration, pourtant précieuse : J. Turiot, X. Pasq., Frank Neveu, notre amie Claude et ses « Sans commentaires ». Lime nous a quittés pour le naturisme auquel il se consacre entièrement.

Et puis, et puis, nos poètes... et le plus fidèle, Eugène Bizeau, qui, au début du siècle ou presque, publiait ses premiers poèmes, et auquel la Muse, malgré les années, a conservé un amour, une tendresse pour les déshérités de la vie, et la dent dure et lucide pour les responsables, les coupables de tous nos maux.

Je n'oublierai pas nos dessinateurs. Nos amis du *Canard Enchaîné*, tous pleins de talent : Moisan, qui a illustré longtemps notre page une, Cardon, Vazquez de Sola, Leffel, Lap, Kerleroux, Honguet, Liogier, Escarro, Pino Zac, Guiraud... Puis Plantu et nos jeunes Dominique, Didier Le Bornec, Ritche, Jean-Paul, etc...

Un souvenir ému à notre trésorier, Eugène Guillot, (Jacques), ancien objecteur, qui nous a quittés brusquement l'an dernier à la suite d'un infarctus.

Merci à tous, merci aux lecteurs, qu'ils soient de plus en plus nombreux... Merci aux jeunes auxquels nous faisons appel, qu'ils nous apportent leurs idées, leur jeune talent, leur présence et aussi leurs critiques. D'après les lettres qui nous arrivent, notre journal, avec ses petits moyens, est apprécié, non seulement en France, en Europe, mais aux Etats-Unis où il figure dans plusieurs universités, au Mexique, au Canada, en Nouvelle-Zélande, en Nouvelle-Calédonie, en Australie, au Japon et j'en oublie. Il fait son petit bonhomme de chemin. Il sème sa graine...

Combien de temps vivra-t-il encore ? Je n'en sais rien. J'ai fait de mon mieux, jusqu'au bout de mes forces. J'espère qu'il sera repris par des jeunes qui l'amélioreront, respecteront sa ligne, le feront vivre, l'aimeront comme leur enfant. C'est mon souhait le plus cher.

X

La lutte continue

Je ne suis plus toute jeune, mais je n'ai pas envie de prendre ma « retraite ». Mon fils Lucien « m'ordonne » de « m'économiser ». Je ne sais pas. Et je suis très désobéissante.

En principe je ne devrais m'occuper que du journal *Le Réfractaire*. Effectivement, bien qu'il ne paraisse que tous les mois, il me prend pas mal de temps. Mais il me donne beaucoup de joie et de satisfactions. Dans la petite loge de concierge qui me sert de bureau, je prends tous les jours, au contact des jeunes qui viennent me rendre visite, ma bouffée d'espoir. Cela me redonne des forces pour poursuivre le bon combat.

Mais on a beau me demander de me contenter de cet emploi « sédentaire », je ne peux pas rester en place. Je sais bien que ce n'est plus de mon âge, mais il m'arrive de me mêler encore directement à l'action.

Le groupe d'objecteurs de Morlaix m'avait demandé de venir participer au rassemblement des objecteurs et antimilitaristes de la région. Quand j'arrivai sur le campus, j'ai pu constater qu'il y en avait environ six mille venant de Brest, de Lannion, de tous les départements bretons et de

l'Ouest. Le parc des expositions avait été mis à leur disposition et pendant trois jours se succédèrent chants et discussions.

Le groupe organisateur de Lannion s'était dépensé pour que la fête de « l'ennemi intérieur » fût un succès et il y réussit pleinement. Il n'y eut aucun incident, mais au contraire, une chaude fraternité. La leçon qu'on put en tirer, c'est qu'il y a en Europe des milliers de jeunes capables de se mobiliser sur un thème de lutte antimilitariste.

A l'origine, quelques objecteurs du Finistère, dont la solidarité et la jonction s'établissent au fil des mois, avec d'autres mouvements pacifistes, à travers des événements qui marquent.

On connaît le refus des objecteurs d'aller servir à l'O.N.F. (Office National des forêts), sous commandement militaire, pendant leur première année. Cette « gâterie » leur avait été attribuée par MM. Pompidou et Debré lors de leurs vacances à Brégançon, d'où le décret de Brégançon. Et ce qui s'ensuivit : les grèves de la faim, les procès, les condamnations à la prison et cela continue... Dans le même temps apparaissent les messages de sympathie, les solidarités.

Pour les objecteurs du Finistère, l'objectif est donc d'intégrer la lutte antimilitariste à la lutte sociale. L'objectif, enfin, est d'exposer d'une façon claire au plus grand nombre, la position d'un objecteur de conscience. (On sait que la loi sur l'objection de conscience, dans l'article 50, interdit, sous peine de poursuites, de faire connaître l'existence de la loi et son contenu.) N'est-ce pas aberrant ! Et l'on doit cela à M. Debré, qui fut, ce jour-là, entre autres, bien inspiré !...

C'est la municipalité socialiste de Morlaix qui loua aux objecteurs le parc des expositions. Cette municipalité s'est du reste fait remarquer en 1973, lors de la grève de la faim de quatre objecteurs, par le vote de la motion de sou-

tien, restée célèbre par la profondeur de son analyse, dans les milieux pacifistes.

Deux cents bénévoles acceptèrent de tenir la crèche, les bars, les stands, le snack, le poste de secours et d'autres... Les organisateurs ont voulu faire le distinguo entre le militantisme et la fête. D'un côté, le grand hall où, durant trois jours, se sont produits les chanteurs avec, parmi d'autres, Maxime Le Forestier et Graeme Allwright, et où se sont déroulés les fest-noz — et l'autre les stands.

Côte à côte, on retrouvait les mouvements écologistes, ceux de la non-violence, les anarchistes, les comités de défense aux appelés, les comités de lycées, etc. Les objecteurs de conscience, quant à eux, avaient présenté des stands consacrés au Larzac, aux Renseignements généraux et à l'armée. Chiffres, graphiques et professions de foi se côtoyaient.

Des chants, du cinéma, du théâtre, de jeunes talents se sont révélés au public.

Mais il y avait aussi les interventions programmées ou spontanées. Parmi celles-ci, celle de Rocard, du P.S.U., de Daniel Guérin, écrivain et orateur libertaire bien connu, et celle de la « veuve de Louis Lecoin », c'est ainsi qu'ils m'ont, par erreur, désignée. De grands débats sur l'armée, la non-violence, l'armée populaire. Je fus particulièrement accrochée par des jeunes sur cette dernière question, et pendant longtemps, autant que je me souviens, je m'évertuai à vomir sur l'armée populaire, autant que sur la nationale. Ayant l'habitude de discuter sur les questions qui me tiennent à cœur, avec une certaine véhémence (qui me vient des tripes), je me retrouvai le lendemain matin dans un lit d'hôpital de Morlaix, où j'avais été transportée à la suite d'un accident cardiaque...

La même chose se reproduisit dans un amphithéâtre de la faculté de Jussieu, à Paris, au cours d'une discussion très

animée sur une question épineuse entre toutes : celle de la bande à Baader, car je ne consentais pas, bien que les buts et l'idéal de ces jeunes gens ne fussent pas les miens, à me solidariser avec une police et une justice qui avaient été particulièrement odieuses à leur égard.

Chaque manifestation me trouvait aux côtés des jeunes qui luttent pour rendre possible un avenir où la guerre n'apparaîtra plus comme une fatalité et où il sera possible de résoudre par d'autres voies les inévitables conflits humains.

Quant aux objecteurs, que je soutiendrai toujours de toutes mes forces, et au statut qui comporte des insuffisances qui font que l'objecteur n'a pas droit de cité en France comme il le devrait, après les luttes menées pendant plus de sept années par Louis Lecoin et son équipe, j'espère qu'il se trouvera bien un jour un homme, qualifié et conscient de l'importance de la question, pour amener le gouvernement à prendre une position libérale et franche, afin d'éviter que la prison soit le seul argument valable de nos jours.

Quand donc saurons-nous respecter les jeunes, comprendre leurs projets, leur idéal ? Quand auront-ils la place qui leur revient dans la société ?

Jeunesse de 1979, mal dans sa peau, paumée, marginale, marginalisée, qui a moins peur de mourir que de mal vivre sa vie, enfants terribles, purs produits du xx^e siècle !...

Devant l'incompréhension et la mauvaise volonté d'une grande partie des adultes, je pense que cela ne se passera pas sans heurts et que le plus tôt sera le mieux.

Au cours de l'été 1975, les gens de bonne volonté se sont mobilisés pour le Larzac. Le Larzac, c'est cent trois familles que l'armée veut expulser, chasser de leurs terres, afin de permettre aux armées amies de venir jouer à la petite guerre là où les moutons paissaient pacifiquement.

Les paysans se rebellent et font appel à la collectivité. « Gardarem lo Larzac » est le cri de ralliement.

Des milliers de voix reprenaient la revendication occitane, aussi bien sur les pavés de Lille que dans le crachin bres-tois. La grande presse ne suit guère. Les défenseurs du Larzac doivent le savoir : il ne faut compter que sur soi et serrer les rangs, entre les femmes et les hommes qui sont déterminés, quoi qu'il advienne, à défendre jusqu'au bout la terre du causse.

Le Réfractaire est solidaire, il lance son appel : « Il ne faut pas se laisser abattre ! » Lorsqu'on a, au long des mois et des années, rassemblé heure après heure, jour après nuit, ses forces dérisoires comparées à l'énorme machine militaire et administrative, on peut alors se prendre à douter. Qu'importe encore une fois...

« Un fait survient. C'est l'appel d'un militant ou la poignée de main d'un ami et l'on retrouve, pour le nouveau jour qui vient, un nouvel espoir. Les manœuvres d'intimidation de l'armée ne doivent pas nous faire reculer. S'il faut relever les cent trois qui depuis quatre ans luttent en première ligne, parmi les centaines de milliers de Français qui ont exprimé à leur façon la solidarité avec la lutte des paysans, on trouvera bien des volontaires qui sont prêts à donner leurs forces et leur temps pour laisser aux cent trois paysans le loisir de souffler un peu et de retrouver leur flamme. Nous serons têtus, opiniâtres.

« Retenons la leçon d'un homme qui a refusé de capituler, Guiraud, qui a dit " non " à l'armée, alors que tous les gens " raisonnables " le poussaient à capituler. Nous nous battons sur le causse. Nous nous battons à Millau. Nous nous battons à Paris. Nous nous battons dans toute la France, mais, amis du Larzac, nous ne capitulerons jamais. »

Voilà l'appel lancé.

Ces jours-ci, de toutes parts, un élan de solidarité se manifeste pour aider les Guiraud à reconstruire leur maison soufflée par le plastic militaire. Mais déjà deux avertissements : « Ça pètera de nouveau quand vous aurez reconstruit ! » C'est pas beau, ça ?

Qu'on prenne garde ! les paysans ont été jusqu'à présent non violents, mais si les pouvoirs publics, par calcul, ou parce qu'ils y ont intérêt, jouent avec leurs assassins, il faudra que ça change.

Et voilà des dizaines et des dizaines de milliers de gens venus de partout pour prêter main forte aux paysans du causse. Celui-ci est noir de monde. Noir ? non il est multicolore sous le soleil. Les robes des femmes donnent une note gaie à ce rassemblement.

Il y a des stands partout. Nous avons le nôtre. Nous l'avons monté avec des bottes de paille. Notre calicot, tendu, gueule ce que nous pensons tous : *A bas l'armée ! A bas les armes !* Nous apportons notre petite pierre à cette lutte entre le pot de terre et le pot de fer, mais qui sait ? Ayons espoir...

Je viens de passer trois jours à Barcelone, aux fêtes libertaires et j'en suis enthousiasmée. Des amis de Toulouse m'ont invitée, je vais m'arrêter quelques heures et leur dire bonjour.

Chez ces amis, je rencontre trois jeunes professeurs qui viennent d'être expulsés du Maroc et qui vont à Creys-Malville assister à la manifestation pacifique contre l'installation de la centrale nucléaire.

« Nous avons deux voitures. Tu viens avec nous ? »

J'accepte, et me voilà partie pour manifester en leur compagnie. On plante la tente, on casse la croûte, et on va faire un tour au « forum », où se discutent les disposi-

tions à prendre pour le lendemain matin (nous sommes le 30 juillet 1977).

La consigne est : « aller le plus loin possible en direction de la centrale et si possible l'atteindre. Pas de violences ».

La région est farcie de C.R.S., ils barrent les routes, sont hargneux et provocants. A 6 heures du matin, le 31 juillet, ils envahissent le camp où nous sommes plusieurs milliers. Réveillent les gens, fouillent les tentes à la recherche d'armes... qu'ils ne trouvent pas. Il a plu toute la nuit, le camp est un vrai marécage, on prend un café chaud en barbotant comme des canards et on se rend au lieu de rendez-vous. Mes trois compagnons ont dormi sous la tente, et moi dans l'une des voitures, enroulée dans une belle couverture marocaine ! J'ai dormi bien au chaud, au chant de la pluie qui dégoulinait sur le toit.

Et maintenant, en route ! Pas d'imper, aux pieds des sandales, je n'ai que ma veste de velours côtelé et un foulard sur la tête. Tout ça est vite trempé. Ça ne fait rien, le cœur y est. La jonction des trois camps doit se faire à un croisement de routes, et c'est environ 60 000 personnes qui se dirigent maintenant vers le lieu convenu.

En avant du cortège, quelques dizaines de jeunes, casqués, portant des bâtons, des drapeaux. J'interroge :

« Qui sont-ils ? »

On me répond :

« C'est le groupe de protection. »

Ils ne semblent pas terribles, bien que très jeunes et pleins d'entrain.

Nous longeons des champs de maïs ; la route se rétrécit ; puis nous arrivons dans une sorte d'amphithéâtre naturel, champ boueux où l'on enfonce jusqu'au-dessus des chevilles et même davantage. Nous sommes dans le secteur interdit par le préfet Jeannin qui, la veille au soir, a fait chasser les Allemands de Morestel, effrayant la population, criant

sur les toits que la mairie avait été envahie et les archives brûlées. Tout cela était faux, un carreau avait été cassé accidentellement, et cela avait suffi pour déclencher une atmosphère de xénophobie. Le préfet avait donné l'ordre de « nettoyer » cette bande à Baader...

En face de nous, le village de Faverges, encerclé par les C.R.S. Ils nous font face, bouclier et fusil au poing. Sans sommation, c'est une pluie de grenades qui nous tombe dessus. La fumée est intense, l'air irrespirable. Les jeunes du groupe de protection foncent, bâton à la main, et essaient de faire une trouée.

Ils sont vite submergés par la flicaille qui tire dans tous les sens. Déjà on annonce un mort, un jeune professeur de physique, puis des blessés : un a la jambe emportée, l'autre une main. Les C.R.S. se servent de grenades offensives. Un C.R.S. se fait péter la main... Les jeunes ripostent par des jets de pierres et quelques cocktails molotov. Mais c'est bien peu de chose en comparaison des milliers de grenades, dont certaines au chlore, que les C.R.S. nous envoient.

Que vont faire les dirigeants ? Foncer, faire la trouée pour permettre aux jeunes de se dégager. Nous sommes quelques-uns à interroger. Bon sang, il y a environ 60 000 personnes, on ne peut laisser massacrer cette poignée de jeunes qui se battent seuls. Il faut faire quelque chose.

Et la réponse arrive, claire, nette, bouleversante :

« Nous avons atteint notre but (c'est faux, nous devons aller jusqu'à la centrale)... notre démonstration est faite, nous allons retourner au camp. Que ceux qui veulent se battre restent, nous partons... »

Nous discutons longuement avec les responsables. Ils sont inflexibles. Avec quelques compagnons, nous essayons de contourner la police et de rentrer dans le village. Les C.R.S. y sont déjà, ils rentrent dans les fermes, montent dans les étages, frappent les manifestants qui s'y sont réfugiés. Ils

cassent tout dans l'appartement d'une dame âgée qui proteste de toutes ses forces. (Elle mourra quelques jours plus tard.) Une grenade est jetée par la fenêtre dans la cour de la ferme où jouent des enfants.

La chasse à l'homme est organisée, pendant la journée et, le soir, des arrestations ont lieu, au petit bonheur, pour violences à agents, aux forces de l'ordre, c'est un comble ! Les blessés, nombreux, sont emmenés par des ambulanciers de fortune.

Tout cela : la répression, les grenades offensives, les dénis de justice... Oui, tout cela était prévisible et pourtant la majorité des militants antinucléaires ne s'y attendaient pas ! Le pouvoir voulait faire un exemple !

Est-ce cela la non-violence active dont on nous a tant parlé ?

Si elle consiste à donner des mots d'ordre et à ne pas les appliquer, à exposer des dizaines de milliers de gens à recevoir des grenades, et à retourner au camp, contents du « devoir accompli », à laisser massacrer les jeunes qu'on a acceptés comme « protection », sans leur porter secours, et les traiter, ou les laisser traiter ensuite de voyous, d'anarchistes inconscients, etc, alors, je n'en suis pas, je n'en suis plus !

Deux de mes compagnons, aussi désabusés et éceurés que moi, rentrent à Toulouse. Jean-Charles m'emmène chez son frère, près de la frontière suisse, où nous allons nous doucher, nous sécher et passer la nuit avant de reprendre notre route vers Paris.

J'assisterai quelques jours plus tard au procès de Bourgoin, sinistre comédie où l'on « juge » des jeunes qui ont été arrêtés loin du lieu de la « bagarre » (à 20 kilomètres) et huit heures après, et qui n'y ont pas participé : sept Allemands, trois Français et deux Suisses, âgés de vingt à trente-deux ans. Le procès durera vingt-cinq heures. Au petit

matin, le procureur et un des assesseurs s'étaient endormis. On retient contre les accusés le flagrant délit (!) et on fait jouer la loi anticasseur. Les objets saisis sont : deux couteaux de poche, des casques de chantier et un casque de motard, deux boulons, une bouteille de bière, 14 piquets de bois, un manche de parapluie... et un sac de voyage contenant des livres...

Des officiers C.R.S., cités pour reconnaître les inculpés, disent ne pouvoir le faire :

« Il faisait nuit, nous étions casqués, les jets de gaz... »

Des gardes, sans grade, au contraire, reconnaissent les inculpés et récitent absolument leur même leçon.

Les inculpés sont condamnés de un à six mois de prison, avec ou sans sursis. La « justice est rendue ».

Ainsi, prolongeant la bestialité de la répression policière, la répression judiciaire s'est abattue sur les « inculpés de Malville », pour donner un coup d'arrêt au mouvement antinucléaire national et international.

« La tempête souffle à travers le monde. Entendez-vous ses hurlements ? C'est la révolution qui est en marche.

« Regardez bien autour de vous. Le fascisme est un fait. Il se propage. Certes, il n'est pas une solution, il ne pourra se maintenir longtemps, mais il porte la révolution dans son sein. Le bolchevisme est un fait. Il se propage. Certes, n'étant pas une solution, il ne pourra survivre longtemps mais il porte la révolution dans son sein. La guerre rôde dans le monde, de-ci, de-là, elle est déjà un fait, elle se propage, elle porte la révolution dans son sein...

« Croyez-vous que certains pays pourront rester au-dehors de ces bouleversements formidables — qui approchent avec une fatalité absolue ? Ou croyez-vous que c'est notre « démocratie » qui les arrêtera, et les maîtrisera ?

« L'avenir dépend beaucoup de la jeune génération.

Avez-vous observé sa vie présente ? Avez-vous réfléchi à ce que la jeunesse moderne vous réserve ? Totalement désaxée, désœuvrée, respirant dès le berceau l'air empoisonné de cette société pourrie, happée dès son vingtième printemps par l'école de la violence, de l'assassinat, elle a le cœur et le cerveau vides, dit-on. Elle est prête à tout, et elle est dure. Dans cette société féroce, abominable, elle n'a rien à apprécier, rien à aimer, rien à respecter.

« On croit pouvoir faire d'elle, d'autant plus facilement, un instrument docile, aveugle, dévoué entre les mains de ceux qui dirigent ce monde en folie et servent, à cette jeunesse, sa pâture quotidienne, dans la gamelle du troupeau sacrifié.

« On se trompe : toute cette jeunesse, aussi bien celle qui, par millions fait aujourd'hui le « pas de l'oie », ou le « pas romain », sur les routes ou sur les places de certains pays, que celle qui chôme, s'ennuie, se démoralise, se désespère, toute cette jeunesse porte la révolution dans son sein.

« Tôt ou tard, elle comprendra. Tôt ou tard, les jeunes se rendront compte du crime perpétré contre eux. Alors, la réaction sera terrible. Elle sera d'autant plus entière qu'entier fut le crime. La jeunesse se vengera. Et sa vengeance sonnera le glas de cette société.

« La tempête souffle à travers le monde. Tôt ou tard, elle entraînera tout dans son tourbillon, comme en 1914, comme en 1940. A ces moments-là, le tourbillon fut la guerre. Cette fois, ce sera la révolution. »

Tout ce que nous pouvons souhaiter, c'est que le sang humain y soit épargné... autant que possible et que la révolution ne tombe pas entre les mains d'un dictateur de droite ou de gauche.

« Et parce que je ne me prosterne pas aveuglément devant les dogmes, vous me décochez le mot " anarchiste »

qui, d'ailleurs, ne saurait me déplaire. Eh non, je ne réproouve pas ce qualificatif, avec l'indignation grotesque de tels ignorants des vocables ou de tels partisans de régime à poigne, qui, par méconnaissance ou par hypocrisie, détournèrent le terme de son sens en lui prêtant la signification de " désordre ".

« En ma conscience, anarchie signifie : sans lutte d'ambition, sans envie du voisin, sans haines meurtrières, puisque le terme " anarchiste " exclut tout chef, tout maître, tout despotisme et toutes les dominations de fait qui n'engendrent que guerres et servitudes.

« J'admire et je respecte ou vénère celui qui enseigne, conseille et grandit ses semblables, surtout lorsqu'il se présente en idéal modèle. Quant aux autres *maîtres*, je ne puis que les comparer aux plus déments meurtriers.

« Dans l'art, comme dans la vie, vous vous affirmez et agissez en sujet discipliné. Moi je me déclare anarchiste et m'efforce, dans une société hostile à mes idées, de m'affranchir le plus possible. »

P. N. Roinard.

J'ai longtemps hésité à écrire ces lignes sans prétention aucune. Revivre sa vie est une chose dure, difficile, parfois la gorge se noue, mais ce livre sera peut-être utile à ceux qui le liront. C'est la raison pour laquelle je me décide finalement à le laisser publier.

Pour moi, je crois que courir les manif's, crier le journal dans la rue, les discussions ardentes, tout cela est terminé. Qui plus est, cela m'est interdit... J'ai trop « tiré sur la ficelle » et j'ai failli mourir « sur le tas » à trois reprises, c'est beaucoup ! Mais combien je regrette de ne pouvoir revenir en arrière... pour refaire ce que j'ai fait.

Alors !... La boucle est bouclée... ?

Je crois avoir pendant ces longues années (qui m'ont

paru si courtes) été fidèle à mon idéal, à mes amis, à Louis Lecoin.

Que les jeunes (et je pense particulièrement à ceux, nombreux, qui m'ont manifesté leur sympathie, leur amitié, leur estime) reprennent le flambeau, qu'ils s'instruisent, ne ménagent pas leur peine. Si les événements évoluent (et malheureusement pas en bien !), la philosophie anarchiste est toujours d'actualité. Elle est réalisable et c'est la plus belle chose, celle qui apportera à l'homme le bonheur, dans la liberté et la joie de vivre.

Vive l'Anarchie ! Allez, les jeunes ! Allez !... pour l'Amour, la Fraternité, la Liberté !

MAY

ANNEXES

Chez les anars, il n'y a pas de vedettes, et il n'y a pas de chefs. Il n'y a que des militants qui font leur boulot et ne cherchent pas à se faire valoir. J'en ai déjà cité beaucoup. En voici d'autres. Puisque j'ai écrit ce livre ils doivent y figurer.

LES VIEUX DE LA VIEILLE

J'aurais voulu naître dix ou quinze ans plus tôt pour vivre cette période du début du siècle, période d'agitation et de sacrifices. Connaître les anarcho-syndicalistes de la première heure : James Guillaume, Fernand Pelloutier, Emile Pouget et son « Père Peinard », Zo d'Axa, Elisée Reclus (dont j'ai rencontré le neveu Paul), Francisco Ferrer (dont la fille Sol et la petite-fille Lily ont été mes amies). Et je ne renie pas les Ravachol, Vaillant, Emile Henry qui, par leurs méthodes bien personnelles, ont fait le sacrifice de leur vie pour l'idée, bien que de nos jours, ce soit bien mal accepté ! (J'ai lu dans un journal anarchiste, qu'on assimilait Emile Cottin, anarchiste qui tira et manqua Clemenceau, à Hitler et à Staline. Faut le faire !)

Des militants comme Malatesta, Max Nettlau, Jules Vallès, Louise Michel, plus femme d'action que théoricienne... pour qui j'ai une grande admiration.

En revanche, j'ai eu la chance de connaître, parmi les Italiens Armando Borghi, et sa femme Andrea, poétesse de talent ; notre

cher Camillo Berneri, sa femme Jeanne et sa fille Louise, (militantes actives), mortes trop jeunes. Giuseppe Mariani, condamné à perpétuité, pour un attentat contre Mussolini qui, gracié, me reçut chaleureusement à Sestri Levante.

Chez les Allemands : Rocker, Müsham, Augustin Souchy. Chez les Russes : outre Alexandre Berkman, Emma Goldman et Nestor Makhno d'illustre mémoire, mes amis Archinoff, Shapiro, J. Doubinski, et toute « la vieille garde russe ». Chez les Bulgares, Bouhov, Itso, Miloch, et Balkanski.

Chez les Espagnols : Ascaso, Durruti, Jover, des milliers d'excellents copains.

Parmi les individualistes : X.Y., Emile Armand (dont je ne partageais pas toutes les idées), Charles-Auguste Bontemps, René Guillot, Stephen et Mary Mac Say.

De la « Bande à Bonnot », Victor Serge, que j'ai revu à Moscou en 1923 ; la compagne de Vallet (A. Dondon) qui est morte récemment à 96 ans, Rodriguez, Dieudonné, à son retour du bagne. Parmi ceux qui en revenaient également Jacob, J. Duval et Rousset, qui lui, revint de Biribi. De la « bande » je n'oublie pas Rirette Maitrejean, que j'ai connue dans la profession de correcteurs et que j'ai fréquentée jusqu'à sa mort.

Le groupe *Plus loin*, animé par le docteur Pierrot, Jean Grave et *les Temps Nouveaux*, tenus à l'écart pour leur position au moment de la guerre 14-18. Ils faisaient partie des 16 dont la déclaration était que « tant que le militarisme prussien ne serait pas abattu, il n'y aurait aucune possibilité d'évolution ». P. Kropotkine était de ceux-là.

GASTON LEVAL, bon militant qui, durant sa délégation à Moscou en 1921, intervint auprès des autorités pour faire relâcher des camarades emprisonnés.

Il fit paraître *les Cahiers de l'Humanisme Libertaire et Les Cahiers du Socialisme Libertaire*.

Sa vie militante fut une longue lutte, non seulement en France, mais en Espagne, en Amérique du Sud, où il répandit les idées anarchistes. Sa revue s'est éteinte avec lui.

ARISTIDE LAPEYRE, disciple de Sébastien Faure. Orateur de talent, il faisait de nombreuses conférences, se spécialisant surtout sur la contraception et la vasectomie.

ROBERT PROIX, collaborateur de la revue *Témoins* et qui participa, avec moi, pendant plusieurs années à la confection de *Liberté*, qui lui doit aussi quelques très bons articles. Il nous quitta à la mort de Louis Lecoq. Puis décéda quelques années plus tard, de maladie.

ANDRÉ PRUDHOMMEAUX et sa compagne Dora, militants anarchistes. Le premier est décédé. Ils sont les auteurs de nombreux ouvrages sociaux et anarchistes.

AURÈLE PATORNI, époux de Régina Casadesus, qui fut avocat et auteur de nombreux ouvrages sociaux et pacifistes.

MARCEL VOISIN, un ancien de la Ruche de S. Faure, qui vient d'éditer ses Mémoires, intitulés *C'était le temps de la Belle époque*, et qui malgré ses 87 ans, vient encore au *Réfractaire* discuter avec les jeunes objecteurs.

LOUIS SIMON, beau-fils d'Han Ryner, qui, avec la plus grande dévotion, propage la philosophie de l'auteur de nombreux livres, tous plus intéressants les uns que les autres. Il édite la revue *Les amis d'Han Ryner* et fait de nombreuses conférences.

LOUIS LOUVET — SIMONE LARCHER

Ils arrivèrent dans le mouvement, tous les deux, vers l'année 1926. A cette époque, les jeunes anars avaient édité un tract « La crosse en l'air » qui était distribué dans les casernes. Ce fut en pleine action que Simone fut arrêtée, conduite à Saint-Lazare et condamnée à 6 mois de prison. Son nom véritable était Willisek ; elle venait d'un milieu petit-bourgeois et, après avoir quitté ses parents, s'était lancée dans la lutte anarchiste, où elle rencontra Louis Louvet. Ils mirent alors en commun leurs activités et leurs amours.

D'abord *L'Eveil des jeunes libertaires et Controverse*, qui reproduisait les conférences des « Causeries Populaires », où prenaient

place Sébastien Faure, Han Ryner, Georges Pioch, et le journal *Ce qu'il faut dire*, faisant suite à Sébastien Faure.

Tous les deux embrassèrent la profession de correcteur et Louis fut secrétaire du syndicat de 1944 à 1960. Les camarades trouvèrent près de lui l'accueil le plus fraternel.

Louis Louvet avait mis en route une *Histoire de l'anarchie*, qui aurait eu sa place près de l'*Encyclopédie de l'anarchie*, éditée par Sébastien Faure. Mais sa mort, survenue le 15 mars 1971, interrompit ce projet grandiose.

Tous les deux furent de tous les combats, contre tous les abus et contre toutes les injustices.

LES MILITANTES PACIFISTES

Parmi les militantes que j'ai connues, je dois citer :

CAMILLE DREVET, qui lutta contre la guerre en faisant des conférences et en publiant des brochures. Je tire de l'une d'elles ces quelques lignes :

« Dans l'angoisse du lendemain, je voudrais lancer à toutes les forces pacifistes un suprême appel. Plus de guerre, à aucun prix. Pas un homme pour la guerre. Ni canons, ni munitions, ni avions, ni explosifs... »

MARCELLE CAPY, également pacifiste :

« Debout les vivants et à bas les armes !

« Que la levée en masse des consciences exige le désarmement, la révision des traités, le contrôle international des industries pouvant servir au meurtre, la collaboration active des peuples — le pain et la paix pour chacun et pour tous. »

MADELEINE VERNET

« Le fusil, lui aussi, doit être mis hors la loi.

« Nous demandons qu'une vaste campagne soit entreprise en France et portée à la connaissance du gouvernement pour la suppression de la conscription obligatoire et pour le désarmement de notre pays. »

Elle créa l'orphelinat ouvrier d'Épône.

HÉLÈNE BRION

« Je suis ennemie de la guerre, parce que féministe ; la guerre est le triomphe de la force brutale. »

Fut poursuivie pour propos défaitistes et passa devant le conseil de guerre en 1917.

NELLY ROUSSEL

« Plus d'enfants pour le capitalisme qui en fait de la chair à travail, que l'on exploite, ou de la chair à plaisir que l'on souille ! Plus d'enfants pour le militarisme qui en fait de la chair à canon que l'on martyrise ! Plus d'enfants pour la misère, pour la maladie, pour la servitude, pour la mort ! »

MADELEINE PELLETIER, doctoresse

« C'est une aberration néfaste de prétendre que les hommes ont le droit de se faire tuer pour que leurs groupes aient la prééminence sur les autres. »

La doctoresse Pelletier a toujours lutté pour la contraception, la libre maternité et l'avortement. Contre la guerre.

HENRI JEANSON

Une visite à Henri Jeanson avec Louis Lecoin.

Louis Lecoin ne voyant plus assez pour lire et écrire, je lui lisais son courrier et les articles destinés au journal. Je lui traduisais aussi les lettres d'amour qu'il recevait de deux petites Anglaises habitant Londres et qui venaient le voir aux vacances. C'était pour nous quelques heures de détente et de plaisanterie sur son sex appeal...

Je l'accompagnais également dans ses visites, car il répugnait à se servir de sa canne blanche et préférerait s'accrocher à mon bras. Il reçut une invitation de Jeanson, souffrant, et nous voilà partis tous les deux, un jour d'été, pour Honfleur, dans ce coin adorable où Henri et sa femme Claude s'étaient fixés.

Le déjeuner fut excellent, Claude étant fine cuisinière, et ce fut un véritable feu d'artifice pendant tout notre séjour. Toutes les anecdotes étaient plus savoureuses les unes que les autres, de même que les mots d'esprit, car Henri était l'un des rares personnages que j'ai connus à les servir aussi naturellement.

De quoi parlent les antimilitaristes quand ils se rencontrent

si ce n'est de prison et de gueules de vaches ! ? Et Henri, comme Louis, était intarissable sur ce sujet.

J'ai retenu, entre autres, cette lettre du 17 août 39 qu'Henri publia dans *S.I.A.*, journal dirigé par Louis Lecoin et qui me réjouit fort, mais dont les suites faillirent être catastrophiques :

« Sans doute, assimile-t-on ma modeste personne à une partie du territoire et entend-on m'empêcher de soustraire ma silhouette de soldat de 2^e classe aux prochaines corvées de tranchées ou aux caprices de l'adjudant de service. Mille regrets, Mon Daladier.

« Cette partie du territoire qu'est mon corps imparfait, je n'en puis disposer à votre guise. Ma mère me l'a donnée en dépôt. Je la lui conserverai jusqu'à mon dernier souffle. Mon corps est à moi ! Propriété privée ! Attention, chiens méchants !

« Avec ou sans 18 mois de prison, je ne le ferai pas assassiner pour vos conseils d'administration, pour les conseils d'administration de vos amis.

« ... Et c'est pourquoi, je me refuse, en dépit de vos dix-huit mois de prison, à mourir pour les conseils d'administration.

« Il n'est pas une nuit qui vienne sans que le jour n'emporte dans le soleil couchant une liberté abattue au cours de l'après-midi par l'un de vos chasseurs, de sorte que, lorsque vous afficherez l'ordre de mobilisation, les hommes qui partiront laisseront, derrière eux, le cimetière de leur espérance et le corps déjà froid de la démocratie.

« Prenez-le comme vous voudrez, Daladier, je ne me battrais pas pour ces cadavres-là !... »

Pour cette lettre, écrite en temps de paix, Daladier le fit poursuivre en temps de guerre et emprisonner à la Santé, comme droit commun, ainsi que le gérant du journal. Et le commissaire du gouvernement Rodet ne les ménagea pas : *S.I.A.* organe nettement anarchiste, a aidé les Espagnols pendant la guerre civile, expédition d'armes, etc. Sous l'égide de ce journal, en 1938, s'est créé un bureau de défense... lutte contre le fascisme, etc.

« Le gérant est en outre connu pour ses idées antimilitaristes, anticonceptionnelles, il est considéré comme individu dangereux... surtout en période de guerre, etc. »

Durant la lecture de ce texte d'une rare beauté, une armée de sentiments antimilitaristes devait chevaucher dans la tête d'Henri Jeanson.

Il eut le plaisir d'entendre ses amis prendre sa défense. Parmi

eux : Marcel Achard, Jeff Kessel, François Mauriac, Tristan Bernard, Louis Jouvet, José Germain ; des militaires : André Hunnebel, Antoine de Saint-Exupéry.

Et voici le jugement : ... « 5^e Est-il coupable de s'être rendu complice de provocation de militaires à la désobéissance ? 6^e Est-il coupable de provocation à l'insoumission d'hommes appelés sous les drapeaux ? Réponse : Oui, à l'unanimité. »

En conséquence, le tribunal condamnait :

« Le nommé Jeanson, à la majorité, à la peine de cinq ans de prison et à 3 000 F d'amende... »

Même peine pour F. le gérant de *S.I.A.*

Paris allait être pris et Jeanson demeurerait une des rares prises de guerre de nos stratèges. Il fallait le faire sortir de là. César Campinchi, prodigieux avocat, homme généreux, le sauva. Peu de jours avant l'entrée des Allemands à Paris, Henri fut libéré.

Jeanson retourna plusieurs fois en prison, titre de gloire pour certains. Il fut de ceux qui ne se dégonflèrent pas lorsque l'auteur du tract « Paix immédiate » tiré par Louis Lecoin et signé par une quinzaine de personnalités, fut poursuivi. Ce ne fut pas le cas de certains très cotés, qui, par peur de la prison, se conduisirent en lâches...

Henri Jeanson était un bon journaliste, il fut un excellent collaborateur du *Canard Enchaîné*, un dialoguiste de premier ordre, mais il fut aussi et surtout un copain au cœur d'or, dont on ne peut évoquer le nom sans qu'une larme ne vienne se nicher au coin de l'œil. Je l'aimais bien, Henri...

R. TRENO

R. Treno n'était pas seulement directeur du journal si répandu, *Le Canard Enchaîné*, mais il était aussi l'ami de Louis Lecoin et l'ami des anarchistes. Il nous l'a prouvé en maintes occasions.

On ne faisait jamais appel à lui en vain.

Sa mort, fin janvier 1970, fut pour nous une grande perte dont les causes justes se ressentiront longtemps.

Pendant la lutte pour l'objection de conscience, et le vote du statut, il était avec nous dans le combat, son aide et celle du *Canard* étaient précieuses et je ne suis pas sûr que sans lui Louis eût gagné la partie.

Je faisais alors partie de l'équipe du *Canard* et je me souviens que le matin du jour où il devait passer sur le billard pour se

faire opérer, alors que nous étions à l'imprimerie pour confectionner le journal, je reçus un coup de téléphone de l'hôpital.

C'était l'ami Treno qui me demandait de retirer son article de la composition et de le modifier suivant les instructions qu'il se mit à me dicter.

J'entendis ce jour-là sa voix pour la dernière fois et je ne le revis plus. Mais je garde de lui un souvenir impérissable.

Et tous les autres :

Il n'est pas un domaine de la lutte sociale où les anarchistes n'aient combattu et marqué des points.

JEANNE HUBERT ET LE MATHUSIANISME

Jeune fille, puis jeune femme, en épousant Eugène Humbert, Jeanne a évolué dans un milieu des plus intéressants, composé de docteurs, d'écrivains, d'artistes, anarchistes pour la plupart, dont le sujet principal de la lutte était la contraception.

Sous l'impulsion de ce groupe, le mouvement néomalthusien prit un essor particulier. Les conférences, les causeries de quartier se multiplièrent. Pour faire connaître et répandre leurs idées, ils créèrent le journal *Régénération* en 1900, puis *Génération consciente* et enfin *La Grande réforme*.

En 1920, les lois scélérates sont votées et Eugène Humbert est emprisonné à plusieurs reprises (à la suite d'un bombardement il mourra à la prison d'Amiens, deux jours avant d'être libéré).

Jeanne n'échappe pas à la répression et connaît le régime des prisons de Saint-Lazare et Fresnes. Libérée, elle reprend sa propagande et fait des conférences à travers toute la France.

Elle publie un certain nombre d'ouvrages, dont *En pleine Vie*, roman précurseur ; *Le pourrissoir* et *Sous la cagoule* où elle décrit son séjour dans ces prisons. Puis un livre magnifique : *La vie et l'œuvre de Eugène Humbert* néo-malthusien. Un autre qui n'a pas moins de valeur : *Sébastien Faure, l'homme, l'apôtre, une époque...*

Des brochures *Contre la guerre qui vient*, *Gabriel Giroud*, *Jean Vigo*, *Une grande figure : Paul Robin...*

A quatre-vingt-dix ans, toujours aussi lucide, elle collabore au *Réfractaire* et à *La Rue*, comme critique littéraire. Si sa santé ne

lui permet plus de faire des conférences, elle continue à informer et fait revivre sous sa plume, avec quel talent, d'anciens militants, qui, sans elle, resteraient inconnus de la jeunesse actuelle.

C'est grâce à la lutte menée par la pionnière Jeanne Humbert que des jeunes femmes, aujourd'hui, qu'elles soient du Planning Familial ou du M.L.A.C., peuvent traiter ouvertement de la question et défiler dans la rue.

GEORGES COCHON, LE PREMIER DES SQUATTERS

Ce compagnon anarchiste fut, à partir de 1910, une personnalité bien parisienne. On le caricaturait, le chansonnait. Lui se donnait entièrement à l'œuvre qu'il avait mise sur pied. Précurseur des *squatters*, il menait la vie dure aux propriétaires qu'il avait personnifiés sous le nom de « Monsieur Vautour ». En ce temps-là, le propriétaire était libre d'imposer ses prix et, surtout, avait toute latitude pour mettre sur le pavé ceux qui ne lui plaisaient pas, ou ne pouvaient payer leur loyer.

Ouvrier tapissier, Georges Cochon avait eu lui-même l'idée de grouper en un syndicat les sans-logis, les mal-logés. Il fut l'inventeur du démenagement à la cloche de bois et chef d'orchestre du fameux « Raffut de la Saint-Polycarpe ».

Les pauvres gens qui ne pouvaient payer, menacés d'expulsion étaient démenagés — par la porte, ou par la fenêtre. Les compagnons entassaient meubles et nippes dans une charrette à bras et aux accents d'une fanfare hétéroclite, agitant une énorme cloche de bois, les commandos de G. Cochon partaient gaiement à l'assaut des logements vides.

Le 12 avril 1913, à la tête de plusieurs milliers de sans-logis, il investit l'Hôtel de Ville, à la grande rage du préfet Lépine. Le 24, il prit d'assaut l'église de la Madeleine et y installa plusieurs familles sans logis. Un autre jour, à la tête de quinze mille adhérents de la Fédération des Locataires, qu'il avait fondée, il donna l'assaut à la Caserne du Château d'Eau pour loger cinquante familles, totalisant deux cents enfants. Une autre fois, ce fut l'Hôtel de La Rochefoucauld, où il logea huit familles et trente-six enfants.

Ces invasions ne se passaient pas toujours sans heurts avec la police, mais Georges Cochon ne cédait pas et les pouvoirs

publics durent toujours trouver un logis à ceux qu'il avait installés dans des lieux peu adaptés à la vie de famille.

ANDRÉ CHALARD, et la lutte contre l'esclavage

André Chalard, jeune instituteur français à Tindouf (aux confins algéro-marocains) s'est vu expulser de là-bas, ainsi que son collègue Oliel, pour « activités anti-algériennes ». Quelles activités ?

Celles-là :

Nos deux garçons ont découvert que dans la région de Tindouf, l'esclavage est encore couramment pratiqué avec rapt d'enfants d'esclaves que l'on va vendre à Colomb-Béchar, ou ailleurs. Ces esclaves sont des Noirs Haratin dont les maîtres, les Reguibat, sont des hommes « bleus ». Chalard et Oliel ont protesté contre cet état de choses. Résultat, l'expulsion, ordre du préfet de la Saoura. Toutes les lettres adressées de France à Ben Bella sont demeurées sans réponse.

Notre ami Jérôme Gauthier, du *Canard Enchaîné*, écrivit une lettre au président Ben Bella lui demandant de s'occuper personnellement de cette question. A. Chalard avait signalé des faits précis, entre autres, le cas de la petite Aouicha, une gosse de sept ans, enlevée à son père, l'esclave noir Mouissa, par le propriétaire du père, un nommé Hacine, de Tindouf. « Président Ben Bella, les abstractions, les idées, les principes ont l'éternité devant eux. Priorité au geste, à tout ce qui peut, tout de suite, effacer une souffrance, exclure une injustice. Votre autorité le peut. Le fera-t-elle ? »

Lecoïn prit la question en main. Il organisa un meeting à la Mutualité avec des personnalités comme Théodore Monod, Germaine Tillion, René Cassin, Robert Buron. Il forma un comité avec une quinzaine d'autres personnalités aussi connues. Tout fut mis en branle ; les plus hautes autorités contactées ; notre ami Chalard créa un petit journal *La Dépêche Vecteur* qu'il distribua dans le public ; *Liberté* fit également campagne contre l'esclavage ; de nombreux articles parurent. Résultat : un an après, la petite Aouicha était libérée et rendue à sa famille. La question fut posée à l'O.N.U., à l'U.N.E.S.C.O., à l'Union Fédérale Mondiale, aux Droits de l'Homme, afin que la campagne fût étendue et prenne d'autres proportions. Tout cela grâce à André Chalard et Oliel.

Tous deux avaient perdu, naturellement, leur situation. André Chalard entra dans les P.T.T. pour gagner sa vie et devint un membre actif de l'équipe de *Liberté*. Aucun travail ne le rebutait. On le voyait souvent partir son pot de colle à la main, un paquet d'affiches sous le bras.

Louis s'était attaché à ce jeune garçon, le guidant dans ses lectures, lui inculquant ce qu'était vraiment l'anarchisme. Il avait réussi à en faire un « adepte ».

Puis André Chalard perdit sa mère, à laquelle il était très attaché.

Quelques mois plus tard, ce fut la mort de Louis Lecoïn qui nous laissa tous (je parle de l'équipe de *Liberté*) écrasés de douleur, conscients du vide qu'il laissait derrière lui.

André Chalard était particulièrement désemparé. Je m'efforçais du mieux possible à lui remonter le moral, à le distraire, à l'occuper.

Il partait en vacances chez son père, dans la Creuse et vint me faire ses adieux. Dans ses paroles, dans son regard, aucune joie au moment du départ. Je ne l'ai plus revu...

Il se rendit en effet dans le petit village où habitait son père ; il avait loué une voiture en cours de route et arriva sur la place, déserte à cette heure (3 heures du matin), s'aspergea d'essence et y mit le feu. Une jeune fille, qui s'était levée pour donner des soins à une malade, aperçut cette torche insolite et entendit les hurlements de douleur poussés par le malheureux. Elle donna l'alerte. Transporté à l'hôpital, il y décéda le lendemain dans d'affreuses souffrances.

Je fus prévenue immédiatement par le père, abasourdi de ce qui arrivait, regrettant de n'avoir pu voir son fils avant son geste fatal. Je me souviens toujours des dernières paroles de ce jeune homme, qui, à 25 ans, avait perdu le goût de vivre :

« May, tout est pourri, même autour et près de nous. Louis nous avait fait part de ses dernières volontés, que sont-elles devenues ? Que feront ceux qui veulent se substituer à lui ? Louis l'a dit et répété : " bureaucrates oui, militants peut-être, anarchistes non ". Que peut-on faire ? Pour moi, j'ai déjà pris ma décision. Et je te souhaite bon courage, May... » Il avait touché le fond du désespoir. Je ne puis oublier cette mort.

GASTON ROLLAND

Nous sommes en 1916, en pleine guerre, la sale guerre !

A Marseille vit un jeune artisan, artiste dans son métier : il fabrique des matrices pour bijoux et est très apprécié des plus grands bijoutiers.

En ce mois d'octobre, par un soir de tempête, quelqu'un frappe à la porte de Gaston. Il ouvre et se trouve en présence d'un pauvre hère pitoyable dont les vêtements usés ruissellent : il tremble de froid, de fièvre, de peur. Il balbutie, affolé, et s'agite comme une bête traquée. Il pleure qu'il a faim, qu'il est épuisé, sans argent, sans domicile, sans amis et que le conseil de guerre le guette.

Cet être perdu, Gaston le connaît à peine, mais, ému, il le fait entrer, le réchauffe à son feu, l'assied à sa table, lui donne des vêtements propres. En somme il trouve là la sécurité. Bouchard est un pauvre diable de déserteur, recommandation suffisante pour Gaston Rolland, insoumis par principe, ami de qui-conque recule devant la laideur de tuer. Gaston est heureux chaque fois qu'il lui est donné de soulager une souffrance mais il goûte une double joie de soulager un « réfractaire ».

Quelques jours plus tard, Bouchard s'en va, il a trouvé du travail, il ne donne plus signe de vie ; il serait passé en Espagne. Bouchard revient en France peu de temps après, multiplie les imprudences, se fait arrêter à Evian. Un rapport médical le représente comme un drogué profond, mythomane et instable. Devant le juge instructeur il « bavarde » ; donne les noms de ceux qui l'ont secouru et compromet Gaston Rolland et plusieurs autres personnes.

Gaston, conseillé par des amis, va quitter Marseille, mais, en rentrant chez lui, il est saisi par des policiers, sa compagne est également arrêtée ; il est conduit au fort Saint-Nicolas, où il souffre mille morts.

Il passe en jugement et a une attitude qui provoque le respect de ceux qui l'entendent, sauf des juges bien entendu, qui ricanent devant ses déclarations : « Oui, j'ai abrité Bouchard, j'ai caché et nourri, et j'ai agi de même avec bien d'autres. En pleine guerre, devant des misérables mécaniques qui remplacent conscience par discipline, un accusé revendique pour lui et tous les autres le droit d'asile. Il cite le Hugo d'Hernani : Qu'importe qui

que tu soies, Hernani le rebelle, le maudit, tu es mon hôte et je dois te protéger. »

Il continue : Lorsqu'un pauvre diable frappait à ma porte je ne songeais guère à lui demander ses papiers, j'étais attendri et amical quand je rencontrais un homme persécuté par la puissance sociale et traqué pour son refus de tuer. Si vous me condamnez pour avoir commis les crimes de pitié et d'humanité, tant pis pour vous !

Ils le condamnent. Gaston Rolland s'évade de l'hôpital où il a été transporté. Puis, de nouveau arrêté, sera jugé par le 4^e conseil de guerre, à Paris le 19 juillet 1918. Ses déclarations irritent les juges, c'est un ennemi qu'ils vont frapper. Ils vont écraser une noblesse trop belle pour ne point les humilier. Le verdict : quinze ans de travaux forcés, commués ensuite en quinze ans de réclusion. Cinq ans pour avoir commis une illégalité, dix de plus parce qu'il est une conscience.

Le philosophe Han Ryner écrira des pages magnifiques sur l'affaire Gaston Rolland.

Je suis fier de cette amitié de longue date. Gaston Rolland est resté fidèle à lui-même et porte bien ses quatre-vingt-treize ans. Il est l'anar comme je le comprends, le fidèle copain, l'ami à qui je souhaite encore de bonnes années près de Simone, sa fidèle compagne. Mon cher vieux pote !

JACQUES GUILLOT

Notre excellent camarade Jacques Guillot a sa place dans ces souvenirs. Il était des nôtres, place du Combat. Jeune militant, il faisait partie de cette pléiade des années 1924-1925.

Le 10 janvier 1930, il comparait devant le tribunal militaire de Paris pour avoir revendiqué l'objection de conscience. Tribunal qui le condamna à un an de prison. A son procès, des personnalités telles que le pasteur Roser, Félicien Challaye, professeur de philosophie ; Jean Bernamont, agrégé de physique, Han Ryner et Georges Pioch, écrivains, vinrent apporter leur soutien moral et leur solidarité en toute fraternité.

On retrouve Jacques en Espagne, en 1936, où il fit la connaissance de Berthe Fabert qui venait de perdre son compagnon Ascaso.

Ce couple est connu des camarades de toutes nationalités qui trouvent près d'eux gentillesse et solidarité.

Jacques est devenu secrétaire des « Amis de Sébastien Faure » et des « Amis de Louis Lecoin ». Il est d'une fidélité et d'une aide efficaces...

Malheureusement, un infarctus l'emporte en novembre 1978. Nous avons perdu là un ami sûr, un ami à toute épreuve.

Séverine

Est-ce parce que parmi mes auteurs préférés j'avais un faible pour Jules Vallés, dont j'ai lu et relu : *l'Enfant, le Bachelier, l'Insurgé, les Réfractaires*, que j'ai aimé sa fille spirituelle lorsque je l'entendis pour la première fois défendre Germaine Berton — qui passait aux assises pour avoir tué le camelot du roi, Marius Plateau, alliant contre elle Léon Daudet et ses amis ? Sa voix chaude, la bonté qui émanait d'elle m'avaient subjuguée, conquise ! L'adorable Séverine !

Je l'entendis bien des fois, pour des raisons diverses : à Belleville pour les marins de la mer Noire, au Cirque d'hiver pour Sacco et Vanzetti. Pacifiste, elle avait pris la défense des « défaitistes » inculpés : Lucie Colliard, Rappoport, les Mayoux, instituteurs, parce qu'ils s'étaient élevés contre la guerre.

En 1917, lorsque la Ligue des Droits de l'Homme organisa une manifestation pour la révolution russe, Séverine, pensant à tout un peuple esclave qui s'affranchissait, prit la parole et fit vibrer la foule. Les libertés menacées trouvaient en elle un défenseur quotidien. Elle était partout. On ne frappait pas vainement à sa porte, qu'il s'agit de protester pour les fusillés de Vingré (fusillés pour l'exemple), ou pour sauver un jeune soldat des compagnies de discipline. De même pour l'affaire du soldat Rousset, qui avait pris la défense d'un jeune soldat, Aernould, brimé et torturé à mort par un chaouch et par un sous-officier ; Rousset fut à son tour brimé, condamné. L'affaire fit grand bruit à Paris, et lorsqu'il fut libéré nous lui fîmes fête.

En 1925, au congrès de la paix, à la Sorbonne, elle défendit les objecteurs de conscience, saluait les réfractaires et requérait en faveur des victimes des conseils de guerre.

On la vit pour la dernière fois en 1928, au Cirque d'hiver où la foule l'acclama, pour Sacco et Vanzetti, condamnés à mort. Dix mille personnes dans la salle. Vingt mille à l'extérieur ; il fallut placer des hauts parleurs. Elle semblait si grande, si loin

des passions médiocres, qu'il nous semblait qu'elle allait défaillir. Elle s'éteignit dans sa maison de Pierrefonds quelques mois plus tard.

EUGÈNE BIZEAU

Mon ami Eugène Bizeau a quatre-vingt-seize ans, mais sa Muse est toujours jeune. Depuis le début du siècle, ses poèmes figurent dans de nombreuses revues littéraires et dans nos journaux d'avant-garde. Il les a réunis dans plusieurs recueils. Aujourd'hui, il vit seul dans son adorable petite maison fleurie de Touraine et c'est toujours une grande joie de l'y retrouver. Voici deux de ses poèmes que j'ai appréciés particulièrement :

Les Précurseurs

Ils étaient quelques-uns hors du troupeau docile,
Qui marchaient le front bas vers les charniers humains,
Et que l'hostilité de la foule imbécile
Eût accrochés sans honte aux gibets des chemins.

Ils étaient quelques-uns, debout contre des mille
Pour que nul être un jour n'ait de sang sur les mains,
Pour que l'amour qu'on tue et la paix qu'on exile
Règent chez les Gaulois comme chez les Germains.

Ils ont lutté longtemps contre vents et marées
Pour la fraternité des plèbes massacrées,
Pour une humanité sans vaincus ni vainqueurs...

Trop loin du rêve, hélas ! leur barque a fait naufrage...
Mais, admirant en eux noblesse et fier courage,
Nous gardons leur mémoire au livre d'or du cœur.

Homme, libère-toi

Homme, libère-toi du joug qui te meurtrit
Brise tous les carcans et toutes les entraves,
En laissant aux châtrés du cœur et de l'esprit
L'orgueil de crier fort pour montrer qu'ils sont braves !

Honte à qui, lâchement, s'en va comme une épave,
Abandonnant aux flots son corps anéanti,
Et dans le dur combat du maître et de l'esclave
Malheur aux résignés qui n'ont jamais rien dit !

Et si tant de martyrs sont pris dans la tempête,
Lorsque la tyrannie, hurlant comme une bête,
Pousse vers leur front noble un sombre appel de mort,

C'est que, face aux bourreaux, nul peuple ne se lève
Pour clamer sa révolte et pour briser le glaive
Qui répand leur sang pur sur l'autel du veau d'or !

JE SUIS ANARCHISTE

« Durant quatre mois nous ne vîmes que le ciel et l'eau, avec parfois, à l'horizon, la voile blanche d'un navire pareille à une aile d'oiseau. Cette impression de l'étendue était saisissante. Là, nous avions tout le temps de penser.

« Eh bien ! à force de comparer les choses, les événements, les hommes, ayant vu à l'œuvre nos amis de la Commune, si honnêtes qu'en craignant d'être terribles, ils ne furent énergiques que pour jeter leur vie, j'en vins rapidement à être convaincue que les honnêtes gens au pouvoir y seront aussi incapables que les mal-honnêtes seront nuisibles, et qu'il est impossible que jamais la liberté s'allie avec un pouvoir quelconque.

« Je sentis qu'une révolution, prenant un quelconque gouvernement, n'était qu'un trompe-l'œil, ne pouvant que marquer le pas, et non ouvrir toutes les portes au progrès ; que les institutions du passé, qui semblaient disparaître, restaient en changeant de nom, que tout est rivé à des chaînes dans le vieux monde et qu'il est ainsi un bloc destiné à disparaître tout entier pour faire place au monde nouveau heureux et libre sous le ciel.

« Je vis que les lois d'attraction qui emportent sans fin les sphères sans nombre vers des soleils nouveaux, entre les deux éternités du passé et de l'avenir, devaient aussi présider aux destins des êtres dans le progrès éternel qui les attire vers un idéal vrai, grandissant toujours.

« Je suis donc *anarchiste* parce que l'anarchie seule fera le bonheur de l'humanité, et parce que l'idée la plus haute qui puisse être saisie par l'intelligence humaine est l'anarchie, en attendant qu'un summum soit à l'horizon. »

Louise Michel

Elle écrivit ce texte sur la frégate Virginia qui, après la Semaine sanglante, la transportait au bagne.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface</i>	9
<i>Avant-propos</i>	15
I. Une enfance bretonne	21
II. Mes débuts dans la vie	33
III. J'entre chez les anars	43
IV. Mes apprentissages	63
V. Le voyage en U.R.S.S.	83
VI. Retour à Paris	115
VII. Mon Saint-Tropez à moi !	127
VIII. La débâcle et l'Occupation	155
IX. Mes compagnons de lutte	185
X. La lutte continue	217
ANNEXES	231

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 7 FÉVRIER 1980
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE HÉRISSEY
A ÉVREUX (EURE)

Imprimé en France

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1980

N° d'imprimeur : 25396 — N° d'éditeur 0520-2-1980

Collection n° 30 - Édition n° 02

39/0075/0

ISBN 2.86310.024.6